LES VOYAGES

DE

SIND-BÂD LE MARIN,

ET

LA RUSE DES FEMMES.

A PARIS,

Chez { THÉOPHILE BARROIS, libraire, quai Voltaire ;
NEPVEU, libraire, passage des Panoramas.

A LONDRES,

Chez { BLACK, PARRY et comp.ie, libraires de la Compagnie des Indes Orientales, n.° 7, *Leadenhall Street.*

LES VOYAGES

DE

SIND-BÂD LE MARIN,

ET

LA RUSE DES FEMMES,

CONTES ARABES,

TRADUCTION LITTÉRALE, accompagnée du Texte et de Notes,

PAR L. LANGLÈS.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. D. CCC. XIV.

[illegible]

PRÉFACE.

La plupart des romans, et même des contes Orientaux, ont pour base des faits réels, plus ou moins altérés par la féconde imagination des écrivains ou des narrateurs. Un examen attentif du texte ou seulement des traductions de quelques-uns de ces ouvrages, suffit pour se convaincre qu'ils sont bien antérieurs à nos anciens romans historiques, auxquels ils pourraient bien avoir servi de modèle. Je ne serais pas en effet très-éloigné de croire que les Arabes d'Espagne nous ont procuré,

avec beaucoup d'autres connaissances infiniment plus utiles, ce genre de littérature bizarre, réprouvé par le goût, et dangereux pour la véritable histoire, mais aussi agréable pour le commun des lecteurs que facile et même lucratif pour ceux qui le cultivent. Malgré mon aversion bien prononcée pour ces productions dans lesquelles une plume sacrilége dénature les faits les plus importans, se joue des noms consacrés par l'histoire, et prête à des personnages investis de l'estime et de la vénération des siècles, des actions ou des discours peu conformes à leur caractère, je ne dois pas envelopper dans le même anathème les récits d'aventures imaginaires dans

lesquels on a jeté quelques noms connus, et où l'on peut même discerner les circonstances historiques ou géographiques que l'auteur paraît avoir prises pour texte. Ainsi je ne crains pas qu'on me reproche d'avoir dévié de mes principes littéraires en m'occupant d'un petit roman dont le héros est de pure invention : mais quelques détails répandus dans ses aventures, également fantastiques, prouvent que l'auteur a visité ou décrit, d'après les mémoires de quelques navigateurs, les côtes et plusieurs îles de l'Inde. C'est un fait que j'ai tâché d'établir d'une manière assez positive dans mes notes, où l'on trouvera aussi quelques autorités à l'appui d'une

assertion que je crois devoir consigner dans cette Préface. Des savans recommandables (1) ont déjà remarqué avant moi que les noms de *Sind-bûd*, de *Hind-bâd*, et même ceux des principaux personnages des *Mille et une nuits*, dont notre petit roman fait partie, appartiennent à la langue Persane (2). Cette circonstance donne un nouveau poids à l'assertion d'un des plus judicieux et des plus savans historiens Arabes, qui nous apprend que les *Mille et une nuits* ont été originairement composées en persan *ancien*, c'est-à-dire, en pehlvy.

سبيل الكتب المنقولة الينا والمترجمة لنا
من الفارسية والهندية والرومية سبيل تاليفها

ما ذكرناه مثل كتاب هزار افسانه وتفسير
ذلك من الفارسية الى العربية الف خرافة
والخرافة بالفارسية يقال لها افسانه والناس
يسمون هذا الكتاب الف ليلة وليلة (Ms. 599)
وهو خبر الملك والوزير وابنتيه وهما شيرزاد
ودينازاد ومثل كتاب تقيلة وشماس وما فيه
من اخبار ملك الهند والوزرا ومثل كتاب
السندباد وغيره من الكتب فى هذا المعنى ۞

« Quant aux livres qu'on nous a apportés, dit Al-Maçoùdy, et qu'on nous a traduits du persan, de l'indien, du grec, et à la manière dont ils ont été composés, nous avons déjà fait mention, par exemple, de l'ouvrage intitulé (en persan) *Hézâr âfsânéh* [les Mille contes], dont la paraphrase Arabe, faite d'après le texte Persan, est intulée *Alef-khirâfét :*

or *khirâfét* est le synonyme du mot Persan *afsânéh*, et l'on désigne communément ce livre sous le titre d'*Alef léïlét oué léïlét* [Mille et une nuits]. C'est l'histoire du roi, du vézyr et de ses deux filles, dont l'une se nomme *Chyr-zâd*, et l'autre *Dyn-âzâd*. (Nous avons aussi parlé) du livre de Feqyl et de Chymâs, et des anecdotes qu'il contient relativement au roi de l'Inde et à son vézyr; enfin, du livre de Sind-bâd (3) et autres ouvrages du même genre. »

Un témoignage aussi formel me dispense, je crois, de réfuter les conjectures de différens savans, touchant l'origine Arabe ou même Européenne des *Mille et une nuits*. Quant aux noms et aux mœurs Arabes qu'on reconnait dans un grand nombre de contes

de ce volumineux recueil, je crois que ce sont des interpolations des traducteurs ou des imitateurs Arabes; et l'on doit être d'autant moins étonné d'y voir fréquemment figurer le nom de *Hâroun âl-Rachyd* (4), que ce khalyfe est encore aussi célèbre parmi les romanciers Arabes, que Charlemagne, son contemporain, l'était parmi nos anciens romanciers Français. Ajoutons que, sous les khalyfats et les auspices de Hâroun âl-Rachyd, d'Al-Amyn (5), et sur-tout d'Al-Mâmoun (6), c'est-à-dire, vers la fin du VIII.[e] siècle de l'ère chrétienne, et au commencement du IX.[e], la littérature Arabe s'enrichit de la traduction d'un grand nombre d'ouvrages

Cofthes, Grecs, Syriaques, Persans et Indiens. Les Arabes alors, devenus civilisés et même savans, cherchèrent avec soin, dans l'ancien persan, le petit nombre de livres échappés à la fureur dévastatrice de leurs belliqueux ancêtres : ces précieux débris littéraires devaient être bientôt anéantis au milieu des guerres civiles et des malheurs de toute espèce qui accablèrent la Perse après la chute du khalyfat de Baghdâd, au mois de février 1258. Proscrits, errans, obligés de fuir loin de leur malheureuse patrie, les Guèbres ne purent emporter avec eux, soit du côté d'Yezd, en Perse même, où quelques-uns se cachèrent, soit dans la presqu'île du Guzarate,

Guzarate, où ils se réfugièrent presque tous, que des fragmens informes du code de Zoroastre leur législateur. Un de leurs *destour* (7) ou docteurs entreprit, il y a environ cinq cents ans, de fondre ces fragmens avec ses propres rêveries. Il rédigea une espèce de rituel Parsy, aussi volumineux qu'absurde, qu'il décora audacieusement du titre de *Zend avesta*. On sait que c'est sous ce même titre que Zoroastre publia son code, aujourd'hui anéanti, malgré les efforts du *destour* et les assertions de son savant et laborieux traducteur, M. Anquetil du Perron (8).

Si telle a été la triste destinée des

livres sacrés des anciens Persans, on conçoit aisément que leurs ouvrages littéraires n'ont pas dû être plus épargnés. En effet, leurs descendans ne connaissent ces ouvrages que par les traductions, probablement bien inexactes, que les Arabes en ont faites. C'est dans ces traductions que Daqyqy, Ferdoucy, Myrkhond, Hoceïn âl-Kachéfy, &c. et autres poëtes, historiens ou moralistes Persans modernes, paraissent avoir puisé leurs matériaux pour l'ancienne histoire de leur patrie, et les anecdotes antérieures à l'invasion des Musulmans. Mais ils n'ont pas encore revendiqué tous les ouvrages composés originairement par leurs ancêtres : du moins

je ne connais pas de traduction des Mille et une nuits, ni même des Voyages de Sind-bâd en persan moderne. L'original en ancien persan, ou pehlvy, dont parle Al-Macoùdy, a péri depuis long-temps. Les nombreuses traductions ou imitations Arabes qui en ont été faites, ne diffèrent généralement entre elles que par le style et par quelques détails (a) : le fond, ainsi que les épisodes, sont toujours les mêmes; mais on peut compter autant de rédactions que de conteurs. Les uns, dans leur

(a) J'aurai pourtant occasion de parler, à la fin de cette Préface, d'une édition de Sind-bâd différente de toutes celles que nous connaissons.

style fleuri, pompeux et cadencé, observent très-scrupuleusement les plus minutieuses règles de la grammaire Arabe; les autres, afin de se mettre à la portée d'un plus grand nombre d'auditeurs, emploient l'idiome vulgaire (لغه دارجه ou لغه عاميّة), qui est beaucoup plus simple que le littéral (لغــه نحــويّه). Quoique cet idiome soit consacré aux relations habituelles de la société, et répandu parmi des gens qui n'entendraient pas le littéral, il a aussi sa littérature, laquelle consiste principalement en romans, contes et chansons. Au reste, on pourra se former une idée de ces deux idiomes, en parcourant la *Grammaire Arabe de M. Savary*,

qui vient de paraître, et à laquelle, en qualité d'éditeur, j'ai fait quelques additions. Parmi ces additions se trouvent les deux contes que je présente aujourd'hui sous un format plus portatif et sur-tout plus convenable aux sujets. Comme c'est, je crois, le premier ouvrage publié jusqu'à présent en arabe vulgaire (9), j'espère qu'il pourra être de quelque utilité aux jeunes orientalistes qui se destinent à la carrière du drogmanat, et qui sont dans le cas de parcourir l'Arabie, la Syrie, l'Egypte ou les États Barbaresques. C'est dans cette intention que j'ai fait tous mes efforts pour rendre ma traduction très-littérale; je l'ai encore revue en entier

et bien soigneusement, dans cette réimpression à laquelle j'ai fait quelques corrections, afin de serrer mon texte d'aussi près que le permettent les prodigieuses et innombrables différences qui existent entre les langues Arabe et Française. Fidèle observateur de l'ordre des idées, du tour des phrases originales, j'ai conservé la signification propre de tous les mots, de manière à procurer aux littérateurs qui ne savent pas l'arabe, la facilité de lire textuellement un ouvrage écrit dans cette langue. Ce but a aussi son genre d'intérêt et d'utilité; mais on ne l'atteindra jamais, tant qu'on s'obstinera à remplacer, par des mots propres, les expressions métaphoriques

des Orientaux, à supprimer les figures qui nous paraissent gigantesques ou ridicules, à vouloir donner plus de justesse à des comparaisons vraiment hyperboliques ou triviales, mais qui sont toujours prises dans la nature, à substituer aux productions, aux mœurs, aux idées religieuses, aux préjugés populaires de l'Asie, qui fournissent aux écrivains tant de moyens d'allusion et de comparaison, nos propres préjugés populaires, les mœurs de l'Europe et des objets plus connus. Que reste-t-il alors du texte original! Et n'est-ce pas avec raison que j'ai comparé autrefois « la plume » d'un tel traducteur à la baguette » d'un magicien malfaisant, qui

» détruit un palais enchanté (a)! » Je pourrais trouver dans la traduction, en apparence si servile, mais réellement si fidèle et si attachante de la Bible, de nombreuses preuves en faveur de mon opinion: car les plus belles imitations faites par nos plus grands poètes, n'égalent pas encore la simple traduction littérale du *Super flumina Babylonis*.... N'insistons pas sur des idées auxquelles nous attachons peut-être trop d'importance. De leur développement pourrait bien résulter une préface plus volumineuse que l'ouvrage dont elle

(a) *Contes, fables et sentences, tirés de différens auteurs Arabes, Persans*, Paris, 1788, &c. Discours préliminaire, *pag. XLVIII*.

dépend, et nous risquerions de faire une critique anticipée de notre propre travail : contentons-nous de le présenter avec toute la défiance que doit nous inspirer l'idée seule d'avoir osé reproduire un ouvrage déjà connu par la traduction de M. Galland. Si la différence qu'on remarquera entre sa manière de traduire et la nôtre, suffit pour nous mettre à l'abri de tout soupçon de plagiat, il ne s'ensuit pas que l'avantage soit de notre côté. Nos craintes sont d'autant mieux fondées, que dans la préface ajoutée au huitième volume de la nouvelle édition des *Mille et une nuits*, mon excellent et savant confrère, M. Caussin de Perseval, me paraît

avoir fait une apologie aussi ingénieuse que bien écrite, de la manière paraphrastique et du style naïf de M. Galland. Ajoutons que cette manière et ce style ont été justifiés par le succès le plus complet, comme le remarque judicieusement M. de Perseval. Quel que soit d'ailleurs le jugement que l'on portera sur le léger et timide essai que je hasarde en ce moment, je le subirai avec résignation, pourvu que l'on ne m'accuse pas d'avoir voulu contester le mérite bien reconnu et l'autorité imposante de deux savans qui honorent mon pays natal. J'ose même espérer qu'on me saura gré des soins que j'ai donnés à la pureté du texte et à la correction

des épreuves. Outre deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, cotés 641 Arabe, et 81 des Traductions (ce dernier renferme aussi une traduction Française faite par un de nos jeunes de langues, qui avait fait d'assez grands progrès dans l'arabe), j'ai encore pu en consulter plusieurs autres. D'abord, je dois à la complaisance amicale de M. Caussin de Perseval, la communication d'une copie très-exacte, de la main de Michel Sabbâgh, excellent littérateur Arabe, attaché à notre école spéciale des langues Orientales vivantes. Mon savant confrère Don Raphaël, professeur d'arabe vulgaire à la même école, et membre de l'ancien Institut

du Caire, s'est empressé de mettre à ma disposition une copie du même roman en style grammatical et cadencé : ce texte diffère conséquemment, en beaucoup d'endroits, de celui que j'ai adopté ; il m'a cependant fourni plus d'une bonne leçon : je regrette de n'avoir pu le faire imprimer en entier. Un de mes élèves les plus anciens et les plus distingués, qui, à ce titre et par la tendre amitié qu'il m'a toujours conservée, a des droits sacrés à la mienne, M. Marcel, directeur de l'Imprimerie royale, a rapporté d'Égypte trois manuscrits Arabes portant le nom de *Sind-bâd.* L'un, petit *in-12,* qui a appartenu aux Carmes d'Alep, renferme un texte

semblable à celui que je publie ; il est écrit avec une très-grande pureté : je l'ai plus d'une fois consulté avec satisfaction ; il est intitulé : كتاب خبر السندباد البحرى والهندباد الحمّال: فى زمان الخليفة . Le second, petit *in-fol.*, renferme des vignettes aussi grossièrement enluminées que dessinées : le texte de ce manuscrit, quoiqu'en style grammatical et cadencé, diffère beaucoup de celui du manuscrit de Don Raphaël ; il me paraît mériter aussi les honneurs de l'impression. Je ne parle pas du troisième manuscrit intitulé :

هذا الكتاب يشتمل على اوّل جزوٌ من
سيرة سندبان البحرى وهندبان الحمّال وهم
سبع حكايات كل حكاية ديوان وما يقع بينهما

من الحكايات العجيبة والامور الغريبة بالهام ۞

« Ce livre renferme la première partie de la vie de Sind-bân le marin, et de Hind-bân le porte-faix, en sept histoires. Chaque histoire forme un dyvan (ou recueil de vers), et les histoires merveilleuses, les choses surprenantes qui sont arrivées entre eux deux, dans tout leur entier. »

Il n'y a presque aucune conformité entre cet ouvrage et ceux dont nous venons de parler : nous n'en aurions pas même fait mention, si nous n'eussions pas cru devoir annoncer que nous le connaissions, et que nous l'avions examiné avec soin. L'auteur paraît avoir simplement

adopté le cadre de l'original, dans lequel il a inséré des épisodes et des détails tout différens de ceux que nous connaissons. En outre, il place la scène au Caire ; on y voit figurer les enfans de Sind-bân ou Sind-bâd, un mamlouk, des femmes esclaves ; plusieurs récitent des vers moraux. L'analyse de cet ouvrage nous écarterait de celui qui nous occupe : au lieu d'augmenter cette Préface, déjà trop longue, d'une digression peu intéressante, hâtons-nous de la terminer par une simple observation, qui n'est peut-être pas dépourvue de justesse. Malgré les nombreuses différences qui existent entre les manuscrits que nous avons compulsés, nous

n'avons cru devoir présenter aucune variante. Nous nous sommes bornés à rédiger un texte aussi exact, aussi conforme à l'idiome vulgaire qu'il nous a été possible. Les variantes ne conviennent qu'à un ouvrage classique, et d'une certaine importance sous le point de vue scientifique, historique ou littéraire.

Le petit conte intitulé كيد النّساء *Ruse des Femmes*, m'a paru offrir un autre échantillon assez agréable de l'idiome vulgaire. Un sujet à-peu-près semblable a été traité en style littéral par Ahhmed ben-Arab-Châh, et forme un des morceaux les plus inressans de son ouvrage, intitulé

Fâkéhét âl-Kholafâ فاكـــهة الخلفاء, *Passe-temps des Khalyfes.* M. Cardonne l'a traduit en y faisant de nombreux retranchemens que je blâmerais si l'auteur Arabe se fût contenté d'y déployer tout ce luxe de l'éloquence Arabe, toutes ces fleurs et ces figures de rhétorique Orientale, dont il est si prodigue dans tous ses ouvrages, et qui nous paraissent souvent, à nous autres timides et sévères Européens, d'un très-mauvais goût. Je n'aurais pas même hésité à insérer ce conte à la suite de celui que je publie en ce moment, afin d'offrir le moyen d'établir une comparaison entre les deux idiomes littéral et vulgaire : mais les expressions,

les équivoques obscènes et même les détails lubriques, répandus avec une certaine complaisance, et même avec profusion, dans cette espèce de *Nouvelle*, ont dû la faire exclure d'un ouvrage spécialement consacré à l'amusement, peut-être même à l'instruction de nos jeunes Orientalistes.

Bibliothèque du Roi, juillet 1814.

VOYAGES
DE
SIND-BÂD LE MARIN.

AU NOM DU DIEU UNIQUE, ÉTERNEL (1),

En qui je mets ma confiance, et qui est mon soutien ;

Nous commençons à écrire le Récit de Sind-bâd le marin et de Hind-bâd le porte-faix, sous le khalyfe de Baghdâd.

Du temps du khalyfe Hâroun âl-Rachyd, il y avait dans la ville de Baghdâd un homme nommé Hind-bâd le porte-faix : il était dans l'indigence la plus affreuse, portait des fardeaux et vivait de son salaire. Un jour que, lourdement

chargé, il se rendait vers un endroit éloigné, il avait très-chaud, était accablé de lassitude, épuisé de fatigues, anéanti par l'inquiétude et par la douleur, la sueur ruisselait de son corps; il se trouva dans une rue rafraichie par le souffle d'un doux zéphyr, et dont la terre était inondée d'eau-rose répandue avec profusion; l'on y respirait l'ambre et l'aloès. Hind-bâd s'arrête; jetant son fardeau de dessus son dos, il s'assied pour reprendre haleine et pour que les forces lui reviennent. Tout-à-coup il entendit des voix (qui venaient) de l'intérieur de la rue: c'étaient celles de tourterelles, de rossignols et d'autres oiseaux, le son de différens instrumens de musique, des voix mêlées aux harpes, aux guitares, aux instrumens à cordes. Il sentit une odeur de musc, d'ambre et d'aloès, et respira celle de quantité de mets rôtis, frits et fricassés,

de fleurs parfumées et charmantes. Il vit entrer et sortir des pages, des valets, des eunuques magnifiquement vêtus d'étoffes de toutes couleurs. « A qui appartient » donc cette demeure! » demanda-t-il. — « A Sind-bâd le marin », lui répondit-on. Il poussa un profond soupir, et dit en lui-même : « Quelles peines, quelles » misères sont les miennes! » Puis, levant les yeux au ciel, il s'écria : « C'est toi » que j'implore, créateur de l'univers! » Voilà Sind-bâd, et je suis Hind-bâd! » Je suis dans cette souffrance et cette » gêne; chaque jour de ma vie je m'en- » durcis au malheur et aux fatigues : ce » que je puis trouver de pain d'orge sert » à me rassasier; et ce libertin, exempt » de travail et d'inquiétudes, goûte ces » jouissances chaque jour de sa vie qui » est destinée au plaisir. »

Il parlait ainsi, le front baissé vers la

terre : tout-à-coup la porte s'ouvrit ; un valet sortit du milieu de la rue, s'avança, prit Hind-bâd par la main, et le tirant avec rudesse, lui dit : « Mon maître te » demande. » Hind-bâd fut troublé et trembla ; il n'osa résister, entra dans l'hôtel, et recommanda son fardeau au portier.

En pénétrant dans l'intérieur du palais, il vit une salle remplie de seigneurs respectables, ayant devant eux une table couverte de mets exquis, de fruits de diverses couleurs, de toute sorte de liqueurs limpides, avec des musiciennes semblables à des pleines-lunes levantes, et qui provoquaient les desirs. Il aperçut au fond du cercle un homme dont les cheveux commençaient à blanchir ; il avait une physionomie gracieuse et vénérable, mais imposante, avec la majesté d'une pompe éclatante.

A cette vue, Hind-bâd demeura stupéfait ; cependant il s'avança, et fit un salut, qu'on lui rendit. Alors Sind-bâd l'appela, le fit monter et asseoir auprès de lui, le complimenta, et parvint à calmer par ses caresses les terreurs de son hôte. Puis il lui dit : « Quel est ton nom, mon » frère ! » — « Mon maître, répondit » celui-ci, mon nom est *Hind-bâd* le » porte-faix. » — Sind-bâd reprit : « Tu » m'as honoré, Hind-bâd, par ta pré- » sence chez nous; mais je voudrais que tu » m'apprisses ce que tu disais à l'entrée de » la rue, dans l'instant même. » Hind-bâd rougit, se prosterna de honte, et dit : « O mon maître! la fatigue et la misère » causent la démence, et j'ai parlé, n'é- » tant pas dans mon bon sens; ne m'en » fais donc pas un crime. » — « Tu n'as » rien à craindre, répliqua Sind-bâd : » mais tu t'imagines, ô Hind-bâd, que

» j'ai acquis sans travaux, sans souf-
» frances, sans des peines extrêmes, le
» repos et l'aisance dont je jouis. (Il n'en
» est pas ainsi), et j'en atteste Dieu, j'ai
» enduré toutes les terreurs, toutes les
» peines, les infortunes, les afflictions,
» capables d'étonner la raison et l'imagi-
» nation, de faire frémir l'intelligence,
» et de fendre les entrailles. Mais je veux,
» messieurs, vous donner des détails sur
» les angoisses que j'ai éprouvées pen-
» dant sept voyages successifs, sur les
» scènes épouvantables que j'ai vues et
» les genres de mort hideux que j'ai eus
» sous les yeux. Ce récit étonnera l'audi-
» teur, modérera (les desirs de) l'homme
» avide ; car c'est une suite d'anecdotes
» surprenantes et de circonstances extra-
» ordinaires et merveilleuses. »

Ici, Sind-bâd ayant ordonné qu'on portât la charge de Hind-bâd au lieu qu'il

qu'il desiroit, commença le récit du premier de ses sept voyages.

PREMIER VOYAGE.

(À SUMATRA.)

J'AVAIS hérité, dit-il, de mes parens, des richesses considérables et d'immenses propriétés : je me livrai donc à mon goût pour la dépense et pour le plaisir. Je ne sortais pas de mon ivresse, je ne m'arrachais pas de mon sommeil, enfin je ne rappelais ni ma raison ni mon jugement; mais tout-à-coup ma fortune fut dissipée, et ma position changée : je me réveillai comme un homme frappé de terreur; je vis que la pauvreté et les embarras allaient m'atteindre. Ce moment fut affreux pour moi. Je me rappelai alors ce que mon père m'avait appris d'après Salomon fils de

David, qui dit, dans sa Sagesse (2) : *Trois choses sont préférables à Trois autres ; le moment de la mort est préférable à celui de la naissance ; un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, et le tombeau est préférable à la pauvreté.* Aussitôt je m'empressai de réunir ce qui me restait d'effets, de mo-bilier, de hardes, enfin de tout ce qui valait la peine d'être vendu. Je les fi porter au marché, où je les vendis ; j'en tirai la valeur, une somme de trois mille pièces d'or. Je me liai avec des négocian et des voyageurs, et je réglai mes opéra-tions sur les avis des hommes prudent Ayant réfléchi long-temps, autant qu j'en étais capable, sur (la manière d me procurer) les moyens d'exister, m résolution de voyager se fortifia ; je suivis, je descendis vers Bassrah, da la compagnie de marchands d'une so-ciété sûre, et d'associés vivant en bon

intelligence. Nous nous embarquâmes sur la mer Orientale (3), circonscrite, à droite, par le Gharb (4), et à gauche, par le Fârsistân (5) : elle a, dit-on, d'un rivage à l'autre, soixante-dix farsangs (6), et renferme beaucoup de montagnes ; ses limites sont le Zendje (7) et le Colzoum (8) : c'est la grande mer Orientale ; sa longueur qui se mesure depuis le Colzoum jusqu'à Ouâc (9), est de 4500 farsangs.

A peine en mer, je me sentis un peu incommodé par les vagues et par le roulis ; mais ensuite je me remis, et ma santé se rétablit. Cependant nous ne cessions de voguer d'île en île, vendant, achetant, échangeant, jusqu'à ce qu'un jour nous découvrîmes une île charmante dont le sol semblait couvert d'un tapis de verdure odoriférante. Le capitaine ayant fait carguer les voiles,

tous les marchands descendirent du bâtiment, se répandirent sur cette verdure, et se mirent à boire, à manger, à se reposer. Tout-à-coup l'île éprouve un tremblement et est agitée. Un crieur proclame : « Voyageurs, garde à vous, » vite au vaisseau, sinon vous êtes tous » perdus : hâtez-vous, cherchez votre » sûreté ; l'île sur laquelle vous vous trou- » vez, est un poisson. » Tout le monde gagna le bâtiment ; les uns se jetèrent à la nage et y arrivèrent, le reste se noya. Le vaisseau ayant levé l'ancre, s'avança sur les flots, et la mer bruyante le ballotta [le souffleta]. Pour moi je restai sur l'île, qui plongea presque aussitôt. Je m'accrochai à un morceau de bois, et je demeurai ainsi, ce jour et la nuit, à la merci des flots qui me poussèrent d'un côté et d'autre, jusqu'au matin suivant. Mon ame était près de s'échapper.

car je voyais tous les genres de mort, lorsque la vague me vomit (10) sur le rivage d'une île. Je m'attachai à la racine des plantes, et touchai enfin la terre dans la situation d'un homme expirant. Je restai étendu sur le sol jusqu'à l'apparition du jour. Enfin le soleil lança ses feux. Alors je me levai, je m'avançai dans l'île, tantôt marchant, tantôt m'arrêtant pour me reposer. Accablé de besoin et de lassitude, j'étais hors de moi, et je cherchais à réparer mes forces avec des feuilles d'arbres et de l'herbe : la respiration me revint; je trouvai une fontaine où je bus, et mes mouvemens reprirent leur énergie. J'errai entre les arbres, de place en place, jusqu'à ce que je me fusse éloigné de ces arbres : tout-à-coup j'aperçus de loin quelque chose qui ressemblait à un animal. Je me dirigeai vers cet objet, je m'en approchai : c'était un cheval

attaché. Tandis que j'étais arrêté, un homme se mit à crier après moi de dessous terre, en sortit ensuite, et se tournant vers moi, me dit : « Qui es-tu ! » — « Seigneur, lui répondis-je, je suis un » naufragé. » Il me prit par la main, et m'introduisit dans un souterrain, où il me présenta des alimens. Je mangeai, et me trouvai mieux; les forces me revinrent. J'aperçus là un grand nombre d'hommes; je leur demandai ce qu'ils y faisaient, et ils me répondirent : « Nous » sommes les palefreniers des chevaux du » roi Mahrâdje (11), à qui cette île appar» tient. Nous amenons ici, au commen» cement de chaque saison de l'année, » les jumens du roi, et nous les y atta» chons : il sort de la mer un étalon qui » les couvre; mais comme ensuite il veut » les tuer, nous le contraignons, à force » de cris, de retourner dans la mer.

» Après cela nous ramenons les jumens » dont nous prenons soin jusqu'à ce » qu'elles aient mis bas ; le poulain » qui naît d'elles est un cheval marin, » appartenant au roi. C'est aujourd'hui » le dernier jour de notre station ; et si » tu n'étais point arrivé présentement, tu » aurais péri en ce lieu, qui est à une » grande distance des habitations. »

Tandis que nous discourions, l'étalon sortit de la mer, monta sur les jumens et voulut les tuer ensuite ; mais les hommes poussèrent de si grandes clameurs, qu'il s'enfuit et plongea dans la mer.

Alors, les gens, montés chacun sur une jument, formèrent une troupe nombreuse, et partirent, en m'emmenant de compagnie, pour la ville du roi Mahrâdje, où nous arrivâmes tous ensemble. Ils m'introduisirent vers ce roi, et me présentèrent devant lui. Il me demanda

qui j'étais, et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé.

Mon récit le frappa d'une surprise extraordinaire. Il me félicita, me combla d'honneurs, et m'accorda une pension, de l'argent et des vêtemens.

Je recevais donc cette pension, et l'employais à mes besoins : je me mis à fréquenter les négocians et les voyageurs, cherchant à apprendre des nouvelles de Baghdâd, et espérant de rencontrer quelqu'un avec qui je pusse retourner dans ma patrie. Cependant je me réunissais auprès du roi, chaque jour, avec les savans et les princes de l'Inde qui me questionnaient touchant mon pays; et moi je les questionnais sur le leur.

Je vis dans ces contrées une certaine île nommée *Kâcel*, dans laquelle on entend toutes les nuits battre les tambours. Elle est, au dire des marins, habitée par

le Dédjâl (12). Je vis encore dans cette île un poisson de cent à deux cents coudées de long : les navigateurs, qui le craignent, frappent sur quelque pièce de bois, et il fuit dans la mer. Enfin je vis d'autres poissons d'une coudée, qui ont une figure semblable à celle du hibou.

Un jour que je me promenais sur le rivage de la mer, parut un vaisseau qui s'approcha et jeta l'ancre dans le port : on se mit, selon l'usage, à en débarquer les marchandises, que les propriétaires transportaient à la ville. J'étais présent avec eux, et j'inscrivais chaque article au nom du propriétaire. Le capitaine fit décharger beaucoup de ballots sur lesquels il était écrit : *Ce dépôt appartient à Sind-bâd le marin.* A cette vue ma raison s'envola, je faillis perdre la tete. J'allai trouver le capitaine. « Monsieur, lui dis-je, quel est le propriétaire de ces

» ballots ! » Il me répondit : « Nous
» avions avec nous dans ce vaisseau, il y
» a quelque temps, un négociant de Bagh-
» dâd, nommé *Sind-bâd le marin.* Un
» jour nous descendîmes dans une île :
» cette île était un immense poisson sur
» la mer. Quand son dos fut échauffé par
» le feu (que nous avions allumé), il
» s'agita, plongea au fond de la mer, et
» plusieurs personnes se noyèrent ; parmi
» elles se trouva Sind-bâd le marin. Or
» voici son bien, que nous avons fait
» valoir pour son compte, jusqu'à ce que
» nous rencontrions quelqu'un de sa fa-
» mille à qui le consigner. » — « O mon
» maître ! m'écriai-je, c'est moi qui suis
» ce Sind-bâd ! voilà mon bien, voilà
» mes marchandises. » Lorsque le capi-
taine entendit ces mots, « Grand Dieu !
» reprit-il, la bonne foi ne se trouve
» donc plus chez personne ! Nous avons

»tous vu Sind-bâd s'engloutir dans la »mer, et tu dis : je suis Sind-bâd le »marin. Tu dis : je suis un homme de »bien ; et tu fais un mensonge afin de »ravir les richesses d'autrui.» — «Mais, »monsieur, lui répliquai-je, attendez, »et écoutez-moi. » — « Comment, dit- »il, as-tu fait ! » Je lui répondis : « Lors- »que nous fûmes descendus dans l'île, et »que le crieur proclama : Hommes, »courez au vaisseau, hâtez-vous, ou »vous êtes noyés; les uns atteignirent le »bâtiment, les autres se noyèrent. Moi, »je restai sur l'île : elle plongea, je m'at- »tachai à une pièce de bois, et le flot »me vomit sur le rivage. » Puis, je lui racontai l'histoire des palefreniers du roi Mahrâdje, et mon arrivée dans le lieu où nous nous retrouvions.

Après m'avoir entendu, le capitaine se rendit à l'évidence : les marchands

étant survenus, me reconnurent aussi; le capitaine se leva, se jeta à mon cou et m'embrassa; les marchands en firent de même, en disant : « Louons Dieu, de » t'avoir sauvé! il nous rend heureux » de ta délivrance. Voici ton bien, » prends-le. » Je recouvrai mes richesses qui étaient décuplées. Je tirai plusieurs objets pour les offrir en présent au capitaine; mais il s'abstint de rien accepter, en disant : « Il me suffit de te retrouver » sain et sauf. » Je le remerciai, je le comblai de louanges, et me rendis, muni de quelques jolis présens, auprès du roi Mahrâdje, à qui je les offris. Sur les questions qu'il me fit à ce sujet, je lui racontai mon aventure. Il en témoigna une joie extrême, accepta mes présens, et me gratifia d'un grand nombre d'objets de son pays.

Les marchands ayant vendu leurs marchandises,

marchandises, en achetèrent d'autres, et se disposèrent à partir. J'allai faire mes adieux au roi, qui me combla de nouveaux bienfaits. « O Sind-bâd, me dit-» il, tu as résolu de nous désoler. » Après ces mots, je pris congé de lui, en lui baisant la main; je sortis, et m'embarquai de suite avec les marchands.

Nous fîmes voile pour un port de l'Inde, où nous prîmes, par échange, du bois d'aloès, du bois de sandal, du camphre, du girofle, des cubèbes, du gingembre, et autres marchandises du pays; et allant ainsi d'île en île, nous arrivâmes à Bassrah: de là je me rendis à Baghdâd, ayant plus de cent mille dynars en or, sans compter les effets, les toiles et autres objets précieux.

J'entrai dans ma maison; j'allai voir mes parens et mes amis. Aussitôt j'achetai des maisons, des terres, des esclaves de

l'un et de l'autre sexe, et je m'assis pour passer mon temps dans la joie et les plaisirs, après avoir éprouvé les chagrins et les angoisses.

Sind-bâd, en achevant son histoire, laissa tous les assistans émerveillés. Ils se remirent alors à boire et à manger, et à faire de la musique, jusqu'à la chute du jour. Lorsque l'assemblée se sépara, Sind-bâd ordonna à son intendant de compter cent pièces d'or à Hind-bâd: on les lui remit. « Retourne chez toi, » lui dit Sind-bâd, et demain trouve-toi » à notre banquet, pour entendre jus» qu'à la fin mes sept histoires. »

Hind-bâd prit congé de lui en lui baisant la main, et regagna, tout joyeux, son habitation. Il raconta à sa femme ce qui lui était arrivé : elle partagea sa joie, le félicita de sa bonne fortune. Leur dépense fut augmentée;

ils passèrent gaiement la nuit à se divertir jusqu'au matin. Le lendemain, Hind-bâd se leva, s'habilla pour se rendre dans la rue. Le valet l'y trouva, le prit par la main et l'introduisit dans la maison; il y vit les convives déjà assis. Après les saluts réciproques, ayant été bien accueilli par Sind-bâd, il prit place, et l'on se mit à boire et à manger, à plaisanter et à faire de la musique jusqu'à la chute du jour. Alors Sind-bâd s'inclina en disant : « Écoutez en silence » ce qui m'est arrivé dans mon second » voyage; c'est une des histoires les plus » merveilleuses, une des aventures les » plus extraordinaires. »

SECOND VOYAGE.

(À CEYLAN.)

APRÈS m'être plongé dans les délices et livré aux plaisirs, le goût des voyages me reprit, et ma passion m'entraîna vers le commerce. J'oubliai les souffrances que j'y avais trouvées, et je fis mes préparatifs. Je me pourvus de marchandises choisies; les ballots furent liés; je partis enfin avec des marchands de mes amis, et de bons compagnons, pour un port de mer où nous nous embarquâmes dans un vaisseau solidement construit, mettant notre espérance en Dieu.

Nous courûmes d'île en île, vendant, achetant, échangeant. Un jour, nous abordâmes dans une île abondante en arbres et en fruits, mais où il n'y avait

point d'hommes; on n'y voyait ni maisons, ni habitans. Le bâtiment y surgit, et nous descendîmes. Les marchands allèrent s'amuser dans les prairies et au bord des rivières de cette île; ils cueillirent des fleurs et des fruits. Pour moi, ayant pris le sac aux provisions (13) et le vin (14), je m'assis sur le bord d'un ruisseau d'eau vive qui coulait entre des arbres affaissés sous le poids des fruits, et je me mis à boire et à manger. Le sommeil me gagna et je m'endormis entre les arbres où j'étois : mais, hélas! je ne me réveillai que lorsque le vaisseau avait appareillé et était reparti; il avait disparu comme s'il eut été submergé. En me levant je ne trouvai auprès de moi, ni compagnons ni amis : le bâtiment était déjà loin; je ne pus même le découvrir. Je criai, je me frappai la tête; je perdis l'espoir de conserver la vie et de revoir le

monde : peu s'en fallut que mes entrailles ne se déchirassent de repentir. Je tombai sur la terre dans un long évanouissement ; je pleurai, je me reprochai de ne m'être pas abstenu de ce voyage, je me repentis lorsque le regret était inutile; je m'écriai : « Il n'y a de force et de puissance que dans le Dieu très-haut et » très-grand ! » et j'étais comme un insensé, sans pouvoir garder le silence. Enfin étant monté sur un arbre fort élevé, je regardai à droite et à gauche sans voir d'abord autre chose que le ciel et l'eau. Je regardais encore, et voilà de loin quelque chose de blanc. Je descendis de mon arbre, je pris avec moi le sac qui recélait d'amples provisions, je me dirigeai vers l'objet blanc, et je trouvai que c'était un vaste dôme élevé, lisse et poli. Je m'en approchai, j'en fis le tour; je n'y trouvai pas de porte, et ne pus monter dessus à

cause de son poli; il avait cinquante pas de circonférence : je demeurai dans un grand étonnement.

. Le soleil approchait du couchant, et les ténèbres se répandaient dans l'espace; un immense nuage paraît, je le considère : c'était un oiseau. Alors je me souvins de ce que les marins nous ont raconté du *rokh* (15), oiseau qui a la dimension d'un nuage, et cette coupole était son œuf. Le volatile s'abattit dessus, et j'étais auprès. Une de ses serres, semblable à un grand harpon de fer, se trouva devant moi. Je déliai mon turban de dessus ma tête ; je m'attachai fortement à un des bouts, (et j'attachai l'autre bout) à la serre, en disant: Peut-être que cet oiseau me tirera de cette île (et me transportera) dans un lieu habité. A l'apparition de l'aurore, le rokh se dresse, s'élance dans l'espace;

j'étais fortement lié à sa serre, et j'avai avec moi le sac aux provisions. Il s'éleva dans le vide tellement que je pensai qu'il allait se clouer au ciel; mais, baissant la tête, il regagna la terre. Je ne m'étais pas reconnu, que je me trouvai sur le sol.

Je détachai promptement mon turba de sa serre; pour lui, il se jeta sur un serpent gros comme un chameau, le saisit et s'envola.

Je demeurai dans une vallée profonde l'on ne pouvait découvrir le somme (des hauteurs environnantes), et il n'y avait aucun chemin pour y descendre ou pour monter. « Nous appartenons » Dieu, m'écriai-je, et nous retournon » vers lui. Chaque mésaventure qui n » survient, est encore pire que la pré » cédente. »

Cependant je me mis à parcourir cett

vallée ; le sol en était tout de diamans, et de pierres très-précieuses d'une grande valeur : mais il y avait aussi dans cette vallée, des serpens, chacun de la taille d'un éléphant, et très-nombreux. Durant le jour, ils se cachaient de l'oiseau dont nous avons parlé, et ne sortaient que de nuit. Je demeurai ce jour-là jusqu'au soir dans une grande stupeur. Alors, je me réfugiai dans l'enfoncement d'une petite grotte ; j'en bouchai l'entrée avec une grosse pierre, puis je tirai du sac quelques-unes des provisions qui me restaient. Je mangeai ma suffisance, mais tout en tremblant de peur. Tout-à-coup les serpens commencèrent à sortir, les uns aussi grands que des éléphans, les autres comme des chameaux ; cette vue me jeta dans l'épouvante, jusqu'au lever de l'aurore, et alors ils se cachèrent. Je sortis donc, pour me promener à mon tour,

mais toujours dans un trouble extrême. Tandis que j'examinais cette vallée, un morceau de viande fraiche tomba en roulant auprès de moi; je me retournai, et je vis qu'une quantité d'autres morceaux étaient tombés du sommet de la montagne. Cela me rappela ce que j'avais oui raconter à des marins, touchant la vallée des diamans, où se rendent des marchands pour y jeter des morceaux de viande auxquels des pierreries s'attachent (16). Des aigles descendent, enlèvent ces morceaux jusqu'au sommet des montagnes, pour en repaître leurs petits : mais les marchands qui surviennent, s'emparent des diamans, chacun prenant ce qui s'est attaché à son morceau. Or c'est le seul moyen par lequel on puisse tirer quelque chose de la vallée. Mon cœur s'épanouit à cette idée. Je ramassai dans la vallée autant des plus beaux diamans

que je le pus, et j'en emplis mon sac à manger. Ensuite, m'étant approché d'un gros morceau de viande, je m'y attachai fortement avec mon turban, sans oublier mon sac. Les aigles arrivèrent bientôt; chacun saisit son morceau, et l'enleva au sommet de la montagne. Quant au mien, il fut emporté par un grand aigle, qui le déposa également sur la même cime : voilà que du bruit et des clameurs s'élevèrent contre les aigles, qui s'enfuirent à tire d'ailes, laissant là leurs morceaux de chair. Les marchands accoururent, chacun vers sa pièce; et le maître du morceau auquel j'étais attaché, étant survenu pour prendre ce qui s'y était incrusté, me trouva, et fut saisi d'épouvante à mon aspect. « Ne crains point, lui » dis-je, je suis un homme comme toi. » Il poussa des cris, se mit à pleurer et dit: « Je suis par toi frustré de ma mar-

» chandise. » Je lui répondis : « Il n'y a
» point de mal pour toi ; car j'ai là quelque
» chose que je te donnerai, et qui vaudra
» mieux que ce qui est échu en partage à
» tes compagnons. » Il s'approcha, déta-
cha mon turban du morceau de viande,
et me débarrassa. Tous les marchands
m'eurent bientôt environné ; ils me ques-
tionnèrent, ils me reconnurent, et je leur
racontai mon aventure. Leur étonnement
fut extrême ; ils s'écrièrent : « Louange à
» Dieu, qui t'a sauvé ! » Nous nous ren-
dîmes ensemble dans l'assemblée des mar-
chands. Je tirai du sac que j'avais ave
moi, et donnai au propriétaire du mor-
ceau de viande, ce qui lui appartenait
mon sac était plein de pierres précieuse
Je dormis cette nuit-là avec eux tous : il
m'accablèrent encore de questions ; ma
je ne me sentais pas de joie, je croya
rêver.

L

Le lendemain, à notre lever, nous allâmes par de hautes montagnes jusqu'à la presqu'île de *Riha*, qui produit des arbres de camphre, dont chacun couvrirait de son ombre plus de cent personnes. On fait des incisions au haut, et l'on remplit une quantité de cruches de l'eau qui en découle. Le camphre commence alors à tomber en gouttes, qui sont comme de la gomme. Après cela, le camphre cesse de couler, et l'arbre se desséche. Il y a aussi dans cette presqu'île une bête sauvage, nommée *Kirkeden* [le rhinocéros] : il ressemble au bœuf, est moins gros que l'éléphant, et plus grand que le buffle. Les herbes de la terre lui servent de nourriture; et il a au milieu de la tête une seule corne, d'une coudée de long sur une poignée de tour. Elle est couverte de figures d'un bout à l'autre; et l'on voit aussi dans l'intérieur, en la

fendant, des figures noires sur un fond blanc, qui ressemblent assez à l'image d'un homme et de quelques animaux. Enfin, cette corne sert, dit-on, à faire des ceintures, qui coûtent jusqu'à mille dynârs pièce (17).

C'est cet animal, le rhinocéros, qui perce l'éléphant de sa corne, et l'enlève sur sa tête; mais la graisse de celui-ci lui coule dans les deux yeux, l'aveugle, et il demeure étendu sur la terre (18): puis vient un oiseau qui est le rokh; il les prend tous deux dans ses serres, les enlève dans l'espace et va en nourrir ses petits. Je vis encore dans cette presqu'île nombre de merveilles qui étonnent l'intelligence.

Je vendis une portion de mes pierreries, pour lesquelles je reçus beaucoup d'objets en échange. Je continuai d'aller d'île en île, de contrée en contrée, jusqu'à

ce que je revins à Bassrah, d'où je partis pour Baghdâd. Enfin je rentrai chez moi, apportant des richesses aussi impossibles à compter qu'à décrire. Je fis des aumônes aux pauvres, je soulageai les indigens, et je restai ainsi passant mon temps dans la joie et les plaisirs, oubliant encore tous les maux que j'avais soufferts.

En entendant ce récit, les assistans demeurèrent extrêmement surpris que leur hôte eût échappé à tant de malheurs. Cependant l'assemblée se sépara; et Sind-bâd fit compter, par son trésorier, cent pièces d'or à Hind-bâd, en lui enjoignant de revenir le lendemain pour entendre la troisième aventure. Chacun s'en alla chez soi. Le lendemain, dès le matin, ils revinrent à leur poste, s'assirent; Hind-bâd y était. On commença par boire, manger, et faire de la musique. Hind-bâd, au comble de la joie, sentait son

cœur s'épanouir, et oubliait la fatigue de ses pesans fardeaux. Ces plaisirs se prolongèrent jusqu'à la chute du jour. Alors Sind-bâd voulut que ses convives entendissent son récit, et ce qui lui était arrivé dans son troisième voyage.

TROISIÈME VOYAGE.

(*À SELÂHATH.*)

SIND-BÂD le marin leur parla ainsi: Enivré de jouissances, plongé dans les plaisirs et dans les délices, j'avais encore oublié toutes mes disgraces, mes souffrances: mais, après quelque temps écoulé de la sorte, le goût des voyages me reprit; je conçus de nouveau le desir de me livrer au commerce. J'empaquetai dans des balles pesantes, des marchandises de toute espèce, et je partis de Baghdâd pour me

rendre dans différentes contrées. J'arrivai au bord de la mer, dans la compagnie de négocians de mes amis, ayant avec moi des marchandises avantageuses pour l'acheteur et pour le vendeur. Là nous nous embarquâmes sur l'océan murmurant, qui vous balotte [soufflete] avec ses flots immenses; mer sans fond, où l'on entre pour son malheur : en sortir, c'est renaître à la vie.

Nous voyageâmes jour et nuit, pendant quelque temps, achetant et vendant, recevant et livrant, d'île en île, d'endroit en endroit. Un jour que nous étions sur la surface des eaux, tout-à-coup la mer s'agite, se courrouce, les flots s'entre-choquent, et notre vaisseau est emporté à une distance incalculable. Nous nous trouvâmes dans une situation déplorable, dans le plus grand embarras, et ne sachant vers quel lieu nous

diriger. Peu d'instans s'étaient passés, quand le capitaine, faisant subitement plier les voiles, et cessant de commander la manœuvre, laissa le bâtiment s'arrêter. « Malheur, coup de vent affreux, » s'écria-t-il, circonstance terrible! » Alors il nous dit : « Sachez que nous » sommes tombés dans les îles des sauvages tatoués (19) qui vont nous envelopper, sans que nous en puissions tuer » un seul, car ils sont plus nombreux » que les sauterelles; et si nous tuions » quelqu'un d'eux, ils massacreraient » tout l'équipage. » Tandis que nous écoutions ce discours, nous nous vîmes en effet environnés par une multitude d'hommes difformes, nus, tatoués de rouge; nous n'entendions pas la langue de ces nains sauvages qui ont quatre empans de haut (20). Cependant ils grimpèrent aux mâts avec les mains; car ils ne

montent pas avec leurs pieds. Dans la terreur qu'ils nous inspiraient, nous ne dîmes mot ; ils arrangèrent les voiles comme bon leur sembla, voguèrent, et nous conduisirent tremblans dans notre vaisseau, vers une île où ils nous débarquèrent tous, emmenant le navire avec sa cargaison : nous restâmes dans l'île, ne sachant ni dans quelle contrée ni dans quel lieu nous étions; et nous primes en patience, les tribulations qui nous arrivaient et dont il n'y avait pas moyen de nous tirer.

Pénétrés de résignation, nous nous mîmes à marcher dans l'île, et à ramasser des plantes et quelques herbages qui nous rendirent à la vie; mais en avançant, nous découvrimes dans l'éloignement une maison vers laquelle nous nous dirigeâmes. C'était un vaste palais d'une grande hauteur, avec deux portes d'ébène fermées ;

nous les poussâmes, elles s'ouvrirent et nous y entrâmes. Nous vîmes dans l'intérieur un salon fort élevé, et sur le devant de ce salon une estrade. Des débris de cuisine, du feu, des os, de grandes broches de fer étonnèrent nos regards, et nous remplirent d'une forte épouvante.

Le soleil approchait de son coucher: tout-à-coup la terre s'ébranle et tremble: il entre par la porte une espece d'homme; sa couleur étoit noire, sa taille plus haute qu'un palmier, et ses yeux étincelaient comme des charbons ardens. Ses dents canines ressemblaient à de grosses broches; sa bouche était plus large que celle d'un puissant chameau; sa lèvre inférieure descendait sur sa poitrine; et ses oreilles, en forme d'oreilles d'éléphant, se déployaient sur ses épaules: enfin, il avait les ongles comme de

longues griffes de bête sauvage. A sa vue, nous perdîmes connaissance, et restâmes pour morts, étendus les uns sur les autres.

Il entra, et s'assit sur l'estrade. Peu après il se leva, vint à nous, et étendit sa main; elle tomba sur moi préférablement aux autres. Je devins comme un mort: cependant il me prit devant lui, et se mit à me retourner comme le boucher retourne un mouton; mais me trouvant faible et peu charnu, il me lâcha, et nous retourna tous les uns après les autres, jusqu'à ce que sa main tombât sur le capitaine des bâtimens. Celui-ci lui parut gras, aux larges épaules; il le saisit comme on prend un moineau, prit une des broches de fer qui étaient là, la lui enfonça dans le derrière, et la fit sortir par le sommet de la tête; puis, ayant allumé un grand feu, il le mit rôtir

jusqu'à ce qu'il fût cuit à point sur le charbon : alors il s'assit dans la salle, le dépeça avec ses ongles, le mangea tout entier, s'étendit ensuite sur l'estrade, s'endormit et ronfla.

Lorsque nous vîmes l'horreur qu'il avait commise, nous nous écriâmes : « Nous sommes à Dieu et nous retourne» rons à Dieu ! nous n'aurons ici qu'une » mort horrible. » Nous ne cessâmes de trembler depuis le soir jusqu'à l'aurore, instant où il se leva, ouvrit la porte et s'en alla. Quand il se fut éloigné, nous nous levâmes, et, dans notre triste situation, nous parcourûmes l'île pour chercher un endroit où nous pussions nous garantir de lui. Nous n'en trouvâmes point, et nous ne voulûmes pas nous séparer les uns des autres.

Lorsque la nuit nous gagna, nous retournâmes au château, à cause de notre

frayeur ; le noir vint aussi, nous traita comme de coutume, choisit le plus gras d'entre nous, le fit rôtir, le mangea, se plaça dans son endroit ordinaire, s'endormit, ronfla jusqu'au matin, se leva ensuite et partit.

Immobiles d'effroi, nous nous dîmes : « Jetons-nous dans la mer et noyons-» nous ; cette fin est préférable à une » mort aussi affreuse. » Mais quelqu'un de nous reprit : « Venez, imaginons un » moyen de le faire périr ; nous serons » délivrés de sa méchanceté. » Je leur dis : « Levons-nous, et faisons-nous avec » ces pièces de bois, des radeaux (21) ca-» pables chacun de porter trois hommes ; » nous les laisserons attachés sur le ri-» vage de la mer, et après cela nous avi-» serons aux moyens de tuer le noir ; » quand nous l'aurons exterminé, nous » pourrons attendre qu'il passe à notre

» portée un vaisseau ; si nous ne pouvons
» le tuer, nous monterons sur les ra-
» deaux que nous aurons construits, et
» nous voguerons sur la mer, au risque
» de nous noyer. » Ils approuvèrent mon
avis, et nous fîmes ce que je leur avais
dit, laissant les radeaux attachés sur le
rivage de la mer.

Quand il fut nuit, nous entrâmes dans
le château, tout transis de peur. Le noir
vint à nous, choisit encore le plus gras,
le fit rôtir, le mangea, se mit à dormir
selon son habitude, et commença même
à ronfler. Aussitôt nous nous levâmes,
nous rallumâmes le feu, nous prîmes les
broches de fer, nous les fîmes rougir;
et quand elles furent comme du feu, dix
d'entre nous, c'est-à-dire les dix plus forts,
saisirent les dix broches et s'approchèrent
du noir. Nous savions qu'il ne s'éveillait
point jusqu'au matin : or il dormait sur
le

le dos, ronflant comme le tonnerre, et nous lui enfonçâmes nos broches dans les yeux (22). Il poussa de si grands cris que nous en tombâmes tous à terre, désespérant de notre vie : cependant il se leva, prit la porte en face de lui, et sortit.

Dès que l'aurore parut, et que le jour répandit sa clarté, nous nous relevâmes, tremblans, épouvantés, et nous mîmes à parcourir l'île, à manger des plantes et de l'herbe jusqu'au soir. Alors nous gagnâmes le bord de la mer, pour nous y asseoir, en disant : « Si le soleil se couche, et » qu'il ne vienne point, il aura sans doute » péri. » Nous parlions encore, tout-à-coup le noir s'approcha de nous; deux autres le conduisaient, et il était accompagné d'une foule de géans absolument comme lui. Dès que nous les vîmes, nous descendîmes dans nos radeaux et nous les lançâmes à la mer. Mais les noirs nous

ayant aperçus, accoururent droit à nous, nous atteignirent en criant et en lançant des pierres énormes. Ils firent périr la plupart des nôtres dans la mer. Nous échappâmes moi et deux de mes compagnons, et nous ne cessâmes de ramer et de faire des efforts pour nous diriger; mais le vent se jouait de nous, et nous poussait continuellement de droite et de gauche, sans que nous sussions où nous étions. La nuit entière se passa ainsi. Au point du jour, le vent nous jeta enfin sur un rivage. Nous primes terre, étant comme des hommes à demi morts. C'était une île couverte d'arbres et abondante en fruits. Ravis d'être échappés à la mort, nous nous reposâmes un peu; nous nous rassasiâmes avec des fruits et restâmes ainsi jusqu'au soir. Nous nous endormimes sur le rivage de la mer. Mais tout-à-coup se fit entendre le bruit d'un énorme reptile : c'était un serpent

aussi grand qu'un palmier. Il s'approcha de nous, aspira un de mes compagnons, l'avala (23). Une heure aprés, il vomit ses os et partit.

Je demeurai jusqu'au matin, avec mon autre compagnon, tous deux frappés de terreur et résignés à périr. « Nous nous » réjouissions déjà, disions-nous, d'être » échappés au noir et à la mer; nous » sommes dans une situation plus cri- » tique, et dans un danger plus grand que » d'être noyés ou rôtis. » En parcourant l'île, nous vîmes un arbre fort élevé; nous mangeâmes quelques-uns de ses fruits, mais toujours dans les transes de la frayeur. Enfin nous atteignîmes le soir, et montâmes alors sur ce grand arbre pour échapper au serpent. Mais lorsque la nuit fut venue, et que les ténèbres nous environnèrent, le serpent arriva, circulant au milieu des arbres jusqu'à ce qu'il nous

eut joints. Il se suspendit à l'arbre, aspira mon compagnon et l'avala, parce qu'il se trouvait au-dessous de moi.

Demeuré seul, je tremblai jusqu'au lendemain ; alors je descendis de l'arbre, presque mort, bien certain d'être avalé le soir, comme l'avaient été mes deux compagnons. Je voulais me jeter dans la mer ; mais la vie est douce, et je mis ma confiance en Dieu. Je fis plusieurs tours dans l'ile, stupéfait de ma situation, et j'aperçus des morceaux de bois qui étaient coupés. J'en liai plusieurs ensemble, et vers le soir j'attachai des fagots à mes mains, à mes pieds, un sur mon dos, un à chaque côté : je les liai avec des bandes et je m'étendis à terre, résigné à la mort. Le serpent vint avec la nuit, et accourut vers moi ; il se mit à me retourner à droite, à gauche ; il m'aspirait : mais je m'étais isolé de lui, et il ne put jamais m'a

valer, à cause des morceaux de bois au milieu desquels j'étais attaché. Cependant il ne cessa point de jouer avec moi, comme le chat avec la souris, jusqu'au lever de l'aurore; alors il s'éloigna de moi.

Dès que le soleil fut levé, je me débarrassai du bois qui m'entourait. J'étais presque mort de l'haleine affreuse de ce serpent, et le trépas aurait été pour moi plus doux que ce que j'avais souffert durant cette nuit. Je gagnai donc le bord de la mer, et j'allais m'y jeter, lorsque j'aperçus de loin un vaisseau : il semblait un quartier de montagne au milieu des eaux. J'appelai à haute voix, j'élevai mon turban en l'air; enfin l'équipage me vit. On vint à moi, on me prit dans une chaloupe (pour me conduire) au vaisseau, et l'on m'interrogea touchant ma situation. Je racontai mon histoire du commencement jusqu'à la fin, et tous furent

frappés d'étonnement. Les vieillards du bâtiment me dirent tous : « Les marins » ont parlé de ces grands noirs qui sont » nombreux, d'une taille prodigieuse; » ils ressemblent à la postérité d'Adam, » et mangent les hommes, vivans ou » cuits (24). Quant au serpent dont tu » parles, il se cache durant le jour et » se montre la nuit ; personne ne lui » échappe. Mais louange à Dieu, qui t'en » a délivré ! » Ils partagèrent ma joie, et me nourrirent de leurs provisions. Le capitaine me donna des vêtemens, une robe, et je fis route avec eux dans le vaisseau. Cependant je ne pouvais croire à tout cela, et je pensais sommeiller.

Nous allâmes d'île en île jusqu'à celle de *Selâhath* (25), où l'on trouve du bois de sandal en abondance. Le vaisseau y surgit. Les marchands prirent terre; on débarqua les marchandises, et ils se mirent

à trafiquer avec les habitans. Le capitaine me dit : « Mon frère, écoute. » — « Plaît-» il, monsieur, lui répondis-je ! » — « Nous avons ici, continua-t-il, un dépôt » appartenant à un négociant qui voya-» geait avec nous, il y a déjà quelque » temps ; il a péri, et nous faisons va-» loir son bien jusqu'à ce que nous » rencontrions quelqu'un de sa famille » pour le lui remettre. Or je veux te le » confier, et je te donnerai le salaire de » tes peines. » Ensuite il fit venir les porte-faix ; ils débarquèrent ces ballots et les mirent avec les autres. L'écrivain commença à enregistrer les ballots sous les noms des propriétaires ; après quoi il dit au capitaine : « Ces ballots-ci, » sous le nom de qui les inscrirai-je ! » — « Sous le nom de *Sind-bâd le marin*, » répliqua le capitaine. » A ce discours je fus troublé, mon cœur palpita ; mais

j'attendis que tous les ballots fur
portés en place, et les marchands a
pour se reposer. Alors, m'approcha
du capitaine : « Mon maître, lui dis-
» quel est le propriétaire de ce bagag
» que fait-il maintenant ! où est il ! » —
Il me répondit : « Nous avions avec nou
» il y a quelques années, un négocia
» de Baghdâd, nommé *Sind-bâd le ma*
» *rin.* Un jour que nous descendîm
» dans une île de la mer, abondan
» en arbres et en fruits, les marchan
» mirent pied à terre pour se reposer e
» se divertir sous les arbres, en mangean
» des fruits. Vers le soir ils se réunire
» tous au vaisseau, mais Sind-bâd n'étai
» point avec eux ; nous l'oubliâmes dan
» l'île, et nous partîmes. Nous ignoron
» ce qu'il est devenu. Or voici son bie
» que nous faisons valoir en son nom
» il a déjà beaucoup fructifié, et nou

»cherchons quelqu'un de ses parens, ou »de ses compatriotes, pour lui confier »sa propriété; mais nous n'en avons »rencontré aucun jusqu'ici. » — « Je »suis, lui dis-je, Sind-bâd le marin; »voici mon bien et ma propriété. » Lorsque le capitaine entendit mon discours, il s'écria : « Il n'y a de puissance »et de force que dans le Dieu très-grand »et très-puissant, et il ne reste donc personne qui le craigne! O Dieu digne de »louange! Toi naufragé, à peine Dieu »t'a sauvé des dangers que tu courais, et »t'a arraché à une mort affreuse, qu'après »cela tu réclames le bien d'un homme »qui n'est plus, pour t'en emparer! Es-tu »donc sans crainte de ce Dieu très-haut! » — Je lui répondis : « Monsieur, de par »le grand Dieu qui m'a sauvé de tous »ces périls affreux, c'est moi qui suis »Sind-bâd le marin; je suis celui que

» l'on a oublié dans l'île. J'y étais en-
» dormi au bord d'un ruisseau, et je ne
» trouvai plus personne à mon réveil. »
Alors je lui racontai mon histoire en-
tière, et lui dis que les marchands qui
fréquentent la vallée des diamans me
rendraient témoignage et me reconnaî-
traient. Mon discours ébranla le capitaine
et l'équipage : les uns disaient, *il a dit
vrai ;* les autres, *il a menti.* Mais un des
marchands s'avança vers moi, me serra
dans ses bras et m'embrassa, en disant :
« O vous qui êtes présens, ne vous ai-je
» point raconté que dans un de mes
» voyages à la vallée des diamans, lors-
» que nous jetâmes des morceaux de
» viande, je trouvai un homme attaché
» au mien ! Vous ne m'avez pas cru : eh
» bien ! voici, j'en jure par le Dieu très-
» grand, voici l'homme même que j'ai
» trouvé avec mon morceau de viande,

»et qui m'a donné les pierres les plus »précieuses; c'est véritablement Sind-»bâd le marin qui est ici.» Dès qu'il eut certifié ma véracité, le capitaine me reconnut aussi, se leva, se jeta à mon cou, m'embrassa et me salua. Le reste des marchands suivit son exemple. « Dieu soit »loué de t'avoir sauvé, me dirent-ils! »car, par Dieu, ton histoire est des plus »merveilleuses, et digne d'être écrite »avec de l'eau d'or.»

Je pris donc possession de tout mon bien, remerciant le Dieu suprême. Je louai le capitaine de sa noble conduite envers moi. Ensuite nous vendîmes, achetâmes, fîmes des échanges, en allant de là à un autre pays : j'avais avec moi des richesses incalculables. Nous prîmes des chargemens de nard-épi (26), de girofle, de canelle, et nous fîmes voile pour les côtes de l'Inde : nous vîmes en

mer des poissons longs de vingt coudées chacun. Je vis des tortues larges de vingt coudées (27), et un poisson de l'espèce des bœufs (28), qui engendre et allaite (à la manière des mammifères) : avec sa peau on fait des boucliers. J'en vis d'autres ressemblant au chameau (29), de diverses formes et de diverses couleurs. Nous ne cessâmes de courir de rivage en rivage, de pays en pays, jusqu'à ce que j'arrivai à Baghdâd, ma patrie, rapportant des biens, des ballots et des marchandises précieuses. Je rentrai dans ma demeure, et je me réunis à ma famille et à mes amis. Je secourus les indigens, et je donnai aux mendians et aux malheureux : je recommençai à manger, à boire, à me divertir, à saisir toutes les occasions de m'amuser. J'oubliai donc encore l'amertume des maux et les tourmens affreux que j'avais endurés, résolu de

renoncer

renoncer aux voyages et de jouir, et je restai ainsi passant mes jours dans le repos et les plaisirs.

Lorsque les convives eurent entendu ce récit, leur admiration fut extrême; ils louèrent Dieu, et se retirèrent comblés de politesse chacun chez soi. Alors Sind-bâd le marin fit donner à Hind-bâd le porte-faix, par son trésorier, cent pièces d'or, en lui enjoignant de revenir le lendemain pour entendre l'histoire de son quatrième voyage; et celui-ci, transporté de joie, regagna gaiement son logis.

Le lendemain, les convives se réunirent, comme de coutume. Hind-bâd était avec eux; ils se mirent à manger, à boire, et à entendre de la musique jusqu'à la fin du jour. Ensuite Sind-bâd les pria d'écouter son quatrième recit, aventure des plus surprenantes, et qui offre les peines et les malheurs les plus affreux.

QUATRIÈME VOYAGE.

(DANS LES ÎLES DE LA SONDE.)

SIND-BÂD commença ainsi : Tandis que je mettais les momens à profit, et que je me livrais au plaisir, à la joie et à tous les genres de voluptés, les voyages me revinrent à l'esprit, et le desir de revoir la mer fit diversion à ces passions. J'avais oublié ce que j'avais éprouvé de dangers et de funestes destinées; je pensai à faire valoir mon bien, je fis mes ballots, et je partis pour Bassrah, où je m'embarquai avec de très-bons négocians.

Nous voguâmes sur la surface des eaux, parcourant les îles et les côtes pour vendre et acheter, menant enfin une vie agréable. Un jour, étant en pleine mer, un vent impétueux nous accueillit. La

peur empêcha le capitaine de manœuvrer les voiles avant que le vaisseau fût mis en pièces: les marchands et leurs biens furent submergés. Pour moi, il me vint, par la grâce de Dieu, un morceau de bois, ainsi qu'à un petit nombre de marchands: chacun s'attacha au sien; nous y restâmes agitant les pieds, les mains, soutenus par le charme [attaché à] la vie, ce jour-là et la nuit jusqu'au matin. Mais bientôt la mer devient plus terrible, elle s'agite, les vagues s'entre-choquent, et nous nous trouvons dans les immenses cavités d'une lame énorme qui nous vomit sur le rivage d'une île; là nous tombons sur la terre étendus presque morts. Nous nous réveillâmes au bout de quelque temps, ne sachant si nous étions morts ou en vie; nous attendîmes que le repos nous eut donné la force de nous lever. Nous nous levâmes enfin, et cherchâmes quelque

chose qui nous rendît nos forces. Nous ramassâmes des fruits, des plantes qui rappelèrent nos esprits; et nous dormîmes cette nuit, tout stupéfaits de notre situation.

Le matin nous nous levâmes, et parcourûmes l'île, à travers les montagnes et les bois, à droite et à gauche : un édifice se découvrit à nous au loin; nous nous y dirigeâmes. Quand nous fûmes arrivés auprès, il en sortit des hommes noirs avec une chevelure épaisse et en désordre. Leur aspect nous fit tressaillir d'épouvante : ils s'approchèrent, et chacun de nous fut le partage de deux d'entre eux. Pour moi je tombai avec cinq de mes compagnons entre les mains du plus grand. Ils nous prirent tous, et nous emmenèrent dans leurs habitations qui étaient des antres souterrains. Ils nous firent asseoir, et nous présentèrent

d'une herbe qu'ils connaissaient (30) : mes compagnons en mangèrent jusqu'à ce qu'ils furent rassasiés ; j'étais aussi disposé à en manger, mais je n'en mangeai pas : tout-à-coup la raison de mes camarades se troubla. Au bout d'une heure, on nous apporta du riz fricassé avec de l'huile de coco (31) ; mes amis en mangèrent outre mesure, n'ayant plus de jugement : quant à moi, j'en mangeai ma suffisance. Nous demeurâmes quelques jours ainsi ; et chaque fois que les noirs trouvaient quelqu'un de nous assez gras, ils l'égorgeaient et le mangeaient : car mes compagnons privés de raison (engraissaient) ; mais moi, je maigrissais par suite de ma frayeur. Mon corps s'affaiblit donc, et je tombai comme en étisie, de manière qu'ils imaginèrent que j'étais malade ; et je n'eus plus à craindre de leur part qu'ils s'inquiétassent si j'étais absent

ou présent. Je sortis donc un jour, je m'éloignai de leur demeure, et vis un de leurs vieillards occupé à faire paître les hommes qu'ils engraissaient. Celui-ci, s'étant aperçu que j'avais ma raison, me fit signe de la main, et m'appela; mais je m'éloignai de lui par la fuite, courant tantôt, et tantôt marchant jusqu'à ce que personne ne put plus me voir, parce que le soleil se coucha et que le jour s'obscurcit. Alors je m'assis pour me reposer un peu, mais sans oser tourner les yeux, tant j'étais effrayé. J'avais emporté quelques provisions; je me rassasiai, et je me remis à marcher pendant toute la nuit jusqu'au point du jour. J'avais déjà franchi une distance considérable. Je m'assis, et me reposai; je recueillis quelques plantes et des herbes que je mangeai. Je voyageai de la sorte pendant sept jours sans interruption : le huitième, j'aperçus quelque

chose au loin ; je me dirigeai vers cet objet au moment où le soleil se couchait. C'étaient des gens occupés à recueillir du poivre. En me voyant, ils m'abordèrent. « Qui es-tu ! me dirent-ils. » Un naufragé, leur répondis-je. « Mais, comment » as-tu échappé aux noirs de cette île ! » Je leur racontai d'un bout à l'autre mes aventures ; ils furent stupéfaits, et se réjouirent de mon salut. Ils me nourrirent de leurs provisions, me comblèrent d'égards, me firent monter sur une de leurs barques, me conduisirent dans leur pays, et me présentèrent à leur roi, qui m'interrogea sur mes affaires. Je lui dis tout ce qui m'était arrivé ; il en fut ravi d'admiration, me témoigna sa joie, et me fit donner, avec des habits, une certaine somme pour ma dépense. Je vis une île bien peuplée, commerçante, avec des marchés ; mon courage se ranima, et je

me tranquillisai. Je fus caressé et honoré chez le roi et chez les habitans de la ville, qui me traitaient comme un de leurs compatriotes. Or, ayant vu que le roi, les citadins, les vizirs et l'armée montaient à cheval sans selle, sans bride et sans étriers, je dis au roi : « Seigneur, » pourquoi ne montez-vous pas à cheval » avec des selles et des brides ! » — » Qu'est-ce que des brides et des selles, » reprit le roi ; nous ne connaissons point » cela. » — « En ce cas, je vous en ferai » fabriquer, lui répondis-je. » J'allai chez un menuisier, à qui je montrai la forme d'une selle, et il m'en fit une que je couvris moi-même de cuir. Je me rendis ensuite chez un serrurier ; je lui donnai la forme d'un mors et celle des étriers, et il fabriqua ces deux objets. Je les portai au roi, je les ajustai comme il convenait sur son cheval ; il le monta, et témoigna

une joie extrême ; il me fit de grands présens. Je me mis à fabriquer un grand nombre de ces objets que je vendis très-cher, et mon crédit s'accrut auprès du roi et des grands du royaume, jusqu'à ce qu'un certain jour le roi m'ayant mandé, me dit : « O Sind-bâd, j'en jure par le »Tout-puissant, moi et tous mes sujets »nous t'aimons ; je vais te faire une de»mande, ne me refuse point. » — Je lui répondis : « O mon maître ! que desires»tu de moi ! » — « Je veux absolument te »marier, poursuivit-il, afin que tu te fixes »parmi nous. » Je ne pus point lui résister : ainsi j'épousai une fille noble d'état et d'origine, possédant beaucoup d'argent et d'or, d'une rare beauté, et d'un caractère aimable. Je me rendis chez elle ; les noces furent célébrées ; j'eus une maison, un état, et je me dis : « Je vivrai »de la sorte jusqu'à ce que je trouve le

» moyen de passer dans mon pays. » Je continuai à jouir long-temps de l'intimité du roi.

Or j'avais dans mon voisinage un homme dont la femme tomba malade et mourut. J'allai le voir pour m'unir à ses sentimens. Je le trouvai dans un état déplorable, et livré à la plus forte douleur. « Voisin, lui dis-je, que ta tête soit » sauve, et que Dieu prolonge ta vie! » — « Comment, répondit-il, que Dieu pro- » longe mes jours! il ne me reste plus » qu'une heure d'existence. » — Je lui répliquai : « Que Dieu te conserve! » — « J'en jure par ta vie, ô mon frère! aujour- » d'hui on m'enterre avec ma femme : » car tel est notre usage, telle est l'institu- » tion de nos pères et de nos aïeux (32). »

Nous parlions encore, lorsque les habitans de la ville se rassemblèrent pour le deuil; ils ensevelirent la femme, l'empor-

tèrent, et prirent avec elle tous ses habits, son linge, ses bijoux, son argent, enfin tout ce qui lui appartenait. On plaça le tout dans un cercueil ; on se rendit sur le flanc d'une haute montagne ; on dérangea une pierre très-grande qui fermait l'ouverture d'un puits profond et obscur ; on y descendit le cercueil et tout ce qu'il contenait. Ensuite on se réunit, et l'on dit adieu au mari ; pour lui, il pleurait. On le mit dans une autre bière, on enferma avec lui sept petits pains ronds et de l'eau pour boisson ; puis on le descendit dans le puits, par-dessus sa femme, à cinquante coudées de profondeur dans la montagne. On replaça la pierre sur la bouche du puits, et l'on s'en alla. Je me rendis aussitôt auprès du roi, et je lui dis : « O mon maître, quoi ! vous enterrez le » vivant avec le mort ! » — Il me répondit : « C'est la coutume de notre pays ;

» n'en sois pas étonné. » — « Mais, ajou-
» tai-je, ô mon maître, et l'étranger
» aussi ! » — « Certainement. » Je tom-
bai dans une profonde mélancolie par la
crainte de voir mourir ma femme avant
moi, parce qu'on m'enterrerait vivant
avec elle. Je disais pourtant : « Dieu sait
» ce qui doit être. » Hélas ! peu de jours
s'étaient écoulés lorsque ma femme tomba
malade et mourut, et je fus pénétré de
douleur pour mon propre intérêt. Le roi
et les grands de la ville se réunirent, et
firent les obsèques à leur manière : ils em-
portèrent la défunte avec tous ses effets
dans un cercueil, et se rendirent à la mon-
tagne. J'étais avec eux, gémissant et
pleurant; on leva la pierre du puits, où
l'on descendit ma femme dans son cer-
cueil avec tout ce qu'il renfermait : le
roi s'approcha de moi et me fit ses adieux.
Il pleurait ainsi que tous les habitans de

la ville. Pour moi, je jetais de grands cris, j'implorais leur protection, et m'attachant aux pans de leurs habits : « Je » suis un étranger, m'écriais-je, j'ai une » maison (33) et des enfans à Baghdâd. » Mais eux, sans égard pour moi, sans écouter mes discours, achevèrent leurs adieux; ensuite ils m'assirent dans la bière, mirent près de moi un pot d'eau avec sept petits pains ronds, me descendirent dans le puits, le fermèrent avec la pierre, et se retirèrent.

Plongé au fond du puits, j'y demeurai immobile pendant une heure. Mais ensuite ayant regardé, me voila dans une caverne ténébreuse, respirant l'odeur infecte des morts, et au milieu des gémissemens des mourans; je m'écriai : « Il n'y » a de puissance et de force que dans le » Dieu très-grand et très-auguste ! nous » sommes à Dieu et nous retournerons

» à lui. Mais, Sind-bâd, quelle mort
» cruelle, horrible, après avoir essuyé
» tant de dangers et de naufrages ! Faut-
» il ainsi périr bon gré malgré ! Maudite
» soit de Dieu la passion qui m'a jeté
» dans cette mort affreuse, après tous les
» maux que j'avais endurés et ce que j'a-
» vais éprouvé, en me faisant voyager
» encore et commercer ! » Alors je pleurai,
je me lamentai, me frappai la tête, et
me roulai au milieu des morts, attendant
la sortie de mon dernier souffle. Mais
bientôt le besoin m'ayant pressé, je man-
geai un peu de mes provisions, et je bus
de l'eau de ma cruche. Cependant je ne
pouvais distinguer le jour de la nuit.
Je me mis à marcher dans ce souterrain;
je le trouvai fort spacieux, et encombré
de morts, les uns anciens, les autres nou-
veaux, et d'ossemens vieux et brisés.

Je continuai de me nourrir des provi-

sions et de l'eau que j'avais avec moi, jusqu'à ce qu'elles finirent, et je demeurai sur les épaules de la mort. Tout-à-coup l'embouchure du puits est ouverte, et l'on descend un mort et un vivant. Lorsque la bière eut touché le fond du puits, je vis que c'était un homme mort et sa femme vivante. Je la voyais, mais elle ne pouvait m'apercevoir. On remit la pierre en place, et l'on s'en alla. Aussitôt je saisis un gros os, j'en décharge un coup sur la tête de cette femme; elle tombe: je la frappe une seconde fois, je la tue, et je prends son pain et son eau, qui me nourrissent pendant plusieurs jours. Je continuai d'agir ainsi: toutes les fois qu'on descendait quelqu'un, je le tuais, et prenais ses vivres pour me soutenir. Un jour que j'errais dans le souterrain, je sentis une haleine devant ma figure; je m'avançai, on souffla de nouveau sur moi et l'on s'enfuit. Je

suivis ce souffle, et il s'éloignait toujours. Cela continua ainsi, et je courais toujours après, lorsque je vis luire de loin quelque chose de semblable à un astre. Mais tantôt cet objet paraissait, tantôt il disparaissait; je cherchais toujours à m'en approcher, et il augmentait à mes yeux, jusqu'à ce qu'enfin je m'assurai que c'était une ouverture. A l'instant je m'assis, je me reposai pendant une heure; puis étant allé droit à cette issue, je trouvai qu'elle était à rase-terre du côté de la mer. Quand je me vis sur la terre, cela me parut un songe. Cependant je rendis grâce à Dieu, et peu s'en fallut que mon ame ne s'envolât de joie. Je reconnus alors que l'haleine provenait d'un animal qui sortait de la mer, qui entrait dans le souterrain pour se repaître de la chair des morts, et s'en retournait ensuite. Je vis aussi que la montagne interceptait

toute communication entre la mer et la ville. Après m'être encore reposé une heure, je rentrai dans la caverne, et j'y pris toutes mes provisions d'eau et de pain. Je mangeai mes esprits se fortifièrent; et je retournai encore au souterrain, d'où je tirai des étoffes, des effets, des parures, de l'or, de l'argent, des bijoux innombrables que je plaçai sur le bord de la mer. Ensuite, j'allai chercher quelques-unes des longues cordes avec lesquelles on descendait les gens: je choisis parmi ces étoffes précieuses; j'en enveloppai les parures, l'or, les bijoux; je liai le tout avec mes cordes, et j'en fis de nombreux ballots. Puis, je me restaurai avec un peu de mes provisions et quelques plantes. Sur ces entrefaites, j'aperçus un bâtiment qui voguait en mer; on eût dit que c'était une colline ou un fragment de montagne. Je poussai des

cris vers l'équipage en élevant mon turban, et aussitôt une chaloupe se sépara du vaisseau et vint à moi. « Qui es-tu! » me dirent les gens de la chaloupe » quand ils furent à ma portée. » — « Un » naufragé, leur répondis-je : notre na» vire a été brisé, et voici mon bagage que » j'ai retiré. » Ils me prirent avec eux, et me conduisirent au bâtiment, où l'on me questionna une seconde fois; je répondis encore : « Notre vaisseau s'est bri» sé; Dieu m'a facilité les moyens de me » sauver et d'en tirer mes marchandises. » Ils prirent part à ma joie, et étant dans l'étonnement, ils s'écrièrent : « Nous » louons Dieu de t'avoir sauvé! » Je tirai des présens pour le capitaine, mais il n'accepta rien. Je fis route avec eux. Nous ne discontinuâmes pas de courir d'ile en île, de contrée en contrée, vendant, achetant, échangeant, jusqu'à ce que nous

fûmes arrivés dans l'île de Nâcous, d'où nous allâmes en six jours à celle de Kélâ (34); alors nous pénétrâmes dans le royaume de Kélâ. C'est un grand empire, limitrophe de l'Inde, dans lequel il y a des mines d'étain, des plantations de cannes d'Inde (35), et où l'on trouve du camphre excellent. Son roi est un monarque puissant; il gouverne aussi l'île de Nâcous, dans laquelle est une ville appelée également *Nâcous*, et qui a deux journées d'étendue. Après avoir couru tous les lieux environnans (36), où nous continuâmes notre commerce, nous revînmes de pays en pays, et j'arrivai enfin à Baghdâd.

Je rentrai chez moi avec des richesses et des pierreries impossibles à nombrer ou à décrire. Je redoublai mes actions de grâce et mes louanges à Dieu; je fis de grandes aumônes aux pauvres et

aux malheureux, et je dis : « J'ai assez
» voyagé. » Réunissant donc ma famille,
mes parens, mes amis, je recommençai
à boire, à manger, à m'amuser, à faire
de la musique; je savourai le bonheur de
ma position, et le mis à profit pour me
livrer à tous les plaisirs et me rassasier
de toutes les jouissances. Je menai cette
joyeuse vie pendant quelque temps.

Sind-bad ayant achevé son récit, les
assistans, émerveillés des malheurs et des
périls auxquels il avait été exposé, ren-
dirent grâce à Dieu de sa délivrance.
Alors Sind-bad ordonna à son trésorier
de compter cent autres pièces d'or à
Hind-bad, qui les reçut tout joyeux; et il
recommanda à celui-ci de revenir le len-
demain écouter la cinquième histoire.

Les convives se retirèrent chez eux;
s'étant réunis tous le lendemain, l'as-
semblée se forma, selon l'usage; on s'

mit à manger, à boire, à se réjouir et à entendre de la musique jusqu'à la fin du jour. Hind-bad le porte-faix était parmi les convives, se divertissait avec eux; vêtu des habits de l'opulence et de la prospérité, il ne songeait plus aux fardeaux pesans. Tout le monde demeura ainsi jusqu'à la chute du jour. Alors Sind-bad invita les assistans à écouter l'histoire de son cinquième voyage, histoire des plus admirables et des plus étranges.

CINQUIÈME VOYAGE.

(*DANS LES ÎLES DE LA SONDE.*)

Après m'être long-temps complu, dit Sind-bad le marin, à manger et à boire avec mes convives, je fus étourdi par la jouissance et entraîné par les plaisirs; je passais mes journées entières dans la joie

et dans la mollesse. J'oubliai les maux et les angoisses : mon esprit pencha de nouveau vers le monde et ses avides desirs; mon envie de voyager encore s'affermit dans mon ame, j'y cédai : j'oubliai les malheurs qui étaient résultés de cette obstination. Je fis des balles pesantes, je pris une pacotille considérable, et m'étant rendu dans un port de mer, je frétai un vaisseau à mes dépens, de peur qu'il ne m'arrivât comme par le passé : je m'embarquai donc avec de bons marchands. Nous voguâmes sur une immense et bruyante plaine d'eau, dont les routes sont tourmentées par les vagues. Un jour nous descendîmes sur une île inhabitée, dans laquelle se trouvait un œuf de rokh, semblable à une haute coupole. Déjà le petit qu'il renfermait, en avait ouvert la coquille, et passait son bec en dehors. Mes compagnons, s'étant approchés, frappè

rent l'œuf par le flanc, le briserent, et couperent des morceaux de la chair du petit qu'ils se mirent à manger. Je les avais avertis, en leur disant : « Ne faites » pas cela. » Ils n'écouterent point mes discours. Sur ces entrefaites, parurent en l'air deux grands nuages blancs. Le capitaine, qui connut, en les voyant, que c'étaient le pere et la mere du petit, cria à tout le monde de se refugier dans le vaisseau. Nous nous rembarquames; on mit à la voile, et nous partimes. Cependant les deux nuages volans poussaient des cris plus forts que les eclats du tonnerre; et lorsqu'ils virent l'etat où l'on avait mis leur petit, ils s'eloignerent un instant, et revinrent ensuite vers nous qui nous pressions sur la route par la peur qu'ils nous inspiraient. A l'instant meme ils arriverent au dessus du navire, et chacun d'eux laissa tomber de ses serres une

pierre aussi grosse qu'un fragment de montagne (37) : l'une des deux tomba à côté du vaisseau, et entr'ouvrit la mer dont on découvrit le fond ; l'autre tomba sur le navire, il fut brisé et dispersé en morceaux, et tout l'équipage se noya. Pour moi je me suspendis à une pièce de bois, et l'ayant embrassée, je ramai avec mes pieds ; mais l'onde et les vents me ballottaient de droite et de gauche. Il y avait auprès de moi une île ; les vagues m'y lancèrent. J'étois dans l'état d'un homme qui va expirer. Je demeurai quelque temps étendu comme un mort, jusqu'à ce que la respiration me revint. Alors je me levai, je parcourus l'île. C'était un des jardins du Paradis, avec des fruits de toute espèce, verts, murs, et des ruisseaux d'eau pure et vive. Je mangeai, je bus, je me remis tout-à-fait, et, le soir étant arrivé, je dormis sur la terre; mais j'avais

j'avais peur, car je ne voyais avec moi ni ami, ni compagnon. Je sommeillai un instant, et me réveillai, me faisant des reproches et me repentant bien d'être sorti de nouveau de ma maison et de mon pays. Je réfléchis sur ma situation jusqu'au matin.

Dès que l'aurore brilla, et que le soleil commença sa vaste carriere, je me mis à marcher au milieu des arbres, toujours glacé d'effroi. Enfin j'aperçus un beau courant d'eau, et un vieillard tout nu, assis au bord. Il était chargé d'un amas d'écorces d'arbres; je le pris pour un naufragé comme moi. Je m'approchai de lui, je le saluai, et il me rendit mon salut de la tête. « Que fais-tu donc ici, lui dis-je? » Il me fit signe qu'il voulait passer la riviere pour cueillir des fruits. Aussitôt je m'approche, je le porte sur mon dos, et je traverse la riviere avec lui, pensant

toujours qu'il était homme comme moi et que je me consolerais avec lui. Je lui dis de descendre, imaginant que j'allais le déposer à terre : il m'enveloppa le cou avec ses jambes, et me serra comme si elles eussent été véritablement de cuir de vache. Je fus suffoqué, et tombai par terre évanoui ; alors il retira ses deux jambes de dessus mon cou, et mes esprits revinrent au bout de quelque temps. Mais il me serra de nouveau avec une seule jambe, et se mit à me frapper de l'autre dans le flanc ; je la trouvai plus dure qu'un nerf de bœuf. Il me fait lever, et me force de m'enfoncer sous les arbres, et de m'éloigner de la mer ; il me pousse d'une jambe, et de l'autre m'enveloppe le cou. Il va ainsi, toujours suspendu après moi, de place en place ; il prend les meilleurs fruits, il les mange et fait toutes ses ordures sur mes épaules.

Lorsque je m'endors, il s'étend sur moi un instant, puis il me fait relever, et me presse avec sa jambe; enfin je n'en attends plus que la mort. — Cependant je m'accoutumai à lui obéir. Je me familiarisai avec lui; je continuai de le porter, et je me nourrissais de fruits, me repentant bien de tout ce qui m'était arrivé, et souhaitant la mort à part moi, pour me délivrer des tourmens que j'endurais. Dans cette situation, je vis sur la terre de grands potirons secs; j'en pris plusieurs, dans lesquels je pressai des raisins qui étaient là, jusqu'à ce que je les eusse remplis. Alors je les laissai au soleil, ce qui forma une excellente boisson; je me mis à en boire pour me distraire de ce que j'endurais, et je repris bientôt des forces : je devins gai, je chantai, je dansai. Dès que le vieillard me vit ainsi plus fort que de coutume, il me fit signe de lui donner à

boire de cette liqueur; je lui en présentai plein un potiron : il la but toute entière, et la trouvant bonne, en desira une autre; je la lui donnai, et il la but encore, tellement qu'il s'enivra; puis il se mit à chanter, dansa sur mes épaules et y vomit, urina sur ses jambes et perdit la raison. Ses jambes se desserrèrent d'autour de mon cou. Alors j'étendis la main, et je m'en délivrai tout-à-fait. Je le jetai par terre sans qu'il revînt à lui, et je me demandai à moi-même : « Voyons, suis-je » dans le sommeil ou éveillé! » Cependant, m'étant éloigné, je marchai quelque peu, tout joyeux de ma délivrance; puis saisissant une grosse pierre, je la jetai sur la tête du vieillard et le tuai.

Je regagnai aussitôt le bord de la mer. A peine y étais-je arrivé, que je découvris un vaisseau qui venait de mon côté. En arrivant, les gens de l'équipage me

questionnèrent sur ma situation, et je leur racontai mon aventure, qui les étonna fort. « Tu étais tombé, me dit-on, » entre les mains du vieux de la mer, » auquel tu as échappé ; personne ne » s'était sauvé avant toi, car tous ceux » qui sont tombés en son pouvoir, y sont » morts. » Alors on me donna des vivres, je mangeai, mes esprits revinrent. Les gens du navire m'emmenèrent; et peu de jours après, nous abordâmes dans une île, sur une côte toute couverte de petites pierres. Un des marchands me prit alors avec lui, me donna une sacoche, me conduisit vers une troupe de gens de la ville qui avaient des sacoches comme moi, et leur dit : « Voici un étranger; » emmenez-le avec vous vers le lieu où » l'on ramasse les cocos (38).

Alors, il me confie à eux, et s'adressant à moi : « Fais comme ils feront,

» poursuit-il, et ne reste point derrière » eux, car tu périrais. » Ensuite il me donna des vivres, de l'eau, et je partis avec eux sans savoir où nous allions.

Ils entrèrent enfin sous des arbres très-hauts dont le tronc était tellement uni, qu'il était impossible à un homme de s'y attacher et d'y monter : c'étaient des noyers d'Inde (ou cocotiers). Or il y a en ces lieux de grands et de petits singes: dès qu'ils nous virent, ils fuirent de nos mains [devant nous] en grimpant après les arbres, et montèrent au sommet. Nous commençâmes à les combattre à coups de pierres, et ils nous lancèrent des noix que nous recueillions par cette ruse. Le soir venu, nous retournâmes à la ville, et je rapportai aussi les noix que j'avais ramassées. Mon maître m'en donna la valeur, et me dit : « Va chaque jour, fais de même, » et amasse de quoi retourner dans ton

» pays. » Je le remerciai par des actions de grâces, et je continuai ainsi longtemps, jusqu'à ce que j'eusse amassé une grosse somme. Alors un vaisseau ayant mouillé devant la ville, l'équipage s'y répandit, et acheta des noix de cocos. J'allai vers mon maître, je lui fis mes adieux; et m'étant embarqué avec des marchands, j'emportai une quantité considérable de cocos ainsi que d'argent.

Nous fîmes voile jusqu'à l'île du Poivre (39) et à la presqu'île de Comorin (40) dans laquelle se trouve le bois d'aloès nommé *Sany*, et dont les habitans ont horreur de l'adultère et du vin. Après avoir trafiqué là, nous nous rendîmes aux lieux de la pêche aux perles (41). Je m'arrangeai, pour mon compte, avec des plongeurs qui me pêchèrent un nombre considérable de belles perles, et Dieu me combla de bien-

faits. Enfin, je courus sans interruption de contrée en contrée jusqu'à mon arrivée à Baghdâd. Je rentrai ici dans ma maison, et me réunis à ma famille et à mes amis; je fis les bonnes œuvres de précepte, des aumônes, et je passai mon temps dans les plaisirs et la joie.

Il dit : les assistans ayant entendu ce récit, en témoignèrent un extrême étonnement, et rendirent grâce au Très-haut. Alors Sind-bâd ordonna à son trésorier de donner cent pièces d'or à Hind-bâd, en lui intimant l'ordre de revenir le lendemain matin entendre l'histoire de son sixième voyage. Les personnes de l'assemblée regagnèrent leur demeure; et le lendemain, chacun, suivant l'usage, fut de retour au même lieu. On se mit à manger et à boire; la musique ainsi que les jeux se prolongèrent jusqu'à la fin du jour. En cet instant, Sind-bâd requit

l'attention des convives pour l'histoire de son sixième voyage, surprenant par le nombre d'anecdotes amusantes, mais plus effrayant (que les précédens) par les circonstances fâcheuses et par les catastrophes.

SIXIÈME VOYAGE.

(À CEYLAN.)

SIND-BÂD le marin parla ainsi: Occupé de bonne chère et d'amusemens, j'oubliai mes infortunes et tout ce que j'avais éprouvé d'embarras et de chagrins; mes idées se portèrent vers les voyages, et je cédai à ma passion pour le commerce. Je fis rentrer mes fonds, je liai des ballots, et je me rendis de Baghdâd dans un certain canton voisin de la mer. Je m'embarquai sur un bâtiment

monté par des marchands de mes amis, et avec de bons compagnons. Nous fûmes poussés vers des îles lointaines, et nous nous trouvâmes dans des circonstances difficiles et pénibles. Tandis que nous voguions, sans savoir en quel lieu, tout-à-coup le capitaine descend, jette son turban de dessus sa tête, se frappe la figure, s'arrache la barbe, pleurant, se recommandant à Dieu; nous lui en demandons la cause. « Messieurs, s'écria-» t-il, sachez que le vaisseau va échouer; » il est monté sur un banc de sable, il ne » nous reste plus qu'un seul moment. Si » nous franchissons ce banc (à la bonne » heure); sinon, nous sommes tous per-» dus, pas un de nous n'échappera. De-» mandons à Dieu qu'il nous sauve, ou » c'en est fait de notre vie. »

Aussitôt il remonte, déploie la voile: le vaisseau est battu par le vent d'une

manière tout extraordinaire ; tantôt il monte sur le sommet des vagues, et tantôt il tombe dans l'abyme. Enfin il donne sur un rescif et se brise. Le capitaine descend en pleurant, et dit : « La volonté de Dieu est accomplie. Di- » tes-vous tous adieu. Dès aujourd'hui » préparez vos sépultures. Nous voici » tombés dans un écueil d'où nous ne » pourrons nous tirer ; car personne » de ceux qui y sont tombés, n'y a » échappé. » A ces mots, tous fondent en larmes, tout espoir de salut est détruit ; l'ami dit adieu à son ami ; le cours d'une longue vie est rompu, et l'espérance de la retraite anéantie. Les pleurs et les gémissemens augmentent ; l'espoir a disparu, le guide s'est égaré.

L'équipage du bâtiment descendit au pied de la montagne. C'était une longue île sur les côtes de laquelle se trouvaient

les debris des bâtimens échoués ; tous ceux qui les montaient, le nombre en était incalculable, avaient péri : on ne voyait que des os desséchés, des cadavres plus récens, des marchandises innombrables, et des richesses inappréciables. Nous demeurâmes stupéfaits, étourdis, mornes, supplians et très-repentans; mais ici le repentir était superflu.

Dans cette île un fleuve d'eau très-bonne à boire, sortait du côté de la mer, et entrait dans l'ouverture d'une caverne profonde, située au pied d'une montagne inaccessible (42). Toutes les pierres de l'île étaient des variétés de cristal pur et étincelant, et de rubis précieux. Il y avait aussi une fontaine d'où sortait de l'eau comme du bitume (43), laquelle, parvenue au bord de l'île, était avalée par le poisson : il revenait, la vomissait ensuite; mais elle avait chan

de nature, et, au lieu de ce qu'elle était d'abord, elle se trouvait convertie en ambre excellent. Les arbres de cette île étaient tous de superbes aloès (des espèces nommées) *Sanfy* et *Comâry* (41). Quant à l'île même, il n'y a pas de moyen d'en sortir; car elle est comme un gouffre au milieu de la mer: la montagne empêche de relever les vaisseaux, et l'adresse échoue contre ce rocher.

Nous demeurâmes donc en ces lieux, attendant la mort de jour en jour. Celui qui avait des provisions pour un jour seulement, les mangea en cinq jours, et ensuite il mourut; celui qui en avait pour un mois, s'en nourrit durant cinq entiers, et après cela il mourut. Mais moi qui avais des provisions abondantes, je les enterrai dans un endroit, d'où j'en tirais à mesure pour me nourrir.

Nous demeurâmes dans cette situa-

tion, nous enterrant les uns les autres, jusqu'à ce que tous fussent morts. Je restai seul; j'avais enterré celui qui me précédait immédiatement, et je n'avais plus guère de provisions. Alors je me dis: « Et moi, qui m'enterrera? » Aussitôt je me creusai une fosse, et j'attendis la mort; j'ensanglantais mon ame par le repentir, en me reprochant le nombre de mes voyages. « Jusqu'à quand, me disais » je, (m'exposerai-je) au même danger! » Enfin, j'étais comme un fou qui ne peut se taire. Mais dans cet état d'anxiété et de réflexions, Dieu m'inspira une idée: ce fut d'examiner cette rivière qui entrait sous la montagne par l'ouverture de la caverne; je dis: « Il faut que cette » eau aboutisse quelque part. » Je me levai donc, je me mis à rassembler des pièces de bois et des planches de vaisseau; j'en construisis une espèce de

barque liée très-fortement avec des cordes, et me dis : « Je m'embarquerai là » dedans, je suivrai le cours de cette onde » dans l'intérieur de cette montagne; si » elle me rend dans une contrée quel- » conque, je serai hors de danger et en » sûreté ; sinon, je périrai comme mes » compagnons. » Alors je ramassai, parmi les richesses et l'or qui se trouvaient là, et dont les propriétaires avaient péri, une grande quantité de rubis, d'ambre gris, d'émeraudes, et des tissus précieux sans nombre ; je les plaçai sur mon radeau : je le poussai sur le fleuve et je m'y assis, mettant ma confiance en Dieu qui est tout-puissant.

La barque partit rapidement, portée sur la surface de l'onde, et pénétra dans le sein de la montagne. Après que j'eus passé la porte de la caverne, la clarté du jour disparut pour moi. Je ne sus où j'al-

lais, et je demeurai évanoui et frappé de stupeur. Lorsque j'avais faim, je mangeais un peu de mes provisions, jusqu'à ce que tout étant consommé, je n'attendis plus rien que la miséricorde du maître des hommes (la mort). Tout-à-coup je me trouvai dans un passage aussi étroit qu'obscur, ma tête touchait les parois de la caverne, et je demeurai quelque temps dans cette situation, sans savoir s'il étoit nuit ou jour; tantôt la caverne se rétrécissait, tantôt elle s'élargissait. Enfin, j'avais le cœur serré, ma situation devenait plus critique; le sommeil s'empara de moi. Je dormis peu ou beaucoup, je ne sais: mais à mon réveil, à peine eus-je ouvert les yeux, que me voilà sur le bord d'un fleuve; mon radeau attaché, plusieurs Indiens noirs (45) m'entouraient. Quand ils virent que j'étais éveillé, ils s'approchèrent de moi pour

me questionner. J'allai vers eux, je les saluai ; ils me parlèrent dans une langue que je n'entendis pas. Je croyais sommeiller ; et dans l'excès de ma joie, je me sentais aussi léger qu'un oiseau : ma raison n'y put résister. Or ce distique en vers me revint à la mémoire :

Laisse le destin suivre son cours,
Et passe la nuit, l'esprit parfaitement libre.
Tandis que ton œil est fermé par le sommeil,
et sans que tu y songes,
Dieu change entièrement ton sort.

Dès que les noirs m'entendirent parler arabe, l'un d'eux s'approcha de moi, me salua, s'informa de ma situation. « Qui » êtes-vous, leur dis-je, et quel est ce » pays ! » — Il me répondit : « Mon frère, » nous sommes des cultivateurs ; l'eau » avec laquelle nous arrosons nos champs » ensemencés, nous la puisons au fleuve

» qui sort de cette montagne : tandis que
» nous les arrosions aujourd'hui comme
» de coutume, cette barque s'est montrée
» à nous sur la surface de l'eau, au mo-
» ment où elle sortait des flancs de la
» montagne ; nous sommes allés à elle,
» nous t'y avons trouvé endormi, et nous
» l'avons attachée en attendant que tu
» t'éveillasses. Apprends-nous donc ton
» histoire ; comment tu es arrivé ici, où
» tu t'es embarqué sur ces eaux, enfin
» quelle contrée se trouve derrière cette
» montagne : car nous n'avons jamais su
» que personne ait fait route de là chez
» nous. » — Je leur répondis : « Donnez-
» moi à manger, puis questionnez-moi. »

Ils me présentèrent des alimens ; je mangeai, mon esprit se tranquillisa, je me reposai ; puis je leur racontai toute mon aventure, et comment je m'étais embarqué sur cette eau, au revers de

la montagne. Ils furent surpris, émerveillés, et dirent : « Cette histoire est, » par Dieu! admirable. Il faut que nous » te présentions devant notre roi, et que » tu la lui racontes. » Ils me prirent donc avec eux, ainsi que mon radeau, et me présentèrent au roi; je lui baisai la main en le saluant.

C'était le roi de Sérendyb [Ceylan]. Il me souhaita la bien-venue, m'accueillit, me fit asseoir, et m'admit à sa table. Je l'entretins; ma conversation lui fit plaisir, il me témoigna de la satisfaction et me demanda mon nom. « O mon » maître, lui dis-je, mon nom est *Sind-* » *bâd le marin.* » — « Et, reprit-il, quel » est ton pays! » — « Baghdâd, répondis- » je. » — Il ajouta : « Comment donc » es-tu arrivé vers nous! » Alors je lui racontai mon histoire entière.

Il fut frappé d'étonnement. « Par Dieu!

» s'écria-t-il, ton histoire, ô Sind-bâd, » est une merveille, et mérite qu'on l'é- » crive avec de l'eau d'or. » En même temps on présenta la barque devant lui, et je lui dis : « O mon maître ! je suis entre » tes mains, moi et tout ce que je possède. » Ayant examiné les rubis, les émeraudes, les morceaux d'ambre, dont il n'y avait rien de pareil dans ses trésors, il admira tout cela, fut encore plus surpris, et me répondit : « Loin de nous, ô Sind-bâd, » la convoitise des biens que le Dieu » tout-puissant t'a départis ! Nous de- » vons, au contraire, te procurer le bon- » heur de regagner ton pays. » Je le comblai de bénédictions et de remercimens. Aussitôt il ordonna à un serviteur de me prendre et de me conduire dans une excellente demeure, et il m'assigna une pension et des valets pour me servir.

Je me rendais chaque jour près de lui ; il me faisait manger avec lui, me traitait avec bonté, s'amusait de ma conversation; et moi je m'en allais, après chaque séance, me récréer en parcourant la ville. Or cette île, qui est sous la ligne équinoxiale (46), a constamment ses jours de douze heures et ses nuits de même. Sa longueur est de quatre-vingts *farsangs ;* sa largeur de trente (47) : elle s'étend au loin entre une haute montagne et une vallée profonde. Cette montagne, que l'on voit à trois journées de chemin, contient différentes espèces de rubis et diverses mines. Ses arbres sont toutes sortes d'arbres à épices ; son sol est couvert de pierres d'émeri, qui servent à polir les pierres fines : il y a des perles dans les fleuves, et des pierres fines dans les vallées.

Étant monté sur la cime de la mon-

tagne, je jouis de toutes les merveilles qu'elle offre à la vue, et qu'il est impossible de décrire. Je retournai vers le roi; je le priai de m'accorder la permission de m'en retourner dans mon pays. Il me l'accorda à son grand regret. Il me gratifia d'objets précieux tirés de son trésor, et me remit en outre, des présens et une lettre cachetée, disant : « Remets ces » choses au khalyfe Hâroun âl-Rachyd, » et fais-lui de nombreuses salutations » de ma part. » Je lui répondis : « J'en» tends et j'obéirai. » Il me donna ensuite une lettre écrite en encre azurée sur une peau de gazelle (48) jaunâtre, plus belle que le parchemin et le papier, et contenant ces mots : « De la part du » roi de l'Inde, devant qui [marchent] » mille éléphans, et dont le palais a sur » ses acrotères mille pierres precieuses. » Nous t'offrons peu de chose en présent,

»mais accepte-le. Tu es pour nous un »frère et un ami. Nous t'aimons du fond »de notre cœur, et voulons t'informer »que nous attendons une réponse : car »nous sommes ton allié en amitié, et en »guerre (offensive et défensive), ne ces- »sant d'en user amicalement envers toi; »nous débutons par te présenter le livre »de l'*Élite des essences parfumées ;* nous »t'envoyons des présens proportionnés »à nos moyens, mais au dessous de ta »grandeur, et nous te conjurons, ô notre »frere! de nous faire la grâce de les ac- »cepter. Salut. »

Ces présens consistaient en une coupe, un rubis rouge long d'un empan et large d'un travers de doigt (49), tout garni de perles, chacune du poids d'un metscâl (50), un matelas recouvert de la peau d'un serpent aussi gros qu'un éléphant, et marqueté de taches de la grandeur

d'un dynâr; quiconque s'assied dessus n'est jamais malade (51) : cent mille metscâls de bois d'aloès de l'Inde, trente grains de camphre gros chacun comme une pistache, enfin une jeune fille avec sa parure, créature charmante, semblable à une lune éclatante.

Le roi me donna mon congé, me recommanda au capitaine de vaisseau et aux marchands avec qui je m'embarquai, et je partis, emportant mes effets et les richesses qui m'appartenaient.

Nous ne cessâmes d'aller d'île en île, et de pays en pays, jusqu'à ce que je fusse arrivé à Baghdâd. Je rentrai dans ma maison, je retrouvai ma famille et mes amis; puis je pris les présens, et j'y joignis en mon nom une offrande pour le khalyfe; je lui baisai la main, je lui présentai tous ces objets et lui remis la lettre. Il la lut, accepta les présens, et en parut très satisfait

satisfait. Il me combla d'honneurs ; puis il me dit : « Sind-bâd, ce roi est-il donc » ce qu'il m'annonce dans sa lettre ? » Je baisai la terre, et je dis : « O mon prince ! » j'ai vu la magnificence de son empire : » il est plus puissant encore qu'il ne le » marque dans sa lettre. Le jour de ses au- » diences, il a un trône placé sur un grand » éléphant, haut de onze coudées (52). » Il s'assied sur ce trône, ayant près de » lui ses favoris, ses pages et ses courti- » sans, rangés sur deux lignes à sa droite » et à sa gauche. Au dessus de sa tête est » un homme tenant un javelot d'or ; et » derrière, un autre homme tient dans » sa main une grosse canne également » d'or, surmontée d'une émeraude longue » d'un empan sur un pouce d'épaisseur. » Lorsque le roi monte à cheval, il est » accompagné de mille cavaliers vêtus » d'or et de soie. Toutes les fois qu'il se

» met en marche, un homme qui le pré-
» cede, fait cette proclamation : *Voici le*
» *monarque de grande renommée, le puis-*
» *sant souverain!* et il continue de le
» louer en termes pareils à ceux que je
» viens de rapporter. Enfin, pour der-
» niere louange, il s'écrie : *Voici le roi*
» *possesseur d'une couronne telle, que ni*
» *Soléimân, ni le Mahrâdje, n'en ont ja-*
» *mais possédé une semblable!* Il se tait,
» et un autre qui marche derriere lui,
» proclame : *Il mourra, oui il mourra,*
» *oui il mourra.* Et un troisieme répond :
» *Louange au vivant, qui ne mourra ja-*
» *mais!* Ce roi est si juste, si sage et si
» judicieux, qu'il n'y a point de magistrat
» dans sa ville; et tout son peuple connaît
» et remplit les devoirs que la justice im-
» pose à chacun. »

Le khalyfe, émerveillé de mon dis-
cours, me dit : « Quant à la grandeur

»du monarque, sa lettre nous l'in-
»dique, et quant à l'importance de son
»royaume, tu nous as appris ce que tu
»as vu. Dieu lui a départi la sagesse
»et l'autorité.» Ensuite le khalyfe me
combla de bienfaits, et me renvoya
chez moi.

Rentré dans ma maison, je donnai la portion obligatoire de ma fortune, je fis des aumônes, et je demeurai dans l'état heureux où je me trouvais, oubliant les peines, les souffrances, éloignant de mon esprit les inquiétudes des voyages et du commerce, et chassant tout souci de mon ame. Ainsi je recommençai à faire grande chère et à me divertir.

Il dit. Lorsque Sind-bâd le marin eut achevé son histoire, tous ceux qui étaient présens demeurèrent étonnés de ce qui lui était arrivé. Alors il ordonna à son trésorier de donner cent pièces d'or

à Hind-bâd le porte-faix, et le congédia en lui enjoignant de revenir le lendemain matin avec les autres convives, pour entendre la septième histoire.

Hind-bâd s'en retourna chez lui, satisfait et joyeux: il se trouva le lendemain au rendez-vous avec tous les convives, qui prirent place selon leur coutume; on se mit à manger, à boire et à s'amuser jusqu'à la fin du jour. Alors Sind-bâd les requit de l'entendre raconter son septième voyage.

SEPTIÈME VOYAGE.

SIND-BÂD le marin commença ainsi: Après avoir laissé de côté les voyages, et m'être débarrassé du commerce, je dis en moi-même: « Ce qui m'est arrivé, me » suffit; » et je continuai de passer mon

temps dans les amusemens et dans les plaisirs.

Un certain jour que je menais joyeuse vie et que j'étais environné de coupes remplies de vin, on frappe à la porte; le portier l'ouvre ; un page du khalyfe entre et me dit : « Le khalyfe te de-» mande. » Je me rendis avec ce page près de sa Majesté; je baisai la terre, en lui faisant le salut. Le khalyfe me fit un bon accueil, et me combla de politesses. « Sind-bâd, me dit-il, j'ai be-» soin de toi pour une affaire. » Je lui baisai la main et répondis : « O mon sou-» verain ! en quoi le maître a-t-il besoin » de l'esclave ! » — « Va, reprit-il, vers » le roi de Sérendyb, et remets-lui notre » lettre et notre présent, comme il nous » a envoyé lui-même des présens et une » lettre. » Je tremblai à ces mots, et lui répondis : « Par le Dieu puissant ! ô mon

» maitre, j'ai pris les voyages en horreur;
» et quand on me parle de navigation ou
» d'autres voyages, je m'évanouis à l'idée
» des craintes que j'ai éprouvées, des an-
» goisses et des horreurs que j'ai en-
» durées. Je n'ai nulle envie de faire ce
» voyage, et me suis interdit la sortie
» de Baghdâd. »

Alors je racontai au khalyfe tout ce qui m'était arrivé du commencement jusqu'à la fin. Il fut dans le plus grand étonnement. « Par le Dieu suprême! ô
» Sind-bâd, s'écria-t-il, non, l'on n'a
» jamais ouï aux temps passés qu'il soit
» arrivé à quelqu'un ce qui t'est arrivé,
» et tu as bien raison de ne plus songer
» aux voyages. Mais, par égard pour
» moi, pars cette fois encore; tu consi-
» gneras notre présent et notre lettre au
» roi du pays de Sérendyb, et tu ne tar-
» deras pas à revenir, s'il plaît au Dieu

» très-haut. Va, afin que ce monarque » n'ait point sur nous (l'avantage) du » bienfait et de l'obligation. » Je lui répondis que j'entendais et que j'obéïrais : car je ne pouvais résister à ses ordres.

Le khalyfe me confia le présent, la lettre, les fonds nécessaires pour le voyage. Je lui baisai la main; je sortis de sa présence, et pris en quittant Baghdâd le chemin de la mer. Je m'embarquai : nous voyageâmes jour et nuit, jusqu'à ce que Dieu nous fit la grace, à un grand nombre de commerçans et à moi, d'aborder à l'île de Sérendyb.

Nous sortîmes du vaisseau pour nous rendre à la ville. Je pris les présens, la lettre, et fus introduit en présence du roi. Je me prosternai, et me relevai en lui souhaitant mille bénédictions. Quand il m'aperçut : « Sois le bien-venu, ô Sind- » bâd, me dit-il; par le grand Dieu!

» nous te desirions, et béni soit le jour
» où nous te voyons pour la seconde
» fois. » Ensuite il me prit par la main, me fit asseoir à côté de lui, m'accabla de marques d'amitié et de bonté, donna des témoignages d'une grande joie, s'entretint avec moi et me fit mille caresses: « Comment es-tu venu vers nous, ô Sind-
» bad, dit-il! » Je lui baisai la main en lui rendant grâce, et lui dis: « O mon
» prince! je t'apporte une lettre et des
» présens du khalyfe Hâroun âl-Ra-
» chyd. » A ces mots, je lui offris les présens et la lettre. Il la lut; il agréa les présens, et en parut extrêmement satisfait. Ces présens consistaient en un cheval de dix mille dynârs, avec un équipage complet en or; cinq sortes d'habits; cent espèces différentes de toiles blanches et fines d'Égypte, d'étoffes de Souëys, de Koûfah, d'Alexandrie; un tapis de

lit d'écarlate, un autre de Tibériade; cent pièces entières de tissus de soie et de lin; une coupe de cristal pharaonien épaisse d'un doigt et évasée d'un empan; on voyait au milieu un lion, et devant lui un homme agenouillé avait déjà placé une flèche sur son arc; enfin la table de Soléïmân fils de Dâoùd [Salomon fils de David], que la paix soit sur lui!

Quant à la lettre, voici quel en était le contenu : « Salut de la part du roi »âl-Rachyd, au sulthân protégé (de »Dieu) et fortuné; et de la part d'Abd-»allah fils d'Al-Rachyd-bîllah (53), à qui »et aux pères de qui Dieu a concédé un »rang illustre, et de l'autorité duquel »dépendent toutes les transactions du »commerce. Ta lettre nous est par-»venue, nous nous en sommes réjouis, »et nous t'envoyons une lettre du conseil »de la cour et du verger de l'intelli-

» gence : en lisant la traduction de cette
» lettre tu te convaincras de son mérite;
» nous l'avons mise à ton adresse, et ce
» sera une faveur de ta part si tu l'agrées.
» Salut. »

Après la lecture de cette lettre, le roi manifesta une joie extrême, et me combla de présens considérables et des plus grands honneurs. Je formai des vœux pour lui, je lui rendis grâce de sa bonté; et quelques jours après, je sollicitai la permission de m'en retourner. Il ne me l'accorda qu'après de vives instances. Je lui fis mes adieux ; je sortis de sa ville avec quelques marchands et quelques amis, dans l'intention de regagner ma patrie, sans desir de voyager ou de commercer.

Nous ne nous arrêtions point dans notre route : déjà nous avions doublé un grand nombre d'îles, lorsqu'un jour, nous

trouvant en certain endroit de la mer, tout-à-coup une multitude de barques vint sur nous et nous environna. Elles étaient montées par des hommes (méchans) comme des démons; ils avaient à la main des épées, des poignards, des arcs, des flèches, et portaient des cottes de maille. Ils nous tourmentèrent d'une cruelle manière, frappèrent, blessèrent, tuèrent quiconque osa les combattre, prirent le vaisseau avec tout ce qu'il contenait, sans en excepter les hommes, et, nous ayant emmenés dans une île, nous y vendirent tous à vil prix.

Un homme riche m'acheta; il m'introduisit dans son habitation, me donna à boire, à manger, me vêtit, me traita bien. Tranquillisé sur mon sort, je pris quelque peu de repos. Au bout de quelques jours, cet homme me dit : « Ne sais-tu ni art, » ni métier ! » — « O mon maître, lui

répondis-je, « je suis un négociant, je ne
» connais que le commerce. » — « Mais,
reprit-il, « ne sais-tu pas lancer des
» flèches ! » — Je lui répondis, « oh ! pour
» cela, oui, je le sais. » Alors il me donna
un arc et des flèches, me fit placer derrière lui sur un éléphant, m'emmena sur
la fin de la nuit, et me conduisit sous de
grands arbres. Il s'approcha d'un de ces
arbres qui était haut et fort, m'y fit monter; puis, me remettant l'arc et les flèches,
il me dit : « Assieds-toi là pour l'instant.
» Les éléphans viendront ici dans le jour,
» tu leur décocheras tes flèches; peut-être
» en atteindras-tu, et s'il en tombe quelqu'un, tu viendras m'en avertir ce
» soir. » A ces mots, il me quitte, et part.
Pour moi je tremblais de peur, et je demeurai ainsi caché dans l'arbre jusqu'au
lever du soleil. Les éléphans étant alors
sortis et circulant entre les arbres, je ne
cessai

cessai de leur décocher des flèches jusqu'à ce que j'en eusse renversé un. J'allai, le soir, en donner avis à mon maître, qui me témoigna sa joie par ses bonnes manières, et s'en vint enterrer l'éléphant que j'avais tué.

Je continuai ainsi chaque jour de tirer un éléphant, de l'abattre, et j'en instruisais mon maître qui venait aussitôt l'enterrer. Une fois que j'étais caché dans l'arbre, voilà qu'une innombrable quantité d'éléphans s'approcha, et j'entendis des mugissemens et un fracas [tels] que je crus qu'ils ébranloient la terre. Aussitôt ils se mirent tous à entourer l'arbre sur lequel j'étais, et dont la circonférence pouvait être de cinq coudées. Tout-à-coup un grand et fort éléphant s'avance, vient droit à mon arbre, l'enveloppe de sa trompe, et l'arrache. Quand il l'eut enlevé de sa place et renversé

sur la terre, moi je tombai évanoui de frayeur au milieu des éléphans ; mais le grand (qui m'avait abattu) s'approcha de moi, me prit avec sa trompe, m'enleva sur son dos, et partit avec moi, accompagné des autres éléphans : il marcha continuellement, et moi j'étois absent de ce monde, il m'introduisit en certain lieu, où il me jeta de dessus son dos ; ensuite il s'en alla, et les éléphans le suivirent. Après un peu de repos je repris mes sens; j'ouvris les yeux, mais je croyais sommeiller. Je me mis debout : j'étais sur une grande colline, également longue et large, entièrement formée d'os d'éléphans. Je reconnus ce lieu pour la sépulture de ces animaux, et je compris que cet éléphant m'y avait amené à cause des os. Je me levai sur-le-champ, et marchai pendant un jour et une nuit jusqu'à ce que je fusse arrivé chez mon maître. Il

me trouva le teint altéré par l'effroi et par la faim. Il se réjouit de me voir, et dit: « Par Dieu! notre cœur était pénétré » de douleur à cause de toi ; car ayant » été au bois, et trouvant l'arbre déraciné, je pensai que les éléphans t'a» vaient exterminé. Conte-moi donc » ton aventure. » Alors je lui appris ce qui m'était arrivé. Il en fut étonné, se livra à la joie, et me dit : « Sais-tu où » est cette colline ! » — « Certes, mon » maître, lui répondis-je. » Il me prit donc avec lui, et montés sur un éléphant, nous parvînmes à la sépulture des éléphans. Mon maître n'eut pas plutôt aperçu cette masse d'ossemens, qu'il laissa éclater l'excès de sa joie. Il en emporta autant qu'il voulut, et nous retournâmes chez lui. Il me témoigna encore plus de considération. « Mon frère, me dit-il, tu nous » as rendu un bien grand service : que

» Dieu te récompense par tout le bien
» possible! Tu es affranchi au nom de
» Dieu. Chaque année ces éléphans nous
» faisaient périr beaucoup de monde à
» cause de ces os. Dieu t'a sauvé de ces
» animaux, et tu nous as été utile en nous
» découvrant leurs os. Voici la grande
» récompense que je t'accorde : tu es af-
» franchi. » — Je lui répondis : « O mon
» seigneur! que Dieu t'affranchisse du feu.
» Je souhaite de toi, ô mon maître! que
» tu me permettes de retourner dans mon
» pays. » — « Je te l'accorde, répliqua-t-il:
» il y a une foire durant laquelle les mar-
» chands viennent prendre chez nous ces
» os d'éléphans; or cette foire approche,
» et dès qu'ils arriveront, je te renverrai
» avec eux en te donnant de quoi te rendre
» dans ton pays. » Je priai pour lui, je
lui rendis grâce; il me témoigna depuis
autant d'amitié que de considération.

Les marchands arrivèrent peu après, comme il me l'avait dit. Ils achetèrent, vendirent, échangèrent; enfin, lorsqu'ils furent prêts à partir, mon maître vint à moi, et me dit : « Les marchands sont » venus, ils vont se mettre en route; lève- » toi pour retourner avec eux dans ton » pays. » Je me réunis à leur troupe : ils avaient acheté une quantité considérable de ces os; ils firent donc leurs ballots et s'embarquèrent. Mon maître me fit embarquer avec eux, et paya pour moi mon passage sur le vaisseau, et tous les droits que je devais acquitter.

Nous ne cessâmes de courir d'île en île, jusqu'à ce que nous eussions traversé la mer. Nous descendîmes sur le rivage; les négocians débarquèrent leurs marchandises, ils les vendirent. Je vendis aussi fort bien les miennes. J'achetai plusieurs objets précieux, de riches présens;

j'achetai enfin tout ce qui me plut, et une excellente monture. Il nous fallut traverser différens pays, et je me rendis de ville en ville jusqu'à Baghdâd.

J'allai trouver le khalyfe et lui baisai la main ; je lui racontai tout ce qui m'était arrivé. Il se réjouit de ma délivrance, en rendit grâce à Dieu, et fit écrire mon histoire avec de l'eau d'or.

Ensuite je rentrai chez moi, j'assemblai ma famille, et là se terminent les événemens de mes voyages. Louange à Dieu unique, formateur et créateur!

Lorsque Sind-bâd eut achevé, il ordonna à son serviteur de donner cent pièces d'or à Hind-bâd, et dit à celui-ci : « Eh bien ! mon frère, as-tu ouï dire » que personne au monde ait éprouvé » des malheurs comparables aux miens, » ou ait souffert des angoisses pareilles » à celles que j'ai endurées, ou bien ai

» supporté des traverses semblables aux » miennes ! Il est donc juste que des plaisirs me dédommagent de tant de travaux et de périls. » Hind-bâd s'avança pour lui baiser la main, et dit : « O mon » maître ! tu as, en effet, couru de grands » dangers, et ces précieuses jouissances » te sont bien dues. Que ta tranquillité » soit durable, ô mon maître ! puisses-tu » renoncer à toute idée de t'éloigner ! que » le Tout-puissant mette le comble à tes » jouissances, et te fasse passer dans les » plaisirs tous tes momens jusqu'au jour » de ta mort ! »

Alors Sind-bâd lui prodigua de nouveaux bienfaits, en fit son convive, et ne se sépara plus de lui, ni jour, ni nuit, jusqu'à la fin de sa vie.

Louanges à Dieu, le magnifique, le puissant, le fort, le très-excellent, créa-

teur du ciel et de la terre, du continent et des mers! à lui appartient la louange. Amen.

Louanges à Dieu le maître du monde! Amen.

RUSE DES FEMMES.

On raconte qu'il y avait dans la ville de Baghdâd un jeune homme aimable, d'une charmante figure, et d'une taille élégante ; c'était le plus remarquable de tous les fils de marchands. Tandis qu'un jour il était assis dans sa boutique, passa une fille charmante; elle leva les yeux et le regarda. Elle aperçut ces mots écrits en très-beaux caractères, au-dessus de la porte de sa boutique : *Il n'est de ruse que la ruse des hommes, puisqu'elle surpasse la ruse des femmes.* Elle fut piquée, et après avoir réfléchi, « J'en jure par » mon voile, dit-elle, oui, je veux le » voir le jouet de la ruse des femmes, » et qu'il change cette inscription. »

Le lendemain elle revint : elle avoit le costume le plus élégant, était parée des bijoux les plus précieux, [les mains] teintes de henné, et les tresses de ses cheveux flottaient sur ses épaules. Elle se mit à marcher en se balançant avec noblesse et minauderie, et ses femmes esclaves la suivirent jusqu'à ce qu'elle s'assit dans la boutique de ce marchand, sous prétexte de demander quelques marchandises. Après l'avoir salué, elle entama la conversation. « Voyez un peu, lui dit-elle, la » beauté de ma taille, et comme je suis » droite : est-il permis à qui que ce soit » de gloser sur mon compte et de dire » que je suis bossue! » Elle découvre en même temps une partie de son sein; à l'éclat de cette gorge éblouissante, la raison du marchand s'envole, il perd la tête et s'écrie : « Que Dieu te couvre d'un » voile ! » — « Peut-on se permettre,

»répliqua-t-elle, de dire que je suis d'une »forme ignoble! » En même temps elle lui montra à nu son avant-bras, qu'on aurait pris pour du cristal; elle dévoila son visage qui ressemblait à une pleine lune marchant vers sa quatorzième nuit, et elle lui dit : « Qui osera affirmer que »mon visage est marqué de petite vé»role, et que je n'ai l'usage que de l'un »de mes yeux! » Le marchand avoua qu'elle avait raison. « Madame, quel est »donc le motif qui vous a déterminée à »me découvrir les parties de votre corps »qui sont ordinairement cachées sous un »voile! » — « Vous saurez, monsieur, ré»pondit-elle, que je suis une fille bien »malheureuse par la tyrannie de mon »père, homme avare, sordide, qui craint »la plus légère dépense et ne veut faire »aucun sacrifice pour m'établir, mal»gré les bienfaits dont le Très-haut l'a

» comblé : car c'est un des personnages
» les plus puissans de son siècle, et sur-
» tout le plus abondamment pourvu de
» tous les avantages de ce monde. » -
« Quel est donc ton père et quelle est sa
» profession ! » — « Mon père est grand
» câdhy au tribunal auquel ressortissent
» tous les magistrats qui existent dans
» cette ville. » Là dessus elle le quitta et
s'en alla. Le marchand désolé, transporté
d'étonnement et d'amour, ne sait s'il est
encore existant ou non. A l'instant même
il ferme sa boutique, et court au tribunal
chez le magistrat dont on lui avait parlé.
Il entre, le salue, s'assied et lui dit : « Je
» viens vous faire ma demande, je suis
» éperdument épris de votre chère fille. »
— « Monsieur, répondit le juge, ma fille
» ne vous convient pas ; elle n'est pas
» digne d'un aussi beau jeune homme,
» ni de toutes vos aimables qualités, ni
» de

»de la demande gracieuse que vous me »faites.» — « Ce discours ne vous con- »vient d'aucune manière ; votre fille me »plaît. Et pourquoi vous opposez-vous »à mon projet! » Ils tombèrent d'accord, et stipulèrent dans le contrat de mariage, cinq bourses payables (par le futur) avant la cérémonie, et quinze autres payables après, à titre de douaire et pour le détourner du divorce. Le père ne lui épargna pas ses représentations ; mais celui-ci n'en tint compte. Il dit qu'il voulait avoir accès chez elle dès la nuit prochaine. En effet, lorsque la nuit suivante ils furent au rendez-vous, et que le futur eut récité la prière du soir, il entra dans la chambre qui lui avait été préparée. Il tira le voile de dessus le visage de la fiancée, et l'ayant considérée attentivement, il vit un objet!. . .que Dieu ne t'en montre jamais un aussi laid! on n'a pas besoin de le

décrire, car on trouvait réuni dans cette fille tout ce qui constitue la plus complète laideur. Il passa donc la nuit avec elle comme s'il eût été dans les prisons du Deylem (54). Il ne demandait que l'approche du matin pour la quitter et passer dans un bain. Il y sommeilla quelque temps, fit ses ablutions, et se rendit à sa boutique, l'ouvrit, prit le café. Les gens du port, les marchands et les particuliers les plus distingués, commencèrent à se rendre chez lui, les uns séparément, d'autres plusieurs ensemble. Ils le badinaient, en lui disant : « Ne nous avez-» vous pas jugés dignes de prendre une » tasse de café, monsieur! les charmes de » votre jeune épouse vous ont troublé la » cervelle et fait perdre l'esprit : que le » Très-haut vous favorise! » Quand la journée fut un peu plus avancée, arriva l'auteur de cette plaisanterie : elle se pen

chait, et se balançait mollement comme un jeune rameau au milieu d'un jardin. Elle était encore plus élégamment vêtue, plus voluptueusement parée que le jour précédent, au point que deux lignes de passans s'arrêtaient (pour la voir): elle s'assit dans la boutique, en lui souhaitant le bonjour. « Que ce jour soit heu» reux pour toi, mon cher Olâ êd-dyn! » lui dit-elle : que Dieu te protège, qu'il » te rende joyeux et qu'il mette le comble » à ton contentement ! » La tristesse se peignit sur la figure du marchand; il fronça le sourcil avant de lui répondre. Cependant il lui dit : « Explique-moi » ce que je t'ai fait pour que tu aies agi » ainsi avec moi; quel mal t'ai-je fait! » — « Je n'ai éprouvé aucun chagrin de ta » part, répliqua-t-elle; mais cette ins» cription tracée sur la porte de ta bou» tique m'a choquée : peux-tu la changer

» et écrire le contraire ! je te tirerai de
» ce bourbier. »

A l'instant même le marchand tira une pièce d'or, la donna à un esclave, en lui disant : « Va chez un tel écrivain, et dis-lui d'écrire pour nous, avec les » plus beaux caractères d'azur et d'encre » d'or : *Il n'y a de ruse que la ruse des » femmes, car elle surpasse et confond les » ruses des hommes.* » — « Cours donc à » l'instant même, » cria la jeune personne.

L'esclave alla trouver l'écrivain qui traça l'inscription. L'esclave la rapporta à son maître, et on la plaça sur la boutique. La jeune fille lui dit : « Lève-toi, » va près de la citadelle, concerte-toi » avec les baladins, les conducteurs de » singes, ceux qui font danser les ours ; » tu leur ordonneras de venir te trouver » le matin au palais de justice : tu seras

»assis à prendre le café chez ton beau-»père le câdhy ; ils te féliciteront, te »combleront de bénédictions, en s'é-»criant : Que tes jours soient heureux, »ô notre cousin, la veine de nos yeux ! »nous partageons ta joie. Quand tu rou-»girais de nous, nous nous ferions hon-»neur de t'appartenir, et quand même »tu nous chasserais, quand tu nous écon-»duirais, nous ne te quitterions pas ; car »tu es le fils de notre oncle. Alors tu »commenceras à répandre sur eux de »l'argent et différentes pièces de mon-»naie. Le juge te questionnera, et tu »lui répondras : Mon père était meneur »de singes, c'est la profession de ma »famille ; mais, Dieu nous ayant procuré »de l'aisance, nous avons acquis de la »considération comme négociant auprès »du préfet du port.» (Tout se passa comme la jeune fille l'avait prévu.)

« Mais tu es donc, dit le juge à son nouveau gendre, conducteur de singes, de la troupe des baladins! » — « Il n'est pas moyen, répliqua le marchand, que je renie ma famille, pour l'amour de ta fille. » — « Mais il ne convient pas non plus, continua le juge, qu'on ne donne la fille d'un docteur qui est assis sur le tapis où l'on prononce les décisions légales, et dont la généalogie remonte aux parens du Prophète de Dieu. Il ne convient pas que sa fille soit à la discrétion d'un conducteur de singes ou d'un bateleur. » — « Mais, lui dit le marchand, mon docteur, songez que c'est ma femme légitime, chacun de ses cheveux vaut mille vies; je ne m'en séparerais pas, quand vous me donneriez les royaumes du monde. » Enfin on parvint à le déterminer à prononcer la formule du divorce: le mariage

fut dissous, et on les délivra l'un de l'autre.

Le marchand retourna vers l'auteur de la plaisanterie; c'était la fille du chef du corps des forgerons : il en fit la demande à son père et l'épousa. Ils demeurèrent ensemble, vivant continuellement dans une aisance, un contentement et des jouissances qui se prolongèrent jusqu'au jour de leur mort.

NOTES DE LA PRÉFACE

(1) M. Galland, dans la préface et dans les notes de sa traduction des *Mille et une nuits*; M. Caussin de Perseval, dans le tome VIII de la nouvelle édition des *Mille et une nuits*; et M. Jonathan Scott, *Arabian nights entertainments carefully revised and occasionally corrected from the arabic, to which is added a selection of new tales now first translated from the arabic, also an introduction and notes*, 6 vol. in-8.° 1811.

(2) « Les noms des principaux personnages » qui figurent dans les *Mille et une nuits*, ap- » partiennent à la langue Persane. » En effet, « *Chehryâr* signifie *le monarque du monde, monarque absolu*; on nommait ainsi la cour de Nouchyrvân : » شهريار پادشاه روزكار ومطلق پادشاه وكروهى نوشيروان را كفتند. *(Chems él-Loghât.)* « *Chehryâr* est le titre d'un roi plus puissant, plus grand que tous les rois de son

temps; on appelle encore ainsi une grande ville : « شهريار پادشاهی را کويند که از همه پادشاهان عصر خود بزرکتر باشد وکلانتر وبزرك شهررا ميکوينه. (Borhân cathè.) Ces explications, tirées de deux excellens dictionnaires Persans, et conformes à celles qu'on trouve dans nos dictionnaires Persans-Latins, diffèrent un peu de celle que M. J. Scott donne du même mot : ce savant divise ce mot en deux, et traduit, *ami de la ville* ou *de la nation*. Il est fâcheux que cette idée, d'ailleurs assez ingénieuse, se trouve contredite par le témoignage des meilleurs lexiques. On lit, dans quelques manuscrits, *Chehrbâz* ; ce mot est, selon le *Borhân cathè*, le nom d'une ville du canton de Samarcande. On lit aussi *Chehrbân* شهربان ; ce mot, qui est également Persan, signifie *gardien de la ville*.

Châh-zenân شاه زنان [roi des femmes] : M. J. Scott propose, avec assez de raison, de lire *Châh zemân* شاه زمان [roi du temps].

Chehr âzâd شهر ازاد est un nom propre Persan, qui pourrait signifier *le cyprès, la beauté de la ville.* Suivant le *Chems êl-Loghât*, c'est le nom d'un roi. نام پادشاهی است. Plusieurs manuscrits portent *Cher-zâd*, et on lit ainsi dans les fragmens publiés par MM. Ury et Ouseley : ce mot appartient aussi à la langue Persane, et peut signifier *né dans la ville.*

Dynâr-âzâd دینار ازاد est un mot Persan, qui peut signifier *affranchi à prix d'or*, ou *qui n'a pas besoin d'or.* Al-Maçoudy, MM. Ury et Ouseley écrivent دین زاد *Dyn-zâd* [enfant de la religion]. Il faut lire, peut-être, دینازاد *Dynâzâd* [libre de dettes]. On sait d'ailleurs qu'il ne faut pas attacher trop d'importance à la signification des noms propres : il suffit de bien reconnaître à quelle langue ils appartiennent ; et tous ceux que nous venons de citer sont incontestablement d'origine Persane, aussi-bien que ceux de *Sind-bâd* et *Hind-bâd.* On reconnait d'abord, dans le premier, le nom du canton de l'Inde, voisin du Sind ou Hindus;

et dans l'autre, celui de la partie septentrionale du haut Hindoustân, voisin du Kachmyr. Quant à la monosyllabe باد *bâd*, qui termine ces deux mots, c'est évidemment le mot Persan پاد *pâd*, écrit à la manière des Arabes, qui ne connaissent pas le *P*, et le remplacent tantôt par ب *B*, et tantôt par ف *F* : ce mot signifie en même temps, *un gardien*, *un gouverneur et un roi*. « Originairement, il s'écrivait avec un ت *T* » در اصل پات بوده است بمرور ایام تغیر السنه تارا بدال تبدیل داده پاد گفتند (*Borhân câthè* et *Chems êl-Loghat*). Ainsi les deux noms dont il s'agit, signifient *gardien du Sind*, et *gardien du Hind*, au lieu que *Pâdichâh* signifie *monarque du trône*. Dans ce dernier mot, پاد *pâd* a la signification de *trône*, et non celle de *conservateur*, que lui donnent quelques Orientalistes, qui regardent le monosyllabe شاه *châh*, comme la syncope de شهر [ville], et croient que le mot Persan پادشاه *pâdichâh*, signifie *gardien de la ville*. Cette explication, formellement contredite par le texte du *Borhân*

câthè, ne me paraît pas plus juste que celle des noms de *Sind-bâd* et d'*Hind-bâd*, donnée par M. J. Scott. J'ignore d'après quelle autorité ce savant écrit *Sin-bâd* (leçon qui n'est appuyée sur aucun manuscrit), et d'après quel dictionnaire il traduit Sin-bâd, *du souffle heureux*, et Hind-bâd, *du souffle noir ou malheureux*. « Sin-bâd in Persian signifies *of the prosperous*, and Hind-bâd *of the black or infortunate gale*, &c. » M. J. Scott a confondu هند *hend*, nom de la partie septentrionale de l'Hindoustân supérieur, avec هندو *hindou* [noir, bleu foncé]. Je n'ai pas besoin de remarquer que les noms propres dont il s'agit, n'ont aucun rapport avec les personnages qui les portent dans notre petit roman; ils offrent seulement une nouvelle preuve en faveur de mon opinion, touchant l'origine Persane de cet opuscule.

(3) *Le livre de Sind-bâd* كتاب السندباد, ou en persan سندباد نامه *Sind-bâd nâméh*, ne doit pas être confondu avec *les voyages de Sind-bâd le marin*. Le premier est « un livre renfermant des avis, des sentences, des préceptes de

de conduite ; il a été mis en vers par Hakym Azerqy. » كتابيست در نصايح وپنديات وحكمت عملى وحكيم ازرقى بنظم اورده است (*Borhân câthè* برهان قاطع). L'auteur du مجمل التوارخ *Modjemel êl-teouârykh* (fol. 61 recto du manuscrit Persan 62 de la Bibliothèque du Roi) nous apprend que cet ouvrage a été composé sous la dynastie Persane des Achganiens, ou Arsacides, laquelle commença 256 ans avant J. C., et finit vers l'an 223 de l'ère vulgaire. Nous ignorons le sort de la version poétique de Hakym Azerqy. *Le livre de Sind-bâd* n'existe ni en persan moderne, ni en arabe ; mais on connaît encore plusieurs traductions Hébraïques, intitulées משלי סנדבאר [Paraboles de Sind-bâr ou Sind-bâd], sur lesquelles on peut consulter le savant ouvrage intitulé, *Mss. Codices hebraïci biblioth. J. B. de Rossi, accuratè ab eodem descripti et illustrati*, &c. *Parmæ*, *1803*, et le tome IX des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, dans lequel M. Silvestre de Sacy a donné une

curieuse et savante notice de la version Hébraïque des fables de Bidpai et des Paraboles de Sind-bâd, &c. *I.re Partie, pag. 397 — 466.*

(4) Abou-Djaafar, ou Abou-Mohammed Hâroun âl-Rachyd, fils de Mehdy, cinquième khalyfe Abbacyde et vingt-sixième successeur du Prophète, succéda à él-Hâdy, son frère, le 14 de rabyi second 170 (14 septembre 786). Les talens politiques de Hâroun, son amour pour les lettres, la protection et les faveurs qu'il accorda aux savans de tous les pays, qui étaient accueillis et honorés à la cour de Baghdâd, portèrent le khalyfat au plus haut degré de splendeur. Hâroun, après avoir fait vingt fois le pélerinage de la Mekke, et avoir régné vingt-trois ans et soixante dix-huit jours, mourut âgé de quarante-sept ou quarante-huit ans, à Thous en Khorâçân, le 3 de djomâdy second 193 (24 mars 809 de l'ère Chrétienne). Hâroun légua le trône à un fils bien peu digne de lui succéder, et dont le règne forme une lacune considérable dans cette belle époque du khalyfat.

(5) Al-Amyn Abou-Abd-allah, ou Bou-mouça Mohammed, fils de Hâroun âl-Rachyd, fut désigné par son père pour lui succéder, et monta en effet sur le trone : il y végéta honteusement pendant cinq ans, ne s'occupant que de ses plaisirs, et fut massacré le 25 de moharrem 198 (25 septembre 813) ; il avait à peine vingt-huit ans.

(6) Al-Mâmoun (Abou-l-Abbâs), ou Abou Djaâfar Abd-âllah âl-Mâmoun, autre fils de Hâroun âl-Rachyd, succéda à son frère âl-Amyn, le jour même où ce dernier fut tué. Al-Mâmoun, héritier des grandes qualités de son père, protégea les savans, les attira même à sa cour. On connaît les belles observations astronomiques et les opérations trigonométriques faites sous son règne et par ses ordres. Les médecins Syriens trouvèrent dans ce monarque un ardent protecteur. Il les chargea de traduire plusieurs traités médicaux, du grec ou du syriaque, en arabe. Al-Mâmoun visita deux fois l'Égypte, et fit de grandes recherches dans les anciens monumens de cette contrée. Il y a tout

lieu de croire que ces recherches lui procurèrent la découverte de plusieurs trésors. On lui attribue l'ouverture de la grande pyramide. J'ai donné, dans mes *Notes sur Norden*, des détails fort étendus, relativement aux travaux qui eurent lieu pour cette grande opération. Je me contenterai de remarquer ici que, pendant le voyage d'âl-Mâmoun en Égypte, le Nil gela au point, qu'on pouvait traverser à pied le bras qui sépare l'île de Raoudah du village de Djyzéh ; événement bien remarquable sous un parallèle peu éloigné du Tropique. Au reste, il faut convenir que ce fait n'est raconté que par un écrivain Syrien (Grégoire Bar ebrany, autrement, Abou-l-faradje, *Chronic. Syriac.* pag. 152 et 155), dont je crois avoir réfuté l'assertion, plus que hasardée, touchant la destruction de la prétendue bibliothèque d'Alexandrie. Le beau règne d'âl-Mâmoun fut troublé par de misérables querelles théologiques, touchant la création ou l'*incréation* du Corân. Il eut l'imprudence de vouloir s'en mêler, et de substituer à la couleur verte de la

maison des Abbacydes, la couleur noire des Alydes, supplantés par ceux-ci. Ces circonstances accélérèrent sa mort, qui arriva le 18 du septième mois de l'an 218 (10 août 833), auprès de Tarse en Cilicie. Il avait quarante-neuf ans.

(7) *Destour* دستور, *Dostabar*, en pehlvy [ministre du roi ou de la loi] : c'est le titre des prélats Guèbres; leur patriarche se nomme *Destourâni Destour* (Zend-avesta, *Tome III*, *pag. 499, 556, &c.*) Ce mot a encore beaucoup d'autres significations, qu'il est inutile de rapporter ici, et qu'on peut voir dans le dictionnaire de Méninski et sur-tout dans le شمس اللغات *Chems êl-Loghât* imprimé à Calcutta.

(8) « Ou Zoroastre n'avait pas le sens commun, ou il n'écrivit pas le livre que vous lui attribuez, » disoit sir William Jones dans une lettre un peu trop acrimonieuse, mais aussi spirituelle que savante, et écrite en français, qu'il adressa à M. Anquetil du Perron, en 1771, l'année même de la publication du Zend-avesta. L'auteur de l'excellent et

magnifique Dictionnaire Persan-Anglais, dont la première édition parut en 1778 et 1780, M. Richardson, affirma, d'après le témoignage formel des Guebres du Guzarate, que, loin de posséder le code de leur ancien législateur, ils n'en avaient pas soustrait un seul exemplaire à la fureur des premiers conquérans musulmans, et que les formulaires qu'ils possèdent maintenant, ne sont que les copies d'une prétendue traduction faite il y a quelques siècles par un destour, nommé *Ardeshyr*. Sir William Jones est revenu sur le même sujet, dans un discours prononcé à la société Asiatique de Calcutta; au lieu d'avoir changé, il persiste à soutenir la même opinion avec plus de politesse qu'il ne l'avait fait d'abord. Il s'appuie du témoignage de Mohammed Mohsen Fany qui, dans un curieux et important ouvrage, intitulé *Dabistan* دابستان affirme que « l'ouvrage de Zoroastre » est perdu, et qu'on l'a remplacé par une » compilation récente. » Voyez le Discours sur les Persans, par sir William Jones, *tom. II, p.* [illegible] des *Recherches Asiatiques*, traduction Française

Je ne pousse pas cependant l'incrédulité jusqu'à nier qu'il n'existe pas un apophthegme, un précepte, un mot de Zoroastre dans la longue et minutieuse liturgie publiée par M. Anquetil du Perron ; mais pour les y découvrir, il faudroit avoir la patience ou plutôt le bonheur de la poule du bon Lafontaine.

(e) Il a déja paru quelques fragmens des *Mille et une nuits*. Les premiers, je crois, consistent en vingt pages *in-4.°*, imprimées à Oxford, sans indication d'année, sans nom d'éditeur. On en trouve aussi de nombreux fragmens répandus dans les *Oriental collections* de M. le major Ouseley ; mais tout cela ne forme pas un ouvrage suivi et complet, comme les Voyages de Sind-bâd, qui peuvent aisément se détacher du recueil dans lequel on les a insérés.

NOTES DE LA TRADUCTION.

(a) Cette formule qui se trouve à la tête de la plupart des manuscrits que nous avons consultés, prouve qu'ils n'ont pas été copiés par des Musulmans.

Ceux-ci ne manquent jamais de commencer les copies des ouvrages les plus insignifians, et même les plus obscènes, par ces mots بسم الله الرحمن الرحيم, *au nom du Dieu clément et miséricordieux.*

(2) Quand on connaît toute l'inexactitude des écrivains Arabes dans leurs citations, on n'est pas étonné d'avoir cherché vainement dans le livre de la Sagesse, كتاب الحكمة, les sentences dont il s'agit. C'est le précis de plusieurs versets de l'Ecclésiaste, *cap. VII, vers. 2; cap. IX, vers. 4.*

טוב שם משמן טוב ויום המות מיום הולדו

.... לכלב חי הוא טוב מן האריה המת

(3) *La mer Orientale.* Il s'agit de l'océan Indien, auquel on donne ici une immense extension, puisqu'on lui fait baigner les côtes de Barbarie.

(4) *L'occident.* C'est le nom sous lequel les Orientaux désignent ordinairement les états barbaresques ou les côtes d'Afrique.

(5) Le Fârsistân ou la province de Fârs, l'une des plus fertiles provinces du royaume de Perse, que les naturels nomment *Irân* ایران.

(6) Le farsang est une mesure itinéraire de Perse, qui correspond assez exactement à une lieue et demie commune de France.

[6] Le pays de Zendje fait partie de la Nigritie, et est limitrophe de l'Éthiopie.

[7] Le Colzoum est une ville, et non un pays, située à l'extrémité septentrionale du golfe Arabique auquel il donne son nom parmi les Orientaux, بحر القلزم *mer du Colzoum*.

[9] *Ouâc*, ou bien *ouâc-ouâc*, me paroît désigner les îles de la Sonde, et non pas celles du Japon, comme l'ont cru quelques savans Européens. Les géographes Orientaux en font monter le nombre à seize cents, et y placent un fruit qui ressemble au corps d'une femme; c'est une espèce de coco, ce qui m'avoit fait pencher pour les Maldives: mais j'aurai peut-être occasion de discuter les raisons qui m'ont décidé pour les îles de la Sonde.

[10] Le verbe Arabe قذف signifie à-la-fois, *lancer*, *rejeter*, *vomir*. J'ai choisi la dernière acception, parce qu'elle rappelle ce beau vers du plus parfait de nos poëtes:

L'Élide aura vomi leur flotte criminelle.

[11] C'est le titre que les Arabes donnent au roi de l'île de Sumatra. Ce nom, d'origine samskrite (*mahâ-râdjâ*), signifie *grand roi*. C'étoit le titre des monarques Indiens, dont l'un possédoit la

portion orientale de l'île de Sumatra, suivant M. Marsden, et l'autre, de la dynastie Bahmane, étais souverain du Dekhan, c'est-à-dire, dans l'extrémité méridionale de la presqu'île de l'Inde.

(12) Le *Dédjâl* est le même personnage fantastique que nous désignons vulgairement sous le nom d'*Antechrist*, et dont l'apparition doit annoncer la fin des siècles. Nous ne répéterons pas ici tous les contes que quelques pères de l'Église même et plusieurs théologiens chrétiens et musulmans débitent les uns sur l'*Antechrist*, les autres sur le *Dédjâl*.

(13) *Sac aux provisions;* سفرة *sufrèt* est le nom d'un sac de cuir rond que les Orientaux étalent par terre, et qui leur tient lieu de table quand ils veulent prendre leurs repas : ce sac leur sert aussi à renfermer leurs provisions de bouche quand ils voyagent. C'est de cette dernière destination, peut-être, qu'il a tiré son nom : *sefer* سفر, signifie *voyage*.

(14) Les deux manuscrits de la Bibliothèque du Roi, ainsi que l'un de ceux de M. Marcel, portent مدام *du vin pur*, mot très-contraire au costume musulman que l'on a ajusté au principal personnage de notre conte. Je ne sais si ce mot a été traduit de l'ancien texte Persan, ou inséré par les copistes Chrétiens des trois manuscrits dont j'

git; mais je ne dois pas omettre ici qu'une quatrième copie ornée de figures tres-grossières, et pourtant écrite par un Musulman, comme le prouve le bismillah placé au commencement du volume, porte طعامی *ma nourriture*, et non مدام.

(15) *Rokh* رخ, « la face, le visage, nommé *khed* en arabe ; c'est aussi le nom d'un animal qui, comme le *ãnca*, n'a pas la porte de la sortie de l'existence [qui est immortel]. Quand on dit qu'il nourrit ses petits avec le rhinoceros et l'éléphant, c'est une erreur et un mensonge. On nomme encore ainsi une pièce du jeu d'échec; mais, suivant quelques-uns, ce mot pris dans cette acception est Arabe. »

رخ بضم اوّل رخساره وروی را کوینـ
وبعربی خد خوانند ونام جانوریست که
نیز مانند عنقا در خارج وجود ندارد وآ
کویند که فیل وکرکدن را طعمه بچه
خود میکند غلطه ودروغست ویکی مهره
مهرهای شطرنج بنام او موسومست وبعـ
کویند باین معنی عربی است ... *Borhân câthé*.

... *Rokh*, souffle froid qui sort par la fatigue ou

» par le chagrin ; la rêne d'un cheval ; le visage
» de l'homme ; le nom d'un oiseau qui habite le bord
» de la mer et les îles : il n'a pas d'égal en grandeur
» ni en force. Dès que le rhinoceros a enfoncé sa
» corne dans le ventre de l'éléphant, il les emporte
» tous deux, et s'envole dans les airs. »

رخ دم سرد که از گرانی ومشقت بر آید
وعنان اسپ وروی مردم ونام مرغیست بر
ساحل دریا وجزایر باشد در بزرگی وقوت
بی شابه است وقتی که کرکدن شاخ در شکم
پیل زده باشد وهر دو را در یابد برده بر
هوا برد ۞ *Chems êl-Loghât.*

Marco Polo, dans ses Voyages, et le P. Martini,
répètent les mêmes fables touchant le rokh. *Voyez*
aussi le *Voyage de Pigafetta autour du monde*.
Pline, Solin, Diodore, racontent le combat de deux
aigles contre un éléphant, comme le remarque Hole,
cité par M. Jonathan Scott, *tome II, page* 48 *des*
Arabian nights.

(16) Saint-Épiphane, dans un traité sur les douze
pierres précieuses qui ornaient le rational du grand
prêtre

ère des Juifs, fait un conte a-peu-près semblable
celui qu'on lit, touchant la manière dont on re-
ille les hyacinthes en Scythie. Marco Polo place
une contrée au-delà du Malabar, dans une situation
qui conviendrait au royaume de Golconde. *Voyez*
aussi Benjamin de Tudele, qui voyageait de 1160
à 1173; Hole, cite par M. Jonathan Scott, *Arabian*
nights, tome II.

(17) La valeur de cette pièce d'or a tellement
varié, que nous ne nous permettrons pas la moindre
évaluation. Nous nous bornerons à remarquer que
même emploi de la corne de rhinocéros se trouve
mentionné dans la relation des voyageurs Arabes,
intitulée سلسلة التوارخ, pag. 22 et 23 de la tra-
duction de Renaudot, et ٣٠ ، ٣١ de mon edition
du texte original.

(18) M. Jonathan Scott observe, avec beaucoup
de raison, que le rhinocéros est trop petit pour
attaquer l'eléphant, et sur tout pour lui faire éprou-
ver le traitement decrit ici par Sind-bâd. Ce savant
orientaliste pense donc, et nous partageons son
opinion, que, quoique le mot كركدن
signifie ordinairement le *rhinocéros;* il s'agit ici de
quelques-uns de ces mamouts que nous ne connais-
sons plus que par les immenses squelettes que l'on

deterre de temps en temps, mais dont les Orientaux pourraient bien avoir conservé le souvenir et même le nom. C'est ainsi, comme je l'ai remarqué dans mes *Monumens de l'Hindoustân*, que les anciens sculpteurs Indiens paraissent nous avoir conservé la figure d'une espèce de lion sans crinière, aujourd'hui perdue.

(19) Ces sauvages nains et tatoués ont été décrits par Guillaume de Rubruquis, en l'an *1255*. On suppose que ce sont des singes. *(Hole.)*

(20) Il s'agit ici des hommes à longues oreilles dont parlent Pline, Strabon et M. Marsden. *(Hole.)*

(21) كلكات *kélékât*, pluriel de كلك *kélék*, radeau composé ordinairement de perches et de fagots liés ensemble avec des harts, et soutenus par des outres de peau de chèvre, qu'on enfle régulièrement deux fois par jour avec des chalumeaux. On se sert de *kélék* pour naviguer principalement sur le Tigre, et on en voit beaucoup à Baghdâd. Voyez l'*Extrait du Voyage de Petis de la Croix*, que j'ai inséré à la suite de la *Relation de Dourry Effendy, ambassadeur de la Porte othomane auprès du roi de Perse*, p. 7. — *Kélék* est un mot Persan, qui signifie proprement un *roseau* à écrire.

(22) M. Galland croit reconnaître ici une imitation de la fable des Cyclopes; mais M. Hole n'

arque que Jean Mandeville prétend avoir vu des ens avec un œil, dans une des îles de l'Inde.

(23) Suivant Abou-l-fédâ, les îles de Ranadje enferment des serpens qui avalent des hommes et les buffles. Il s'y trouve aussi des montagnes continuellement enflammées ; on aperçoit le feu à la distance de plusieurs journées en mer.

(24) Ptolemée place l'île des Satyres, habitée par des anthropophages, à l'est de l'île de Sunda. (Hole, cité par M. Jonathan Scott. *tome II, p. 26.*)

(25) *Salâhath*, ou *Chélâhat*, peut-être Timor, dont Linschoten vante les bois, et dont on trouve une description dans le premier volume des *Mémoires de la Société de Batavia.* Cette conjecture est d'autant plus fondée, que les géographes Orientaux donnent le nom de *Selâheth*, ou *Chelâheth*, une grande mer située au-delà de celle de Herkend ; à l'est de cette mer est l'île de Ceylan, laquelle a quatre-vingts farsangs de circuit. شلاهط بحر عظيم بعد بحر هركند مشرقا فيه جزيرة سيلان التى دورها ثمانون فرسخا ۞

(26) Notre texte porte سنبل *sombul.* Les Arabes disent aussi سنبل الهند *sombul âl-Hind*, épi de

l'Inde: cette plante odoriférante se nomme en persan نار nâr, نارد nârd, ou ناردين nâr-dyn, et djatâmânsî, en samskrit : elle croît en abondance dans les cantons les plus reculés de l'Inde, tels que le Nepâl, le Morang et le Boutan. *Voyez* trois mémoires fort curieux sur cette plante, dans les tomes II et IV des *Recherches Asiatiques.*

(27) Élien, *Histor. animal.* XVI, 16, décrit des tortues qui ont quinze coudées de long, et dont l'écaille est assez grande pour couvrir une maison. Mandeville dit avoir vu à Calonak, non loin de Java, des écailles sous lesquelles trois hommes pouvaient se mettre à couvert. *(Hole.)*

(28) L'hippopotame, ou cheval de rivière. *(Hole.)*

(29) Le manatre. *(Hole.)*

(30) Il s'agit ici du lotus mentionné dans l'Odyssée. C'est la graine enivrante de Sumatra, décrite par Davis en 1597; l'herbe Datroa de Linschotten, ou le Datro de Lobo, Dutry-Bang de Fryer. *(Hole.)*

(31) J'avais d'abord été tenté de traduire حوز هندى par *noix muscade*, d'autant plus que ces mots sont quelquefois pris dans ce sens; mais j'ai préféré leur conserver leur signification ordinaire, et généralement reconnue, puisque les îles de la Sonde, dont je crois qu'il est ici question,

sont très-fertiles en cocos et en poivre. En outre, malgré sa mauvaise exécution, on reconnait encore les noix de cocos dans la miniature qui orne un des manuscrits de M. Marcel, et qui représente cet épisode.

(32) Mandeville parle de femmes qu'on enterrait vivantes avec leurs maris, dans l'île de Calonak; et S.t Jérôme dit que les Scythes enterraient les maris avec leurs femmes. *(Hole.)*

(33) C'est-à-dire, *une femme* ou *des femmes*, mots que les Arabes n'emploient presque jamais; car lorsqu'ils veulent parler de leurs femmes légitimes, ou même de leurs concubines (ce qui leur arrive très-rarement), ils disent, comme on voit ici, *la maison*, *le peuple du harem* ou *du sanctuaire*, *les pieds courts de la maison*. Les Bédouyns sont d'une telle susceptibilité relativement à leurs femmes, qu'on en a vu plusieurs qui les égorgeaient de sang-froid, uniquement parce qu'un étranger demandait de leurs nouvelles.

(34) *Kelâ*, ou *Kalâ*, est le Kalâbar, où les voyageurs Arabes touchèrent en allant à la Chine, dans le IX.e siècle. Ce mot Arabe signifie une cloche et une espèce de crécelle composée de deux morceaux de bois qu'on frappe l'un contre l'autre; ce qui remplace

les cloches chez les chrétiens Orientaux. Peut-être s'agit-il ici de quelques îles où des émigrés Chinois se seront réfugiés, et auront introduit l'usage des clochettes si multipliées à la Chine. On sait que les îles de la Sonde ont souvent servi d'asile à ces mécontens; et l'étain dont parle Sind-bâd, ne permet pas même de douter que, sous les noms d'*âl Nâcous* et de *Kélâ*, il n'ait voulu parler de deux de ces îles (peut-être Sumatra et Banca): ajoutons que *kélâ* pourrait être la corruption du mot malay كلع *kélang*, étain. Cette île se trouverait ici désignée par son principal produit minéral, comme plus bas une autre l'est par son produit végétal جزيرة الفلفل, l'île du Poivre; celle-ci doit faire également partie des îles de la Sonde, puisque le poivre est indigène dans ces îles, comme dans celle de Ceylan et sur la côte de Malabar.

(35) *Cannes de l'Inde.* C'est ainsi que les Orientaux nomment le bambou.

(36) Les îles dont il s'agit, paraissent être celles de la Sonde, suivant l'opinion de M. Hole; et je partage cette opinion.

(37) Bochart, dans son *Hierozoïcon*, t. II. p. 854, raconte, d'après âl-Doméïry, une histoire

à-peu-près semblable à celle des rokhs qui poursuivirent le vaisseau de Sind bâd.

(38) M. Jonath. Scott observe que les Maldives produisent une immense quantité de cocos qu'on transporte dans toute l'Inde, sur des vaisseaux faits avec des planches de cocotiers, et dont la bourre du fruit a fourni les cordages et les voiles : cette bourre se nomme *Cair*. En effet, il suffit d'avoir lu les Voyages de Pyrard, pour savoir à quel point les îles Maldives abondent en cocos. Il ne s'agit pas ici des Maldives, mais bien des îles de la Sonde, où les cocos sont également très-abondans.

(39) Dans les détroits de la Sonde. (Hole, *Arabian nights*, tom. II, p. 70.)

(40) Le cap Comorin qui termine la presqu'île de l'Inde. Les voyageurs Arabes publiés par Renaudot, nous apprennent que le roi de Comar, d'où l'on tire l'aloès, fut vaincu et subjugué par le Mâhâ-râdjâ (du Dekhan, sans-doute).

(41) De temps immémorial on a pêché, et aujourd'hui encore on pêche des perles dans ces parages, c'est-à-dire, entre l'extrémité de la presqu'île de l'Inde, et la côte nord-est de Ceylan.

(42) Cette circonstance d'une rivière d'eau douce, qui a sa source sur le bord de la mer, n'est pas aussi

invraisemblable qu'elle le paraît, quand on sait que M. Ives et d'autres voyageurs ont vu des puits d'eau douce sous la mer, même non loin de l'île de *Bahréïn* بحرين, dans le golfe Persique.

(43) Ces fontaines de poix et de bitume ne sont pas rares dans l'Inde, ni dans l'île de Ceylan. Les voyageurs Arabes parlent d'ambre gris avalé par des cachalots, qui en étaient très-malades, et qui le vomissaient. *Voyez*, sur la formation de l'ambre gris, l'opinion du docteur Swediaur, dans la note (2), *tom. III*, *p.* 32, de ma nouvelle édition des *Voyages de Chardin*.

(44) Je crois que c'est l'*agallochum* ou bois d'aloès. « On en trouve aussi au cap Comorin, dont » il porte le nom ; mais celui de Sanf est meilleur. » Entre Comâr et Sanf, on compte trois milles. » والى هذه الجزيرة ينسب العود القمارى وبها يعرف وهو جيد لكن العود الصنفي اجود منه وبينهما ثلثة اميـــال..... *Geogr. Nubiens.* IX.ᵉ partie du premier climat. *Voy.* aussi *Ol. Celsii Hierobotanicon*, t. I, p. 135 et 171. Il ne nous a pas été possible de reconnaître sur les cartes de l'Inde la presqu'île de Sanf ou Senef.

(45) Les voyageurs Arabes dont l'abbé Renaudot a traduit et publié la relation, et dont je fais imprimer le texte original, سلسلة التواريخ, avec une nouvelle traduction, parlent de nègres anthropophages qu'ils ont vus, au neuvième siècle de l'ère vulgaire, dans la mer d'Andaman, ou baie du Bengale. Ptolémée les place aux îles de Nicobar, dans la même mer.

(46) Plusieurs géographes Orientaux, Diodore de Sicile et Ptolémée, placent aussi l'île de Ceylan sous la Ligne; mais c'est une erreur d'autant plus grave, que le point de cette île le plus voisin de la Ligne, est par 5 deg. 49 min. lat.

(47) Les mesures indiquées ici ne sont pas, comme on peut bien imaginer, de la plus grande précision; il nous suffira de remarquer que cette île, mesurée dans sa plus grande dimension, peut avoir cent lieues de long, sur cinquante de large. La montagne dont parle Sind-bâd, ressemble au *pic d'Adam*, qui est, en effet, d'une assez grande élévation.

(48) Je traduis حو, par *gazelle* (antilope), *hog-deer* en anglais. جلد حوى, *peau de gazelle*, d'après M. Hole, qui observe que cet animal se trouve dans l'île du Prince de Galles, ou *Poule Pinang*, dans le détroit de la Sonde, et que les naturels préparent

avec sa peau, un vélin jaunâtre. C'est sur cette peau, je crois, qu'est écrit un petit Corân en caractères Koufiques, que j'ai procuré à la Bibliothèque royale. Si l'on s'en rapporte à une note un peu suspecte qui se trouve à la fin de ce précieux manuscrit, il a dû appartenir au khalyfe Hâroun âl-Rachyd. La gazelle dont il s'agit tient plus du cochon que de la véritable gazelle. Elle est armée de deux crocs qui ressemblent à des cornes. *Voyez* Marsden, *History of Sumatra*, pag. 117, 3.e édit.

(49) La dimension de ce rubis est certainement exagérée; mais on sait que l'île de Ceylan abonde en rubis d'une grande beauté, et qu'on pêche dans l'océan Indien des perles énormes.

(50) *Metscâl* مثقال. Le P. Ange de Saint-Joseph, dans sa *Pharmacopœa Persica*, évalue le metscâl à une dragme et demie de notre poids. Ce mot désigne aussi une monnaie tantôt de compte et tantôt réelle, qui a beaucoup varié.

(51) Il y a au Bengale un serpent dont la peau guérit, dit-on, les maux extérieurs, quand on l'applique sur la partie affligée. (*Hole*, cité par M. Jonath. Scott, *p. 87.*)

(52) Dans mon Mémoire sur les *Nilomètres*, je crois avoir établi que la coudée commune, peut

équivaloir à dix-neuf pouces, en compte rond, ce qui porterait l'éléphant du roi de Ceylan à la taille de 17 pieds 5 pouces ; mesure d'autant moins exagérée, que les éléphans de Ceylan sont de la plus grande espèce. Il est inutile de rappeler ici que M. Cuvier a établi, d'après de belles observations anatomiques, que les éléphans de l'Inde et ceux d'Afrique appartiennent à deux races différentes : les derniers sont de la plus petite espèce, tant pour la forme, que pour la taille. Les plus grands éléphans ont maintenant quinze à seize pieds de haut ; mais les ossemens fossiles trouvés en Sibérie prouvent qu'il en a existé qui avaient vingt-cinq pieds.

(53) Il s'agit ici du fils aîné d'Haroun qui lui succéda sous le nom d'*Amyn*. Voyez, ci-dessus, *pag. 141*.

(54) Le Deylem est une province septentrionale de la Perse, voisine de la mer Caspienne, et très-montagneuse. Les nombreuses cavernes qui se trouvent dans ces montagnes, sont très-fameuses dans la mythologie et dans les romans héroïques des anciens Persans. Elles servent d'asile au démon blanc, &c. &c.

بعضهم وارتجع الى صاحبة الملعوب التى هى ابنة شيخ طايفة الحدادين فخطبها من ابيها وتزوج بها وقعدوا مع بعضهم وداوموا على ارغد عيش فى الهناء والصفاء والمسرات الى يوم الممات والله اعلم ۞

وقد تمّ بعون الوهاب طبعه هذا الكتاب
بالمطبعة الملكيـــة فى مدينـــه
العظـمى بـاريـس
سنة ١٨١٤ من التاريخ المسيحى

تم تم تم تم
تم تم تم
تم تم
تم

حينئذ القاضى فتعلم ان والدى كان قريداتى
وهذه صناعتنا الاصلية ولكن ربنا فتح علينا
وبقى لنا اسم بين التجار عند الشاه بندره
فاجابه القاضى اذا انت قريداتى من طايفة
الحنبزين ، جاوبه التاجر لا سبيل لى ان
انكر اصلى اكرامًا لخاطر ابنتك ، قال له
القاضى لا يجوز ان تعطى ابنة شيخ جالس على
سجادة الشريعة ونسبه متصل باعضا رسول
الله بالنسب ان تكون ابنته فى عصمة رجل
قريداتى او مطربى فقال له التاجر لا يا
افندى انها امرأتى حلالى وكل شعرة منها بالف
حيات ولا افرقها ولو اعطيت ملك الدنيا
وبالنتيجة اخيرًا ارضوا خاطره الى ان نطق
بكلمة الطلاق وفسخ النكاح وخلصوا من

يغلب ويذل اساطير الرجال
فعند ذلك قالت تمضى الان فمضى المملوك
لعند الخطاط فكتب له الورقة وجاء بها
الى مولاه ووضعها على باب الدكان قالت له
حالا تقوم تمضى الى تحت القلعة وتنبه على ساير
المنبزين والمقربدانية ومرقصين الدبب
وتعلمهم بان يانوك بدرى الى المحكمة وانت
جالس تشرب القهوة عند حموك القاضى
ويهنوك ويباركوا لك قايلين نهار مبارك
يا ابن عمنا انت عرق عيننا حقًا اننا
فرحنا لك انت ولو تعيّرت بنا حقًا اننا نحن
نتشرف بك ولو نفيتنا عنك اعلم اننا نحن
ما نفوتك ولو تفوتنا انت ابن عمنا وتبتدى
انت تنثر عليهم من الفضة والدراهم فيسالك

واقطع من اليوم الاول حتى اوقفت الصفين
فجلست على دكانه تبارك له قايلة نهار مبارك
يا سيدى علا الدين الله يهنيك
ويصافيك ويكمل صفاك فقطب وجهه وعبّس
مجاوبًا لها ،، فيما بينه وبينها قال لها قولى لى
ما الذى جرى منى فى حقك حتى عملتى معى
هذه العملة ايش اسببك ، فجاوبته انت ما جرى
منك اذية لكن هذا الخط المسطر على باب
دكانك قد كسر خاطرى ايمكنك ان تغيره
وتكتب ضده وانا اخلصك من هذه الورطة،
فحالاً طلّع شريفى ناوله الى مملوك وقال له
امضى الى عند الخطاط الفلاني وقل له يكتب
لنا سطرا محلى باللازورد وماء الذهب انه
لا كيد الا كيد النسا وان كيدهن

لااراك الله مكروه شى يغنى عن الوصف اذ
انه قد تعددت فيها جميع العيوب الشرعية
فقضى تلك الليلة معها كانه فى حبس
الديلم وما صدق انه قد قرب الصباح حتى
قام من عندها ومضى الى بعض الحمامين نعس
فيها مقدار من الزمن وبعده اغتسل ومضى الى
دكانه ففتحها شرب القهوة وابتدأت تورد
عليه اهل البندر والتجار والخواجات الاعيان
افرادا وازواجا ويستهزوا به قايلين ما كنا
نستاهل منك فنجان قهوة لكن يا سيدى
محاسن العروسة قد فتنت لبك واخذت عقلك الله
يساعدك ۞ ولما تضاحى النهار اتت صاحبة
الملعوب تخطر وتمايل كانها غصن بان فى
روض وهى متصفة بزى واعتدال وزينة اضرب

المذكور فدخل سلم وجلس وقال له قد اتينك
خاطب وفى ابنتك كريمتك راغب فاجابه
القاضى يا سيدى الخواجا ان ابنتى لا تليق ولا
تناسب الى حسن شبابك وظرافة شمايلك
وحلاوة خطابك ، قال له التاجر هذا كلام
لا يلزمك ولا يعلق بك اذا كنتُ انا راضٍ بها
فما عليكم باس بذلك فتراضوا وعقدوا النكاح
على خمسة اكياس مقدّم مقبوضة بالمجلس
وخمسة عشر كيس موخَّر الصداق لكى ينصعّب
طلاقها اذ ان ابوها قد نصحه فلم يصغ
لنصحه فقال التاجر انى اريد ادخل عليها فى
الليلة الآتيه فلمّا حضرها فى ثاني ليلة وصلى
صلاة العشا ودخل الى الخلوة المعدة له وكشف
الطرحة عن وجه العروس وتامل فراى شيء
لا

هود كربة فاجابها الخواجا قائلا يا سيدى
ما الباعث الى كشف هذه الاعضا المستوره
المشوره فقالت له اعلم يا سيدى انى بنت
مظلومه من والدى لانه رجل بخيل خسيس
مال على صرف الفلوس لئلا يتكلف فى
زوجى الى شىء مع ان الله تعالى قد انعم عليه
وهو رجل قادر وغنه وغنى من الامور الدنياويه
فقال لها ومن هو ابوكى وما اسمه فاجابته
قائلة ان ابوى القاضى الكبير فى المحكمه التى
من تحت يده يتفرق جميع مناصب القضاه
الموجوده فى تلك المدينه فقط وتركته على عدا
الحال ومضت فبقى الخواجا ملهوف وحيران
لا يعرف ذاته ان كان هو فى الوجود ام لا فحالا
اطلع دكانه ومضى الى المحكمه لعند القاضى

الحلى الثمينة وتحبس واسبلت ذوائبها على
الاكتاف وجاءت تخطر بعجب ودلال وجوزيه
تمشى خلفها الى ان جلست على دكان الخواجه
فتحه طلب بضاعه فسلمت عليه وبعد ذلك
افتحت معه الحديث قايله له انظر الى
حسن قدى واعتدالى احق لاحد ان يتكلم
فى حقى ويقول عنى بانى حدبا فكشفت له
بعد ذلك ناحيه من صدرها فلما نظر نهودها
طار عقله من راسه قايلا لها عطى الله بصر
عاملك قالت له احق لاحد ان يقول عنى بانى
كعا وكشفت له عن سواعد كانهن البلور
فكشفت له عن وجه كانه بدر مسفر فى ليلة
اربعة عشر قايله له يجوز لاحد ان يقول فى
حقى بان وجهى منقب بالجدرى او انى عوراء

كيد النساء

حكي انه كان في مدينة بغداد شاب ظريف مليح الوجه طويل القامة وهو من اعيان اولاد التجار وفيما هو جالس ذات يوم في دكانه اذ مرت عليه واحدة من بنات الهوى فوقفت عندها وتطلعت له فنظر مكتوب على باب دكانه بخط قلم انه **لا كيد الا كيد الرجال اذ انه يغلب كيد النسا** فغضبت وفكرت في ذاتها قائلة بحياة ربي لابد ما اوريه ملعوب من كيد النسا وتشل كتابته هذه فاستعدت ثاني يوم ولبست فخر ملبوس وتزينت باعلى زينة من

اموال عظيمه ووت تحفيض عن الاسعار
الكريمه فدم يا مولاى فى افراحك وزال
عنك اتراحك والله تعالى تكمل مسراته
ونتمم بالهنا اوقاته الى يوم وفاته ؟
عند ذلك انعم عليه وجعله نديمه وبقى لا
يفارقه ليلا ونهار الى اخر الاعمار
والحمد لله العزيز الجبار القوى العالى المقدار
خالق السما والارض والبحر والانهار له النعم
امين امين
والحمد لله رب العالمين
امين ۞

الى الخليفة وقبلت يده واخبرته بما كان وما
اصابني ففرح بخلاصي وشكر الله تعالى وكتب
قصتي بماء الذهب ۞ ثم اني دخلت اوطاني
واجتمعت باهلي واخواني وهذا اخر ما جرا لي
في اسفاري والحمد لله الواحد الخالق البارى ۞
فلما فرغ السندباد من حكايته امر الخادم
ان يعطي الهندباد مايه مثقال ذهب وقال
له كيف يا اخي هل سمعت في الدنيا من
اصابه ما اصابني من الشدايد او نال احد
ما نالني من المشقات او قاسى احد ما قاسيت
من الصعوبات ولذلك فاستوجب ان تكون
لي هذه المسرات عوض ما لاقيت من التعب
والاهانات فتقدم الهندباد الحمال وقبل
يديه وقال له يا مولاي نحق انك قاسيت

مكروم وبعد قليل اتوا التجار كما قال فاشترو
وباعوا وتبضعوا ولما تقدموا للمشي اتى لى سيدى
وقال قد اتوا التجار وهم مسافرين فقم لمو
معهم الى بلادك فمضيت الى القوم واذا هم قد
اشتروا شيئًا كثيرًا من ذلك العظام وشدو
الاحمال ونزلوا فى المركب وانزلنى مولاى فى
المركب معهم واعطى عنى كرا المركب وجميع ما
علىّ من الحقوق ❊ ولا زلنا نسير من جزيرة الى
جزيرة حتى قطعنا البحر ونزلنا السواحل
فاخرجوا التجار ما معهم وباعوا وانا ايضًا
بعت ما معى بيعًا جيدًا واشتريت من اطرف
الهدايا والتحف اللطيفة واشتريت جميع ما
اريد ومركوب مليح وخرجنا نقطع البرارى من
بلاد الى بلاد حتى وصلت بغداد ❊ ودخلت

اراد ورجعنا الى بيته فزاد فى الاكرام وقال
لى يا اخى قد دليتنا على فايدة كبيرة جدًا
فجزاك الله كل خير وانت معتوق لوجه الله
تعالى لان كل سنة كانت هذه الافيال تهلك منا
ناس كثير لاجل هذه العظام فانت قد سلمك
الله منهم ونفعتنا فى هذه العظام التى ادريتنا
عليها وهذا لك اجرا عظيم وتكون معتوق ،
فقلت له يا مولاى يعتق الله رقبتك من النار
وقد اريد منك يا مولاى ان تاذن لى بالمضى
الى بلدى فقال لى نعم لك ذلك ولكن لنا
موسم تاتى فيه التجار الى عندنا وياخذوا عظام
هذه الافيال وقد قرب الموسم فاذا اتوا انا
ارسلك معهم واعطيك شيًا يوصلك الى بلدك ،
فدعوت له وشكرته وبقيت عنده معـــزوز

على تل كبير ممتد الطول والعرض وجميعه
عظام افيال فعلمت ان ذلك المكان هو
مقبرة الافيال وان ذلك الفيل قد دلني
عليه لاجل العظام . ثم اني نهضت وسرت يوم
وليلة حتى وصلت الى بيت مولاي فرآني متغير
اللون من الفزع والجوع ففرح بي وقال والله
لقد اوجعت قلبنا لاجلك لاني مضيت فوجدت
الشجرة مقلوعة فظننت ان الافيال اهلكتك
فاخبرني كيف امرك . فاخبرته بالذي اصابني
فتعجب عجبا عظيم وفرح وقال لي اتعرف هذا
التل في اين فقلت نعم يا مولاي ثم انه اخذني
ومضينا ونحن راكبين على فيل حتى انتهينا
الى مقبرة الافيال . فلما نظر تلك العظام
الكثيرة فرح بها فرحا عظيم وحمل منها

ودمدمتها حتى اني ظننـــــت ان الارض
تزلزلت منهم ، واذا هم قد احاطوا كلهم بالشجرة
التي انا فيـــها وكانت استدارتهـــا مقدار
خمسين ذراعًا الا وقد اقبل فيل عظيم كبير
جدا واتى الى الشجرة ولـــف زلومته عليـــها
ونزعها واذا هو قد قلعها من اصلها وارماها
على الارض فوقعت انا مغشى عليّ من خوفي
ملقى بين الافيال فدنا مني الفيل الكبير
ولفّ زلومته عليّ وحذفني على ظهرهِ واخذني
ومضى بي والافيال تسعى ولا زال ساير بي وانا
غايب عن الدنيا حتى ادخلني الى مكانٍ
والقاني عن ظهرهِ ومضى والافيـال تتبعه ،،
فاسترحت قليلا وسكن روعي ثم اني انتبهت
وانا اظن اني في المنام فقمت قايم واذا انـــا

واصعدني اليها واعطاني القوس والسهام وقال
لى اجلس ههنا الان والافيال تاتي بالنهار
الى هذا المكان فاضربهم بالسهام لعلك
تصيب منهم احدًا فاذا وقع منهم شيء تاتي
المسا تعلمني ، ثم انه تركني ومضا وانا مرعوب
فزعان فبقيت في الشجرة مختفي حتى طلعت
الشمس فخرجت الافيال بين الاشجار تحوم فلا
زلت اضرب بالسهام حتى رميت واحد منه
ومضيت المساء الى سيدى واخبرتهُ ففرح لي
واكرمني ثم انه اتي ودفن الفيل المقتول
وبقيت على ذلك الحال كل يوم اصيب واحد
وارميه وياتي سيدى ويدفنه الى يوم من
الايام وانا جالس في الشجرة مختفي واذ قد
اقبلت افيال بغير عدد فسمعتُ حس زمجرتها

السيوف والخناجر وعليهم الزرد والعدد
والقسي والنبال وقد ارموا بنا اشد النكال
وضربوا وجرحوا وقتلوا من حاربهم واخذوا
المركب بجميع ما فيه والرجال ايضًا واتوا بنا
الى جزيرة وباعونا بيع الهوان جميعنا ❁
فاشتراني رجل غني وادخلني الى منزله
واطعمني واسقاني وكساني وآنسني فاطمأنت
نفسي واسترحت قليلاً ، ثم انه في بعض الايام
قال لي اما تعرف عمل ولا صنعة فقلت له
يا مولاي انا تاجر ما اعرف غير التجارة ،،
فقال اتعرف ترمي بالسهام فقلت نعم اعرف
ذلك فاحضر لي قوس ونبال واركبني وراه
على فيل واخذني ومضى في اخر الليل وادخلني
بين اشجار كبار واتي الى شجره عاليه مكينة

ومطالعتك لترجمته لتحقق عندك فضيلته
وقد جعلنا لك عنوان الكتاب وهو لطف
منك قبوله والسلام ۞ فلما قرا الملك الرسالة
فرح فرحًا عظيم وانعم علىَّ بشيء كثير
واكرمني غاية الاكرام فدعيت لهُ وشكرت
فضلهُ ، ثم اني بعد ذلك بايام طلبت الاذن
بالانصراف فلم ياذن لي الا بعد جهدٍ عظيم
فودعتهُ وخرجت من مدينتهِ ومعي ايضًا
تجار ورفاق وانا قاصد بلدي من غير طمع
في سفر ولا متجر ۞ ولا زلنا نسير حتى قطعنا
جزاير كثير الى يوم من بعض الايام ونحن
سايرين في بعض الاماكن من البحر والا
قد خرج علينا زواريق كثير واحتاطوا بنا
وفيهم رجال مثل الابالبس وفي ايديهم
السيوف

وجميع عُدّتهُ ذهب وخمس اصناف كسوة ومائة
منق بياض مصرى وخزّ السويس والكوفة
واسكندرية وفرش قرمز وفرش طبرى ومائة
نصفيه حرير وكتان وجام زجاج فرعــونى
غلظهُ اصبع وفتحهُ شبر وفى وسطــهِ صورة
اسد قدامه رجل قد برك على ركبتيه وقد
اغرق السهم فى القوس ومائة سليمــان بن
داود عليهِ السلام ٭ وكانت صورة الرسالــة
هكذا ﴿ سلامٌ من الملك الرشيد الى السلطان
المؤيّد السعيد من عبد الله ابن الرشيد بالله
الذى وهب الله له ولابائهِ مقام اهل الكرم
عليهم السلام وتحت يده مراتب البيع والشرى
قد وصل كتابكم الينا وسررنا بهِ واننا ارسلنا
كتاب ديوان الالباب وبستــان العقول

انا وتجار كثيرين ۞ فخرجنا من المركب الى المدينة فاخذت الهدية والرسالة ودخلت قدام الملك وقبلت الارض ووقعت داعيًا ۞ فلمّا نظرني قال اهلاً بك يا سندباد والعظيم لقد اشتقنا اليك ويوم مبارك الذى نظرناك فيهِ ثاني مرة ۞ ثم انهُ اخذ بيدى واجلسني بجانبهِ وترحّب بى وآنسني وفرح فرحًا عظيمًا وجعل يخاطبني ويلاطفني وقال كيف كان قدومك الينا يا سندباد ۞ فقبلت يدهُ وشكرته وقلت له يا مولاى اتيت اليك بهدية وكتاب من الخليفة هارون الرشيد ثم اني قدمت له الهدية والرسالة وقراها فقبل الهدية وفرح فرحًا عظيم بذلك وكانت الهدية فرس يساوى عشرة الف دينار

بغداد ۞ ثم انی اخبرت الخليفة بجميع ما اصابنی
من الاول الی الآخر فتعجب عجبًا عظيمًا وقال
والله العظيم يا سندباد ما سمع من قديم
الزمان احدًا قط اصابهُ الذی اصابك وقد
وجب عليك ان لا تذكر السفر ابدًا لكن
لاجل خاطری تمشی هذه المرَّة وتوصل هديتنا
وكتابنا الی ملك ارض سرنديب وتعود
عاجلاً ان شاء الله تعالی حتی لا يبقی
للملك علينا فضل ومنَّة فاجبتهُ بالسمع والطاعة
وما قدرت علی خلافه امره ۞ ثم انه اعطانی
الهدية والرسالة ونفقة فقبلت يدهُ وخرجت
من قدامه وسافرت من بغداد قاصد البحر
ونزلت فی مركب وسرنا ايام وليالی الی ان
يسَّر الله حتی انتهينا الی جزيرة سرنديب

ففتح البواب الباب واذا غلام الخليفة على
الباب فدخل اليّ وقال ان الخليفة يدعوك
اليه ؞ فمضيت معهُ الى حضره الخليفه فقبلت
الارض وسلمتُ عليه فرحّب بي واكرمني
وقال لي يا سندباد لي حاجه عندك تقضيها
فقبلت يدهُ وقلت له يا مولاى ما هي حاجة
السيد عند العبد ؞ فقال لي تمضى الى ملك
سرنديب وتوصل لهُ كتابنا وهديتنا كما
ارسل هو لنا هديه وكتاب فارتعدتُ لذلك
وقلت له والله العظيم يا مولاى لقد كرهت
السفر ومتى ما ذُكر لي سفر البحر او غيرهُ
يغشى عليّ من حزني مما قد اصابني وما قد
لاقيت من الشدايد والاهوال وما بقى لي
رغبة في ذلك ابدًا وقد حرّمت عليّ طلوعي من

مايه مثقال ذهب وامره بالانصراف وان يعود في الغد مع الندامى لسماع حكاية السابعة ﴿ فمضى الهندباد مسرور وفرحان الى منزله وفي الغد حضر مع الندامى كلهم وجلسوا على مالوف عادتهم واخذوا في الاكل والشرب والهناء الى اخر النهار فامرهم السندباد ان يسمعوا حكايته في سابع سفره ﴿

الحكاية السابعة ﴿

قال السندباد البحري فلما تركت السفر تخليت عن المتجر وقلت في بالي كفاني ما جرا لي واستمريت انهب الاوقات بالهنا والمسرات الى يوم من بعض الايام بينما انا في عيش هني وكاسات المدام واذا الباب ينطرق

مدينته فاس وجميع اهل بلاده يعرفون الحق على انفسهم ۞ فتعجب الخليفة من كلامي وقال ما اعظم هذا الملك فقد دلّ عليه كتابه واما عظم ملكه فقد اخبرتنا انت بما شاهدتهُ فوالله لقد اوتي الحكمة والملك، ثم ان الخليفة انعم عليّ وامرني بالانصراف الى منزلي ۞ فاتيت داري واخرجت الزكاة والصدقات وتقيدت على ما انا فيه من الاوقات الطيبات ونسيت ما لاقيت من الشدائد الصعبات وارميت عن قلبي هموم السفر والتجارات وطرحت عن خاطري العناء واخذت في الاكل والشرب والمسرّات والهناء ۞ قال فلما فرغ السندباد البحري من حكايته تعجب كل من كان حاضرًا مما جرى له، ثم امر خازنهُ ان يعطي الهندباد الحمال

على الكرسى ومعهُ خواصهُ وعلماؤهُ وجلساؤهُ
يقفوا صفين على يمينهِ وشمالهِ ويقف على
راسه رجل بيده حربه ذهب ووراه رجل قائم
بيده عامود من ذهب وفى راس العامود حجر
زمرُّد طولهُ شبر وغلظهُ ابهام واذا ركب
يركب معهُ الف راكب لابسين الذهب
والحرير واذا سار الملك ينادى الذى قدامهُ
ويقول هذا الملك العظيم الشان العالى
السلطان يمدحهُ باصناف ما ذكرناه وفى
اخر مدحهِ يقول هذا الملك صاحب التاج
الذى ما ملك مثلهُ لا سليمان ولا المهراج ثم
يسكت وينادى الذى وراه قائلاً يموت ثم
يموت ثم يموت فيقول الاخر سبحان الحى الذى
لا يموت ، ومن عدله وحكمه وعقله ليس فى

القمر الزاهر ۞ ثم ودعني واوصاني التجار وريس
المركب وسافرتُ ومعي الوداعة والمال الذي
لي ۞ ولا زلنا نسير من جزيرة الى جزيرة ومن
بلاد الى بلاد حتى وصلت بغداد ودخلت
داري والتقيتُ باهلي واخواني ۞ ثم اخذت
الهدية واخذتُ من عندي خدمة للخليفة
فقبلت يده وقدمت له الجميع واعطيتهُ
المكتوب فقراه واخذ الهدية وفرح بها فرحًا
عظيمًا واكرمني غاية الاكرام ثم قال لي
يا سندباد هذا الملك ما يكون الذي ذكرهُ
في رسالتهِ فقبلت الارض وقلت له يا مولاي
انا شاهدت عظم مملكته اضعاف ما ذكرهُ
في رسالتهِ ويوم عراضتهِ يُنصَب لـهُ كرسي
فوق فيل عظيم علوهُ احد عشر ذراعًا ويجلس

اهدينا اليك شيئًا بالقليل فاقبله وانت لنا
الفا وخليل ومحبتك فى قلبنا وارد ان نخبرك
ان ترد لنا جواب ونحن شركاك فى المحبة
والرهبة لاننا لم نزل لك بالفضل وقد
اسمنا ذلك ووجهنا اليك كتاب صفوة
الادهان وارسلنا لك هديه بقدر ما وقع لنا
بذلك دون قدرك ونسال منك ايها الاخ ان
تنعم بقبولها والسلام ؟، وكانت الهديه جام
بياقوت احمر طوله شبر وعرضه اصبع مملو درّ كل
درّة مثقال وفراش من جلد الحية تبلغ الفيال
وهو منقط كل نقطه كالدينار والذى يجلس
عليه لا يمرض ابدًا ومايه الف مثقال من العود
الهندى وثلاثون حبه كافور كل واحدة بقدر
الفستقه وجارية يجلبها خلقه عظيمة كانها

السنباذج الذي يعالج به الجوهر وفي انهارها
الالماس واللولو في اوديتها ثم اني صعدت الى
راس الجبل وتفرجت على ما فيه من العجايب
شيء لا يوصف ورجعت الى عند الملك
وطلبت منه بان ياذن لي بالرجوع الى بلادي
فاذن لي بعد جهدٍ عظيم وانعم عليّ بشيء
كثير من خزاينه ، ثم انهُ اعطاني هدية
ومكتوب مختوم وقال اوصل هولا الى الخليفة
هارون الرشيد وسلم لنا عليه سلامًا كثيرًا
فقلت السمع والطاعة وكتب لي مكتوب من جلد
الحاوي احسن من الرق وللكاغد مايل الى
الصفرة مكتوب بلازورد وكان مكتوب فيه هكذا
من ملك الهند الذي امامه الف فيل وعلى
شراريف قصره الف حجر من الجوهر وبعد فاننا

نطمع فيما رزقك الله تعالى بل يجب علينا
ان نساعدك بوصولك الى بلادك فدعيت له
وشكرته ثم انه اشار الى خادمه فاخــــذني
وانزلني في خير منزل وعيّن لي مرسوم يحمل
ان وغلمان يخدموني ۞ وكنت كل يوم امضي الى
عنده ويناذمني ويوانسني ويفـرح بمنادمتي
واذا انقضا المجلس اطلع ادور في المدينه
وانفرّج وهذه الجزيرة تحت خط الاستواء ودايما
ليلها اثني عشر ساعة ونهارها ايضًا اثني عشر
ساعة وطول هذه الجزيرة ثمانين فرسخ وعرضها
ثلاثين وهي كبيرة ممتدّة بين جبل شاهق وبين
وادي عميق وهذا الجبل يرونهُ من مسيرة ثلاثة
ايام وفيه الوان الياقوت والمعادن المختلفة
واشجار من جميع اشجار البهارات وارضهُ من

واحضروني قدام الملك فقبلت يده وسلمت
عليه وهو ملك ارض سرنديب فرحّب بي
كثير وآنسني واجلسني ونادمني فتكلمت معهُ
ودعيت لهُ فانشرح بكلامي واظهر لي البشاشة
وقال لي ما اسمك فقلت يا مولاي اسمي
السندباد البحري فقال وايش هي بلدك فقلت
بغداد فقال وكيف كان وصولك الينا فاحكيت
لهُ بقصتي جميعها فتعجب غاية العجب وقال والله
يا سندباد قصتك هذه من العجب ويجب ان
تكتب بماء الذهب ثم انهُ احضروا الزورق
قدامه فقلت يا مولاي انا وكل مالي بين يديك
فنظر فيه من الياقوت والزمرّد والعنبر
الخام ما ليس في خزاينه مثله فتعجب وتحيّر
من ذلك وقال يا سندباد حاشا لنا ان
نطمع

وبينما نحن نسقى زرعنا اليوم كالعادة تبيّن
لنا هذا الزورق على وجه الماء وقد نفذ من
بطن الجبل فاتينا اليه ووجدناك راقد فيه
فربطناهُ حتى انتبهتَ فاخبرنا بقصتك وكيف
اتيت الى ههنا ومن اين دخلت فى هذا الماء
واى بلاد هى التى من خاف هذا الجبل لاننا
لا نعلم قط ان احدًا سلك من هناك الينا ،
فقلت لهم اطعمونى شيئًا بعد ذلك اسالونى
فاحضروا لى ماكول فاكلت وسكن روعى
واسترحت ثم اننى احكيت لهم بجميع قصتى
وكيف دخلت فى هذا الماء من قفا ذلك الجبل
فتحيَّروا واندهشوا وقالوا والله ما هذه الا قصة
عجيبة فيجب ان نوقفك قدام ملكنا ونخبره
بهذه القصّة ۞ ثم انهم اخذونى معهم والكلك معى

فنهضت اليهم وسلمت عليهم فحدثونى بلسان لم
اعرفهُ وكنت اظن انى فى منام ومن شدة فرحى
كدت انى اطير وما بقى عقلى يضبطنى
فاتى على بالى هذا البيت من الشعر ✿

دع المقادير تجرى فى اعنتها
ولا تبانَنَّ الاّ خالى البالِ
ما بين رقدة عين وانت غافلها
يغيّر الله من حالٍ الى حالِ ✿

فلما راونى اتكلم بالعربى تقدم الىَّ واحد
منهم وسلّم علىَّ وسالنى عن حالى فقلتُ لهُ ما
تكونوا انتم واى ارض هذه فقال لى يا اخى
نحن اهل الزراعة والماء لنا نسقى زرعنا
من هذا النهر الذى يخرج من هذا الجبل

الزورق يجرى على وجه الما ودخل فى بطن
الجبل فلما دخلت فى باب المغار غاب عنى
ضياء النهار وما بقيت ادرى الى اين انا
ساير وقد بقيت ساهى حاير وكنت لما اجوع
اقتات بقليل من الزاد حتى فرغ وبقيت
انتظر رحمة رب العباد ، واذا انا فى ضيق
مظلم وقد حك راسى جانب المغار وبقيت
على ذلك الحال مدة لا اعرف ليل ولا نهار
وتارةً يضيق المغار وتارةً يتّسع فلما ان
ضاق صدرى وحار امرى اخذني الرقاد
فرقدت ولا اعلم قليل ام كثير فلما انتبهتُ
وفتحتُ عيناى واذا انا فى جانب نهر ماء
والكلك مربوط وَحَوْلِىّ اناس من سودان
الهند فلما نظروني انتبهت اتوا الىّ يسالوني

وهو اني نظرت الى ذلك النهر الداخل فى
ذيل الجبل فى باب المغار فقلت لا بد هذا
الماء ينتهى الى مكان ثم اني قمت ونهضت
وجمعت اخشاب المراكب والدفات وصنعت
منهم شبه الزورق وشددته بالاحبال شدًا
وثيقًا وقلت اركب فيه واسير مع هذا الماء
فى باطن هذا الجبل فان نفذنى الى البر او الى
مكان كان لى فرحا وامان والا فاكون
قد هلكت مثل رفاقى ثم اني جمعت من
الاموال والذهب الذى ملقى هناك وقد
هلكت اصحابه شيئًا كثير ومن الياقوت
والعنبرخام والزمرّد واقمشة نفيسة شىء
بلاعدد وتركتهم فى الكلك واحدرته الى النهر
وجلست فيه وتوكلت على الله تعالى ۞ فراح

هالك ننتظر الموت يومًا بيوم والذى معهُ زاد يوم ياكله فى خمسه ايام وبعد ذلك يموت والذى معه زاد شهر ياكلهُ فى خمسه اشهر بعد ذلك يموت واما انا فكان معى زادًا كثيرًا فدفنتهُ فى مكان وبقيت اخرج منه واتقوت به۞ ولا زلنا كذلك ونحن ندفن بعضنا بعضًا حتى ماتوا جميعهم وبقيت انا وحدى وقد دفنتُ من كان قبلى وبقى معى زاد قليل فقلت فى نفسى مَن يدفننى انا ، ثم انى حفرت لى قبر وبقيت منتظر الموت وانا فى حال العدم وقد ادميت نفسى من شدة الندم ولمتها على كثرة السفر وقلت الى كم هذا الخطر ثم انى بقيت كالمجنون لا اقدر على السكوت وفيما انا كذلك متفكر هائم الهمنى الله تعالى الهام

بالية وحيف خالية ومتاع بلا عدد واموال
بلا حساب فبقينا حيارى سكارى مندهلين
مبتهلين نادمين وليس ينفع الندم هناك ٭
وفى هذه الجـــزيرة نهر ماء عذب جدًّا يخرج
من جانب البحر ويدخل فى باب مغار واسع
فى ذيل جبل مانع واحجار الجزيرة جميعها من
انواع البلور الصافى المبع واليواقيت الثمينة
وفيها عين ماء تخرج كالقيـارة فـاذا صار
بجانب الجزيرة تبلعه السمك ثم تعود وتقذفهُ
فيتغير عن حالـه والذى يكون اولًا فهو
العنبر الخام وبحر تلك الجزيرة جميعهُ من البحر
الصعق والغمارى وهذه الجزيره لا سبيل للخروج
منها لانها كالهاويه فى البحر والجبل تمنع من
رفع المركب ولاحيله فى ذلك الجبل ٭ فصرنا

على العادة واذا هو قد اشرف من علوّ
البحر وانحدر للهبوط وسار تحت ذيل الجبل
ينفع فانحدر الريس وهو يبكي وقال قضى
الله بما اراد فودعوا بعضكم بعضًا واتخذوا
لكم قبورًا من اليوم لاننا قد وقعنا في
مهلك ليس لنا منه خلاص وما احدًا وقع فيها
وخلص ابدًا فبكوا الناس كلهم وقطعوا
الاياس من الحياة وقل الرجا من النجاة وودّع
الخليل الخليل وقصر العمر الطويل وانقطع
الرجاء الجميل وكثر البكا والعويل وبطل
الامل وخاب الدليل ۞ وخرج كل من كان في
المركب الى ذيل الجبل واذا هي جزيرة
مستطيلة وفي جوانبها من المراكب التي
غرقت ومانوا اهلها ما لا يعد ولا يحصى وعظام

لاخر فاخرجت الاموال وشددت الاحمال
وسرت من بغداد الى بعض البلاد ووصلت
الى ساحل البحر ونزلت في مركب مكين م
تجار موافقين ورفاق موافقين ودخلنا الى
الجزائر البعيدة ونحن في امور سعيدة
فبينما المركب سائر ولا نعلم نحن في اي مكان
واذا بالريس قد نزل ورمى عمامته عن راسه
ولطم على وجهه ونتف لحيته وهو يبكي ويعول
فسالناه ما هو السبب عن ذلك فقال يا سادتي
اعلموا ان المركب قد خرج واشرف على ذلك
البحر وفي هذه الساعة بدا ما حزنا ما ولا
كلنا قد هلكنا ولا يخلص منا احداً فاطلبوا
من الله تعالى لعل انه يخلصنا والا عدمنا الحياة
ثم صعد واقام الشراع فضرب الريح المركب

ان يعطى الهندباد مماية مثقال ذهب وامرهُ
ان يعود فى الصباح ليسمع حكايتهُ فى السفرة
السادسة فانصرفوا الجماعة الى منازلهم وفى
الصباح عادوا الى مكانهم كعادتهم واخذوا فى
الاكل والشرب والطرب واللعب الى اخر
النهار وعند ذلك امرهم السندباد بالاستماع
الى حكايته فى السفرة السادسة وهى من
اعجب الحكايات اللطيفات وارعب المصيبات
والشقات ۞

الحكاية السادسة ۞

قال السندباد البحرى فلما اشتغلت بالاكل
والشرب ونسيت ما لاقيتُ من الشدايد
والكرب خطر ببالى السفر واشتاقت نفسى

وودعته ونزلت فى المركب مع تجار ومعى م
جوز الهند شيئاً كثير ومن المال ايضاً ۞ فسر
حتى اتينا الى جزيرة الفلفل وجزيره القمارى
وفيها العود الصنفى الجيد واهل هذه الجزير
يحرموا الزنا والشراب ثم اننا بعنا واشتري
وتعوضنا وسرنا حتى اتينا مغـــاص اللولو
فاستاجرت غواصين على نصيبى فاخرجوا لى
من اللولو العال شيئاً كثير وفتح الله علىّ بشى
جزيل، ولا زلت اسير من بلاد الى بلاد حتى
اتيت بغداد ودخلت دارى هذه واجتمعت
باهلى واخوانى واخرجت الزكاة والصدقات
وبقيت أتملى الاوقات بالهنا والمسرّات ۞ قال
فلما سمعوا الحاضرين ذلك تعجبوا عجباً عظيماً
وشكروا الله تعالى ثم ان السندباد امر خازنه

ماكول ومآ وسوتُ معهم ولا ادرى الى اين ۞
سحلوا بين اشجار طول وهو عود املس
لا يدركه انسان ولا سبيل للصعود اليه وهو
شجر جوز الهند وهناك قرود كبار وصغار
فلما راونا هربوا من بين ايادينا وتسلقوا فى
الاشجار وطلعوا الى اعلاها فصرنا نضربهم
بالحجارة وهم يضربوننا بالجوز ونحن نجمعهُ
بهذه الحيلة ۞ فلما صار المساء عدنا الى المدينة
ومعى ما جمعتهُ من الجوز فاعطانى صاحبى
ثمنهُ وقال لى امضِ كل يوم اعمل هكذا واجمع
لك شيئًا يوصلك الى بلدك فدعوت لهُ
وشكرتهُ وبقيت هناك ايام حتى صار معى مال
كثير واذا بمركب مجتاز بالمدينة فتبضعوا
واشتروا من جوز الهند فاتيت الى صاحبى

فرميتها على راسه فقتلته ۞ وانصرفت الى
جانب البحر واذا بمركب مقبل الى ناحيتي
فلما وصلوا سالوني عن حالى فاخبرتهم بما جرا
لى فتعجبوا وقالوا قد وقعت في يد شيخ
البحر وخلصت منه ولم يخلص منه احدًا قبلك
بل كلمن وقع بيده يموت ، ثم انهم اعطوني زادًا
فاكلت ورُدَّت روحى الىَّ واخذوني معهم
وساروا ايام قليل فنزلنا على ساحل البحر
في جزيرة وجميع ارضها من حجار صغار
فاخذني واحد من التجار واعطاني مخلاة
وجاء بي الى جماعة من اهل المدينة ومعهم مخالى
مثلى وقال لهم هذا رجل غريب خذوه معكم
الى مجمع جوز الهند ثم وصاهم بى وقال لى
اعمل كما يعملوا ولا تتاخر عنهم فتهلك واعطاني
ماكول

من امليتهم وتركتهم فى الشمس فصاروا شربًا
طيبًا فصرت اشرب منه ليسليني عمّا انا فيه
فقويت وفرحت وغنيت ورقصت فلما رآني
الشيخ على هذه الحال وقد رآني قوي على غير
العادة فاشار اليَّ ان اسقيه من ذلك الشراب
فاعطيتهُ يقطينة ملانة فشربها فلما وجدها
طيبة طلب مني واحدة اخرى فاعطيته فشربها
ثم انه سكر وغنّا ورقص على اكتافي وتقايا
ايضًا على اكتافي وبال على سيقانهِ وغاب
عن عقله وانحلّت سيقانه عن رقبتي فمديتُ
يدي وفكيتُ رقبتي منهُ وارميتهُ على الارض
وهو لا يعي فقلت في نفسي ما ترى انا في المنام
ام في يقظة فابعدت عنهُ ومشيتُ قليلاً وانا
فرحان بخلاصي منهُ ، ثم اخذتُ صخرة كبيرة

فانهضنى وادخلنى بين الاشجار وابعدنى عن
البحر وهو يسوقنى بساقهِ الواحد والاخر
ملتفّ على رقبتى وصار ينطلق بى من مكان
الى مكان وهو يتناول من اطيب الاثمار
وياكل ويبول عليّ ويتغوط على اكنافى وان
رقدت ينطرح عليَّ ساعة ثم ينهضنى
ويطردنى بساقهِ ولا زال كذلك حتى عاينت
منهُ الموت ٭ ثم انى بعد ذلك تعوّدتُ فى طوعهِ
وآنست بهِ واستمريت احمله وانا اتقوّت من
الاثمار واتندَّم على ما اصابنى وبقيت اطلب
الموت لنفسى حتى اخلص من العذاب الذى
انا فيهِ ٭ فبينما انا فى هذه الحال اذ قد نظرت
يقطين يابس كبار فى تلك الارض فاخذت
منهم وعصرت فيهم من العنب الذى هناك

عريان جالس بجانبها وهو متـوزّر بليـف
البحـر فظننته انه انسى مثلى غريق فدنوت
منهُ وسلمت عليهِ فرد علىّ السلام براسـهِ
فقلت له ما ذا تصنع ههنا فاشـار الىّ انى
اريد احوز الساقية فى طلب الاثمار فدنوت
منهُ وحملتهُ على ظهرى وجزت به الساقيـة
وانا اظن انه انسى مثـلى ولأتسلّا بـهِ ﴿۵﴾
فقلت له انزل ووهمت انى اريد اطرحهُ على
الارض واذا به قد لفّ سيقانه اطواق على
رقبتى كانهم جلود بقر حتّى اختنقت ووقعت
مغشيًا على الارض ثم انه ارخى سيقانـهُ عن
رقبتى فرجعت روحى الىّ بعد زمان ثم انـه
لفّ ساقهُ الواحد على رقبتى وضربنى بساقه
الاخر على اجنابى فرايتهُ اصعب من السياط

يلعب فيّ يمين وشمال وكان بالقرب منى جزيرة
فقذفنى الموج اليها فخرجت الى البر وانا فى
حال العدم فانطرحت ساعة كالميت حتى
رجعت روحى اليّ فقمت ومشيت فى الجزيرة ۞
واذا هى روضة من رياض الجنان وبها انواع
الفواكه الخضرة واليابسة وسواقى ماء عذبة
جارية ،، ثم اكلت وشربتُ وطابت نفسى
فلما جاء المسا نمت على الارض وانا خايف
ولا انيس ولا جليس فرقدت ساعة ثم انتبهت
وبقيت الوم نفسى واندم على خروجى من
بيتى ومن بلدى وانا افتكر فى امرى الى
الصباح ۞ فلما اضاء الفجر وانبسطت الشمس
قمت امشى بين الاشجار وانا مذعور فزعان
فرايت ساقية عذبة جارية ورجل شيخ

لا تفعلوا هذا فلم يلتفتوا الى كلامى، وفيما نحن
كذلك واذا قد ظهر فى الجو غمامتين كبار فلما
نظرهم الريس علم انهم والدى الرخ فصرخ
بالجماعة فى المركب قد خلنا المركب واقام
الشراع وسرنا واذا بالغمامتين طايرين
وصراخهم اشدّ من الرعد القاصف فلما نظروا
فرخهم بتلك الحال غابوا ساعة ثم اقبلوا علينا
ونحن قد كنّا جدّينا فى السير خوفا منهم واذا
هم صاروا فى اعلا المركب والقوا من ارجلهم كل
واحد حجرًا كانها قطعة جبل فوقعت الواحدة
فى جانب المركب فانشق البحر حتى بان اسفله
ووقعت الاخرى على المركب فانكسر وبقا قُطع
قُطع وغرق جميع من فيه فتعلقتُ انا بقطعة
خشب وعانقتها ورمحتُ برجلىّ والموج والريح،

اقضى ايامى بالهنا والملذات ونسيت الاهوال
والشدايد والمشقات فمالت نفسى الى الدنيا
وطمعها وقوى على نفسى شوقى الى السفر
عزمها فطاوعتها على مرادها ونسيت ما
قاسيت من عنادها فشديت الاحمال الثقال
واخذت البضايع الغوال وسافرتُ الى بعض
السواحل وعملت مركب بمالى خوفًا مما جرالى
ونزلت فى البحر مع تجار اخيار وسرنا فى ماء
عجاج واسع فجاج ملاطم بالامواج حتى نزلنا
ذات يوم فى جزيرة خالية من العمار وفيها
بيضة الرخ كانها قبة كبيرة وقد فقس فيها
الفرخ واخرج منقارهُ الى خارج فاتوا رفاقى
وضربوا جانب البيضة وكسروها وصاروا يقطعوا
من لحم الفرخ وياكلوا وانا انادى بهم واقول

الى منازلهم وفى الغد اتوا الجميع وانتصب المجلس كما كان واخذوا فى الاكل والشرب والطرب والفرح الى آخر النهار والهندباد الحمال معهم وقد انسرّ وانشرح ولبس ثياب النعم والدلال ونسى هم الاحمال الثقال وبقوا كذلك الى آخر النهار ثم انه عند ذلك امرهم السندباد ان يسمعوا حكايته فى السفرة الخامسة وهى من اعجب الحكايات العجيبة والامور الغريبة ۞

الحكاية الخامسة ۞

قال السندباد البحرى فلما تماديت مدة من الزمان بالاكل والشرب مع الندمان وقد انهمكت فى اللذات وانتهاب المسرات وسرت

فزدتُ لله تعالى الحمد والشكر وتصدقت على المساكين شيًا كثير وقلت كفايتى من السفر وغيره واجتمعت باهلى واخوتى وخلانى واخذت فى الاكل والشرب والهناء والطرب وتماديت على صفاء الاوقات وانتهاز الفرصات والتنعّم فى الافراح والمسرّات وبقيت فى اهنا عيش من اللذات الى برهة من الزمان ۞ فلما فرغ السندباد من حكايته تعجبوا الحاضرين غاية العجب على هذه الشدايد والاهوال التى جرت عليه وشكروا الله على خلاصه ، ثم ان السندباد البحرى امر بخازنه بان يعطى الهندباد مايه مثقال ذهب فاخذها وهو فرحان وامرهُ ان يعود فى الغد لسماع حكايته الخامسة ۞ فانصرفوا الندما

ثم انى اخرجت للريس هدية فلم يقبل ياخذ
مني شيء وسافرت معهم ولا زلنا نسير من
جزيرة الى جزيرة ومن مكان الى مكان نبيع
ونشترى ونتعوّض حتى وصلنا الى جزيرة
الناقوس ومنها الى جزيرة كلا فى ستة ايام
ثم اتينا مملكة كلا وهى مملكة فى جانب
الهند وفيها معدن الرصاص ومنابت
الخيزران وفيها كافور جيد وملكها ملك عظيم
الشان وحكمهُ على جزيرة الناقوس وفيها
مدينة تسمى مدينة الناقوس يمى كبرها
مسيرة يومين ۞ ثم اننا بعنا واشترينا وتعوضنا
وسرنا من مكان الى مكان ومن بلاد الى بلاد
حتى وصلت بغداد ۞ ودخلت دارى ومعى
من الاموال والجواهر ما لا يعد ولا يوصف

وانتخبت من تلك الاقمشة النفيسة ووضعت
فيه من الحلى والذهب والجواهر وحزمتهم في
تلك الحبال وجعلتهم احمال كثيرين وكسر
اقتات من بعض زاد وبعض نبات وبيها انا
كذلك واذا بمركب مجتاز في البحر وهو
كانه قله من القلل او قطعة من جبل
فصرخت نحوهم ورفعت عمامتي واذا بزورق
قد انفرد من المركب واتى الى فلما وصلوا الى
عندي قالوا لي ما تكون انت فقلت غريب
وقد انكسر فينا المركب وهذا رزقي اخرجته
هنا فاخذوني معهم الى المركب وسالوني
ثانيا عن امري فقلت انكسر مركبنا ويسّر
الله تعالى عليّ اني سلمت باخراج رزقي
ففرحوا بي وتعجبوا وقالوا الحمد لله على سلامتك

وحينئذٍ جلستُ ساعة واسترحتُ ومضيت
اليه فوجدتهُ مُتَّصل الى الارض الى جانب البحر
فلما خرجت الى البرّ وانا اظن اني في المنام
فشكرت الله تعالى وكاد ان يطير عقلي من
الفرح وعلمت ان ذلك الحيوان يخرج من البحر
ويدخل الى المغارة وياكل لحوم الموتى ويعود ،
ورايت الجبل قاطع بين المدينة وبين البحر
بغير طريق فاسترحت ساعة ورجعت الى
المغارة واخرجت ما كان عندي من الزاد
والماء فاكلت وقويت نفسي وصرت ادخل الى
المغارة واخرج ذلك القماش والمتاع والحلى
والذهب والفضة والجوهر وشيء لا يوصف
واجعله على جانب البحر واخرجت الحبال
الطول الذي كانوا يحدرون الناس فيهم

التابوت الى اسفل واذا بالميت رجل وامراتهُ
بالحياة وانا ابصرها وهي لا تبصرني وقد
وضعوا الصخرة ومضوا فاخذت عظم كبير
بيدى وضربتها على راسها فوقعت وضربتها
ضربةً اخرى فماتت واخذت الخبز والماء
الذى معها وبقيت اقتات فيهِ ايام وصرتُ
على هذه الحال كلما انزلوا احدًا اقتلهُ واخذ
الذى معهُ اقتات فيه ، فبينما انا ذات يوم
فى المغارة اذا حسّ نفخ قدام وجهي فدنوت
منهُ فنفخ عليّ وولّى هاربًا فتبعتهُ وهو يبعد عنى
ولا زال كذلك وانا فى طلبه واذا قد لاح لى
شيء من بعيدٍ يشبه الكوكب وصار تارةً يلوح
لى وتارة يخفى وانا اطلبهُ حتى قربتُ اليه
وهو يكبر فى نظرى حتى حققت انه خرق

وحينئذ

يتق قهرًا صبرًا فلعن الله هذه النفس التي ارشني بطمعها في هذه الموتة الشنيعة من بعد ماقاسيت تلك الشدايد وما اعتبرت حتى اني اسافر ايضًا واتاجر ، ثم اني بكيت ونحت ولطمتُ على راسي وانطرحت بين الموتى انتظر خروج روحي ، فبعد قليل الا وقد طالبتني نفسي بالقوت فاكلت من ذلك الزاد الذي عندي شيًا قليل وشربتُ من كوز الماء وانا لا اعلم الليل من النهار فصرت امشي في ذلك المغار فرايتهُ واسع جدًا وفيهِ موتى عتق وجُدد وعظام سجة بالية ۞ وانا اقتات من الزاد والماء الذي معي حتى فرغ وبقيت على تراقي الموت ، واذا باب البير قد انفتح وانزلوا واحد ميت واخر بالحياة فلما وصل

التابوت بجميع ما كان لها ثم دنا منى الملك
وجعل يودعنى وهو يبكى واهل المدينة جميعهم
وانا اصرخ واستجير وامسك باذيالهم واقول
لهم انا رجل غريب ولى بيت واولاد فى بغداد
وهم لا يلتفتوا الىّ ولا يسمعوا كلامى حتى كمل
وداعهم لى ثم اجلسونى فى التابوت وجعلوا
عندى كوز ماء وسبعة ارغفة خبز وانزلونى فى
البير وطبقوا الحجر ومضوا ۞ فلما صرت فى
اسفل البير بقيت مقدار ساعة ثم نظرت واذا
انا فى مغار مظلم ورايحة الموتى الكريهة وبعض
انين الذين كانوا قريب للموت فقلت لا حول
ولا قوة الا بالله العلى العظيم إنّا لله وانا اليه
راجعون والله يا سندباد هذه موتة عكرة
شنيعة بعد مقاساة تلك الاهوال والغريق كانت

وانزلوه فى البير فوق امراته فى حبل مقداره
ثمون ذراع وطبقوا الصخرة على فم البير
ومضوا فالتفتُّ انا الى الملك وقلت له يا مولاى
كيف تدفنوا الحى مع الميت فقال هذه عادتنا
فى بلادنا فلا تعجب من ذلك فقلت يا مولاى
والغريب ايضًا فقال نعم فحزنت حزنًا شديدًا
من خوفى ليلا تموت امراتى قبلى فيدفنونى حيًا
معها لكننى قلت الله اعلم بما يكون فوالله
ما مضى ايام قليل الا ومرضت امراتى وماتت
فحزنت على نفسى حزنًا عظيمًا ، ثم اجتمع الملك
واكابر المدينة وعملوا العزا كعادتهم
وحملوها على التابوت وجميع ما لها معها
ومضوا الى الجبل وانا معهم انوح وابكى فرفعوا
تلك الصخرة عن فم البير وانزلوا زوجتى فى

شديد فقلت له يا جارى يسلم راسك وطوّل
الله عمرك فقال لى كيف يطول الله فى عمرى
وقد ما بقى من عمرى الآ هذه الساعة فقلت
حاشاك يا اخى فقال وحياتك يا اخى اليوم مع
زوجتى يدفنوني لان هذه عادتنا وقاعدة ابايينا
واجدادنا ۞ فنحن فى هذا الكلام الا وقد
اجتمعت اهل المدينة الى العزا فجهزوا الامراة
وحملوها واخذوا معها جميع ثيابها وقماشها
وحليها وذهبها وجميع مالها ووضعوا الجميع فى
التابوت ومضوا الى جانب جبل عالى وكشفوا
صخرةً كبيرةً عن فم بير مهول عميق جدا وانزلوا
النعش بما فيه وبعد ذلك اجتمعوا وودعوا
زوجها وهو يبكى ثم وضعوهُ فى تابوت اخر
ووضعوا عنده سبعة ارغفة خبز وشربة ماء

للك وعند اكابر المملكة الى يوم من الايام
دعاني الملك وقال لى يا سندباد والله العظيم
انى انا وجميع مملكتى نحبك والان اطلب منك
شىء فلا تردنى فقلت وما هى حاجتك عندى
يا مولاى فقال اشتهى ان ازوجك حتى تتوطن
عندنا فلم اقدر على مخالفته فازوجنى بامراة
شريفة الحسب والنسب كثيرة الفضة والذهب
فايقة الجمال مليحة الطباع والاخلاق فدخلت
عليها وتزوجتها وصار لى بيت ومأوى فقلت
فى خاطرى اعيش هكذا الى ان انظر سبيل
للمضى الى بلدى فبقيت فى موانسة الملك مدة
من الزمان ۞ وكان لى جار ساكن بجانبى
فمرضت امراته وماتت فدخلت اليه حتى
آخذ بخاطره فوجدته فى سوء حال وحزن

وشرى وسوق فطاب قلبى واطمانيت وصرتُ
عند الملك معزوز مكروم وعند اهل المدينة
ايضًا وبقيت كانى واحد منهم ، فرايت الملك
واهل المدينة وجميع الوزرا والعساكر يركبون
الخيل بلا سرج ولا لجام ولا ركاوات فقلت للملك
يا سيدى لما ذا ما تركب بسرج ولجام فقال
ماذا يكون السرج واللجام لا نعلم فقلت انا اصنع
لك ذلك فذهبت الى النجار واريتهُ السرج
فصنعهُ ، ثم انى رقعتهُ وجلدتهُ ومضيت الى
الحداد واريتهُ شكل اللجام والركاوات فصنعها
واتيت بهم الى عند الملك ورتبتهم على حصانهِ
كما يليق فركب الملك وفرح فرحًا عظيمًا
واعطانى عطايا جزيلة وبقيت اصنع عدة
كثير وابيعها بثمن جيد وصار لى منزلة عند

واسترحت وجمعت بعض نبات وحشيش
واكلت ولم ازل اسير على هذا الحال سبعة
ايام وفى ثامن يوم بان لى خيال من بعيد
فانا قصدتهُ ودنوت منهُ وقت مغيب الشمس
واذا هم اناس يجمعون الفلفل ، فلما راونى
تسابقوا اليَّ وقالوا ما تكون انت فقلت لهم
غريق فقالوا كيف سلمت من سودان هذه
الجزيرة فحدثتهم بحديثى من اولهِ الى اخره
فتعجبوا منى وفرحوا بخلاصى ثم انهم اطعمونى
من زادهم واكرمونى وانزلونى معهم فى
زواريقهم واخذونى الى بلادهم وحملونى الى
قدام ملكهم فسالنى عن امرى فاحكيت له
ما جرا لى فتعجب غاية العجب وفرح فيَّ وامر لى
بكسوة ونفقة ورايت جزيرة عامرة فيها بيع

وكانوا كلما وجدوا واحدًا منا صار سمين
يذبحوهُ وياكلوه واصحابي بغير عقل وانا قد
ضعفت من خوفي وذاب جسدي وصرت
كالسقيم حتى كانوا يظنوا اني مريض وبقيت
لا اخطر ببالهم ان غبت وان حضرت فخرجت
ذات يوم وابعدت عن مكانهم فرايت شيخًا
منهم يرعى الناس الذين يسمنوهم فلما عرف ان
عقلي معي اوما بيده اليّ ودعاني فابعدت عنه
هاربًا وكنت اجري ساعةً وساعةً امشي حتى ان
ما بقي احد يراني فغابت الشمس واظلم النهار
ثم جلست واسترحت يسيرًا ولم ترد عيني
من الخوف وكان معي بعض زاد فاكلت
كفايتي ولا زلت امشي الليل جميعهُ حتى طلع
النهار وقد قطعت مسافة بعيدة فجلست

رجال فبان لنا عمارة من بعيد فقصدناها ،
فلما وصلنا اليها خرج منها اناس سود
عطش الشعور فلما نظرناهم ارتعدنا منهم
فاتوا الينا وصاروا كل اثنين منهم ياخذوا
واحد منا ووقعت انا وخمسة من رفاقي في
يد كبيرهم فاخذونا جماعة ومضوا بنا الى
منازلهم وهي سراديب تحت الارض واجلسونا
جميعا واحضروا لنا حشيش يعرفوه فاكلوا
رفاقي حتى شبعوا ، وانا وجدت انى اكيل وما
اكلت واذا باصحابي قد تغيرت عقولهم وبعد
ساعة احضروا لنا طعام من الرز مطبوخ في
دهن جوز الهند فصاروا اصحابي ياكلوا
خلاف العادة وهم بغير عقل وانا اكلت
قليلا وبقينا في ذلك الحال مدة ايام

فاما تيسّر لى من الله قطعة خشب وبعض م
التجار ايضًا كل واحد قطعة دون فتعلقنا بم
وبقينا نلعب بايادينا ورجلينا من حلاو
الروح ذلك اليوم وتلك الليلة الى الصباح
واذا بالبحر زجر وهاج وتلاطم بالامواج
فلم نحس الا ونحن فى جوف موجة عظيمة وق
قذفتنا الى ساحل جزيرة فوقعنا على ارض
الساحل ونحن كالموتى مطروحين فبعد قليل
انتبهنا ولم نعلم نحن موتى ام فى الحياة فبقينا
كذلك الى ان استرحنا وقدرنا على القيام
فقمنا نمشى على شىء نقتات به فحصلنا م
الاثمار والنبات ما سدّ الرمق وبتنا تلك الليلة
ونحن محتارين فى امرنا ۞ فلما كان الصباح
قمنا نمشى فى الجزيرة بين الجبال والاشجار عم

الحكاية الرابعة ۞

قال السندبلد البحرى فبينما انا فى انهماك
الفرسات والاخذ فى الهنا والمسرّات والاوقات
الرغيدات خطر ببالى السفر واشتاقت نفسى
الى البحر ونسيت ما قد اصابنى من الخطر
والضرر فعمدت فى اخراج المال وشديت الاحمال
وسافرت من بغداد الى البصرة ونزلت فى
البحر مع تجار اخيار ۞ وسرنا على وجه المياه
نقطع الجزاير والسواحل ونبيع ونشترى ونحن
فى اهنا عيش طيب الى يوم من الايام ونحن
فى وسطة البحر الا وهبّ علينا ريح عاسف
فما القى الريس الشراع من خوفه الا والمركب
قد صار قُطَع قُطع وغرقت التجار باموالها

السفر واغتنم الاوقات وبقيت على هذه الحال
اقضي ايامي بالراح والراحات ۞ فلما سمعوا
الندمآء كلامهُ تعجبوا عجبًا عظيم وسبحوا الله
الكريم وانصرفوا الى منازلهم بغاية التكريم،
ثم ان السندباد امر خازنهُ ان يعطي للهندباد
الحمّال مايه مثقال ذهب وامره ان يعود في
الغد ليسمع حكايتهُ في السفرة الرابعة فمضى
الى منزلهِ فرحان مسرور غايــــة الفرح
والسرور ۞ وفي الغد اجتمعوا الندامى الى حالهم
والهندباد الحمال معهم واخــذوا في الاكل
والشرب والطرب الى اخر النهار، ثم ان
السندباد البحري امرهم بالاستماع الى حكايته
الرابعة وهي من اعجب الحكايـــات واعظم
المشقات والمصيبات ۞

الحكاية

سيق وسرنا فى سواحل الهند ورابنا سمك
ى جانب البحر تبلغ الواحدة عشرين ذراع
ورايت سلحفة عرضها عشرين ذراع ورايت
مك على جنس البقر تلد وترضع ويعمل من
جلدها الدرق ورايت سمك على خلقة الجمل
اشكال والوان ، ولا زلنا نسير من ساحل الى
ساحل ومن بلاد الى بلاد حتى اتيت بلدى
بغداد ومعى الاموال والاحمال والبضايع العال
ودخلت اوطانى واجتمعت باهلى واخوانى
وتصدقت على المحتاجين واعطيت الفقرا
والمساكين واخذت فى الاكل والشرب
والهنا والمسرّات وانتهاب الفرصات واوقات
المسرات ونسيت ما لاقيت من الشدايد
المرّات والمشقّات الصعبات ونويت انى اترك

الالماس لما ارمينا الشقق اللحم اني وجدت
في شقق رجل ملتف فلم تصدقوني واه
العظيم ان هذا هو الرجل الذى وجدته
في الشقة واعطاني من افخر الالماس العال
وهذا هو السندباد البحرى بالحقيقة وحينئذ
لما حققني الريس عرفني ايضًا فنهض
وعانقني وقبّلني وسلّم عليّ وباقي التجار ايضًا
وقالوا لي الحمد لله على سلامتك والله العظيم
ان حكايتك من اعجب العجب ويجب ان
تكتب بمآ الذهب ۞ ثم اني تسلمت مالي جميعًا
وشكرت الله تعالى ودعيت للريس مما صنع
معي من الجميل ۞ ثم اننا بعنا واشترينا وتعوضنا
من هناك الى بلاد اخر ومعي من الاموال شيئًا
لا يوصف واخذنا السنبل والقرنفل والدار

وقد خلصك الله من هذه الشدايد والاهوال ونجاك من الموت الشنيع وبعد هذا تدعى فى مال رجل ميت حتى تاخذه اما تخاف من الله تعالى فقلت لهُ يا سيدى والله العظيم الذى هو خلصنى من جميع الاهوال الصعبة انى انا السندباد البحرى وانا الذى نسيونى فى الجزيرة لكنت قد رقدت على بعض سواقيـــها فلما انتبهت من نومى فما وجـدت احـــدا ثم انى احكيت له بجميع حكايتى وقلت له ان التجار المتردّدين الى وادى الالماس يشهدون لى وهم يعرفونى فبهت الريس والجماعة من كلامى وبقى اناس تصدّق واناس تكذّب واذا بتاجر تقدم الىّ وعانقنى وقبلنى وقال يا جماعة اما احكيت لكم انى رايت فى بعض اسفارى فى وادى

من مدة سنين رجل تاجر بغدادى اسمهُ
السندباد البحرى فنزلنا ذات يوم على جزيرة
فى البحر كثيرة الاشجار والاثمـــار فخرجوا
التجار اليها ليستريحوا ويتنزهوا على اشجارها
واثمارها فلما كان اخر النهار اجتمعوا جميع
التجار الى المركب والسندباد ليس هو معهم
فنسيناه فى الجزيرة وسرنا ولا ندرى كيف
صار فيه وهذا ماله ساقرّ لهُ فيه وقد كسب
شيئًا كثيــر ونحن ندور عـلى احد من
اهله او من بلـده حتى نسلم لهُ رزقهُ فما
وجدنا ، فقلت له انا السندباد البحرى وهذا
مالى ورزقى فلما سمع الريس كلامى قال لا حول
ولا قوة الا بالله العلى العظيم فمـا بقى احد
يخاف من الله يا سبحان الله انت رجل غريق

اهلها ، فقال لى الريس يا اخى قلت نعم يا سيدى فقال لى معنا وداعة الى رجل تاجر كان سافر معنا من مدة زمان وعدم ونحن ناجر فيه على اسمه حتى ننظر احدًا من اهله نعطيه اياها وانا اريدك تحرسها فاعطيك اجرتك ، ثم انهُ احضر حمّالين ونقلوها الى عند باقى الاحمال وابتدا الكاتب يكتب الاحمال باسم اصحابها فقال الكاتب للريس وهذه الاحمال باسم مَن اكتبها قال له باسم السندباد البحرى فلما سمعت ذلك الكلام انزعجتُ وخفق قلبى ثم اننى صبرت حتى انتقلت الاحمال الى اماكنها وجلسوا التجار فى راحتهم فتقدمت الى الريس وقلت له يا مولاى اين صاحب هذه الوداعة وكيف امرهُ وحاله فقال لى كان معنا

عظيمًا وقالوا كل مشايخ المركب بان الاسود الكبير قد ذكروهُ البحريون وهم كثيرون ذوو خلقة عظيمة يشبهون بنى ادم وياكلون الناس بالحياة ومطبوخين واما الحية التى ذكرتها فهى تختفى بالنهار وتظهر بالليل ولا يخلص منها احد فاحمد لله الذى خلصت منها انت ، ثم انهم فرحوا بى واطعمونى من زادهم واعطانى ريس المركب ثياب وكسوة وسرت معهم فى المركب وانا لا اصدق بذلك واظن انى فى المنام ۞ ولا زلنا نسير من جزيرة الى جزيرة حتى اشرفنا على جزيرة السلاهط وفيها الصندل الكثير فارسى المركب هناك وخرجوا التجار الى الجزيرة ونقلوا بضايعهم وبداوا يبيعوا ويشتروا مع

وتجذبني وانا ابعد عنها ولا تقدر على ابتلاعي من تلك الاخشاب التي انا مشدود فيها ولم تزل تلعب بي كما تلعب القطة بالفارة حتى اضاء الفجر ومضت عني ۞ فلما اشرقت الشمس حليت الاخشاب عني وانا مثل الميت من عظم ما قاسيت من نفسها الكريه وكان الموت اهون عليّ مما قاسيتهُ تلك الليلة ، ثم اني اتيت الى جانب البحر واردت ان القي نفسي في المآ واذا بمركب من بعيد وهو كانهُ قطعة من الجبل في البحر فناديتُ باعلى صوتي ورفعت عمامتي الى فوق فراوني اصحاب المركب فاتوا اليّ واخذوني في زورق الى المركب وسالوني عن حالي فاحكيت لهم بحكايتي من الاول الى الاخر فتعجبوا عجبًا

بين الاشجار حتى انتهت الينا وتعلقت فى الشجرة وجذبت رفيقى وابتلعتهُ وكان اسفل منى ۞ وبقيت وحدى ارتعد الى الصباح فنزلت من الشجرة كالميت وقد ايقنت ان المساء تبلعنى ايضـًا كما بلعت رفاقى فاردت ان ارمى روحى فى البحـر ولكن الروح حلـوة وانى توكلت عـــلى الله ودرتُ وطفت فى الجزيرة وانا محتار فى امرى فرايت اخشاب مقطوعين فشددتها فى بعضها بعض ولما صار المسا ربطت الاخشـاب فى يدى ورجلى وواحد فى ظهرى وواحد فى اجنابى وشديتم فى ليـف الشجر وانطرحت انتظر الموت ،، فلما كان المساء اتت الحية تسرى الى ان وصلت الى عندى فجعلت تقلبنى يمين وشمـــال

الاثمار وبقينا كذلك الى المسآ ونمنا على
جانب البحر واذا حس صوت دبيب عظيم
وصل الينا واذا هى حية عظيمة كانها نخلة
فدنت منا وجذبت الواحد منا وبلعتهُ وبعد
ساعة قذفت عظامه ومضت ۞ وبقيت انا
ورفيقى نرتعد الى الصباح من الخوف وقد
اشرفنا على الهلاك وقلنا اننا قد فرحنا
فى خلاصنا من الاسود والبحر ووقعنا فى
اخس من ذلك واصعب من الغريق والحريق
فقمنا ندور فى الجزيرة فراينا شجر عالى جدًا
فاكلنا من بعض الاثمار ونحن فى غم
شديد من الخوف حتى ادركنا المساء فطلعنا
الى شجر عالى حتى نخلص من الحية فلما جاء
الليل والظلام واذا بالحية قد اتت ودارت

وجلسنا وقلنا ان غابت الشمس ولم يجئ فيكون
قد هلك فبينما نحن فى هذا الكلام واذا بالاسود
قد اقبل واثنان يقودانه ومعه جماعة
طوال مثله ايضا ،، فلما رايناهم نزلنا فى
الكلكات وقذفناهم فى البحر فلما انهم نظرونا
اتوا الينا وادركونا وصرخوا فينا وارمونا
بحجارة كبار فاهلكوا اكثرنا فى البحر
ونجوت انا ورفاقى اثنين ولم نزل نقذف
ونجتهد والريح تلعب فينا يمين وشمال
ولا ندرى نحن فى اين وبقينا كذلك الليل كله
فلما طلع الفجر القانا الريح الى الساحل
فطلعنا ونحن فى حال العدم وتلك الجزيرة
كثيرة الاشجار والاثمار ففرحنا بخلاصنا من
الموت واسترحنا قليلاً واكلنا كفايتنا من

السود الى عندنا ونقى الحس فينا وشواه
واكله ونام كعادته وبدا يشخر فقمنا
واخذنا سياخ الحديد واوقدنا النار واحميناهم
حتى بقيوا مثل النار ثم احذ عشرة رجال
ما اعنى عشرة اقويا عشرة اسياخ ودنوا
من الاسود ونحن نعرف انه لا يفيق الى
الصباح فكان نائم على قفاه يشخر كالرعد
ووضعنا الاسياخ فى عينيه فصرخ صرخة
عظيمة فوقعنا منها جميعنا على الارض وقد
ايسنا من الحياة، ثم انه نهض قائما واخذ
الباب فى وجهه وخرج ❊ فلما طلع الفجر واضاء
النهار قمنا ونحن نرتجف من الخوف وجعلنا
ندور فى الجزيرة وناكل بعض النبات والحشيش
الى ان صار المسا، فاتينا الى جانب البحر

وبقى الى الصباح ثم قام ومضى ۞ ونحن لا نعى من الفزع فقلنا نلقى ارواحنا فى البحر ونموت غرقًا اخير من هذه الموتة الشنيعة فقال بعضنا تعالوا حتى نعمل على هلاكه ونستريح من شره فقلت لهم تعالوا نعمل لنا كلكات من هذه الاخشاب تسع كل واحدة ثلاثة رجال ونتركها على شاطئ البحر مشدودين وندبر الحيلة فى هلاكه فاذا هلكناه اقمنا الى ان يجوز بنا مركب واذا لم نقدر نهلكه ننزل فى الكلكات التى صنعناها ونسير فى البحر ودعونا نغرق فاجابوا الى مشورتى وصنعنا كما قلت لهم وتركنا الكلكات مشدودين على شاطئ البحر ۞ ولما صار المساء دخلنا الى القصر واختفينا فاتى الاسود

واخرجه من قبة راسه ثم اوقد نارًا عظيمة
وشواه حتى استوى على الجمر ثم جلس فى ذلك
الايوان ومزّقه باظافيره واكلهُ جميعهُ
وانطرح على السرير فى الايوان ونام وشخر
فلما عاينّا ما فعل من الاهوال قلنا انّا لله
وانّا اليه راجعون فما هذه الّا موتة شنيعة
ولا زلنا نرتعد من المساء الى الفجر حتى انه
قام وفتح الباب ومضى فلما بعد عنا قمنا ونحن
باسوء حال وسعينا فى الجزيرة لعل ان نرى
مكان نلتجى فيه منهُ فلم نجد ولم نقدر نتخلّص
من بعضنا بعض ✿ فلما ادركنا المسا رجعنا
الى القصر من خوفنا واذا بالاسود قد جاء
ايضاً وفعل بنا مثل العادة ونقى الاخص فينا
واحدًا وشواه واكلهُ ودخل الى مكانهِ ونام

فم بعير كبير وشفته السفلى الى صدر
واذانه كاذان الفيل منبسطة على اكتافه
واظافيرهُ كمخاليب اعظم الوحوش فلما
نظرناه غبنا عن صوابنا وبقينا كالموتى
مطروحين على بعضنا بعض ✿ ثم دخل وجلس
على السدة وبعد قليل قام واتى الينا ومدّ يدهُ
فوقعت عليّ دون الكل فصرت كالميت
فاخذني الى قبال (امام) وجهه وبعد وجعل
يقلّبني كما يقلّب القصّاب راس الغنم فلما رآني
ضعيف قليل اللحم القاني من يده وبدا يقلّب
واحد واحد حتى وقعت يده على ريس
المركب فرآهُ سمين وعريض الاكتاف
فقبضهُ كما يقبض العصفور واخذ سفود من
اولائك السفافيد الحديد وادخله من دبره

ن اليد حيلة ۞ ثم اننا صبرنا على ذلك وقمنا
نمشى فى الجزيرة وحصلنا من النبات
والحشيش ما يرد الرمق فبينما نحن كذلك
وقد بان لنا بيتًا فى الجزيرة من بعيد
فقصدناهُ واذا هو قصر عظيم وشاهق وله
بابين من الابنوس وهو مغلوق فدفعناه
فانفتح ودخلنا اليه فنظرنا فى صدره ايوان
عالى ومسطبة منصوبة قدام الايوان واثار
طبيخ ونار وعظام وسياخ حديد كبار فعجبنا
من ذلك وفزعنا فزعًا عظيمًا ۞ وكانت الشمس
قد قاربت الغروب واذا بالارض قد ارتجت
وتزعزعت ودخل من الباب صورة انسان
لونه اسود وطولهُ اعلا من نخلة وعينيه تلمع
كالجمر وانيابهُ كالسياخ الغليظه وفمه اوسع من

الزغب الوحشين وقد احاطوا بنا وليس لنا سبيل على قتل واحد منهم لانهم اكثر من الجراد وان قتلنا واحد منهم فانهم يقتلوا كل من فى المركب ونحن فى هذا الكلام والا قد احاطوا بنا اناس شنيعين الخلقة عرايا زغب حمر لا يفهم لهم كلام وهم زغار (صغار) وحشين طول كل واحد اربعة اشبار ويتسلقون على الاخشاب بيديهم من غير ان يصعدوا برجليهم ففزعنا منهم ولم نتكلم ابدًا فنصبوا الشراع كما ارادوا وساروا ونحن نرتعد فى المركب معهم ومضوا بنا الى جزيرة واخرجونا جميعنا واخذوا المركب بما فيه ومضوا وبقينا نحن فى الجزيرة لا نعلم فى اى ارض ولا اى مكان فصبرنا على ما اتانا وما اصابنا وليس

البضايع ما يسرّ المشترى والبايع فنزلنا فى
البحر العجاج المتلاطم بالامــواج الواســع
الفجاج الداخل اليه مفقود الخارج منه مولود ۞
فســرنا ايام وليالى مدة من الزمان ونحن
نبيع ونشترى وناخذ ونعطى من جزيرة الى
جزيرة ومن مكان الى مكان فلما كان بعض
الايام ونحن على وجه المياه واذا بالبحر
قد هاج وماج وتلاطم بالامواج والمركـب قد
بقى فى اقصى البُعد البعيد ونحن بقينا فى حال
سوء وامر شديد ولم ندرى اى مكان نريد
فما كان الا قليل واذا بالريس قد حــط
الشراع وابطل بالحديث والنزاع واوقــف
المركب ونادى بالويل والدبور وعظايم الامور
وقال لنا اعلموا اننا قد وقعنا فى جزايــــر

قلبهُ وطاب واستراح ونسى همّ الاحمال الثقال ولا زالوا كذلك الى اخر النهار ثم امر السندباد ان يسمعوا حكايته وما اصابهُ فى السفرة الثالثة ۞

السفرة الثالثة ۞

قال السندباد البحرى فلما انهمكت فى اللذات وغرقت فى الهناء والمسرات ونسيت ما لاقيت من العناء والمشقات وبقيت كذلك برهةً من الاوقات خطر ببالى السفر واشتاقت نفسى للمتجر فشددت الاحمال الثقال والامتعة الغوال وسافرتُ من بغداد الى بعض البلاد حتى وصلت الى ساحل البحر مع تجار مرافقين ورفاق موافقين ومعى من

34

وصلت الى البصرة ومنها الى بغـــــداد
ودخلت دارى ومعى من المال شيـًا لا يعد
ولا يوصف فتصدقت واعطيت الفقـــرا
والمحتاجين وبقيت على هذا الحال اقــضى
الاوقات بالهنا والمسرات ونسيت ما لاقيت
من المشقات ۞ فلما سمعوا الحاضرون حكايتهُ
تعجبوا عجبًا عظيم كيف انهُ خلص من جميع
هذه الشدايد ثم ان المجلس انصرف وامر
السندباد خازنهُ ان يعطى الهندباد مايــة
مثقال ذهب فاعطاهُ فامره بالعودة من الغد
لسماع حكايتهُ الثالثة فمضى كل واحد الى مكانه
ولما اصبح الصبح عادوا الى حالهم وجلســوا
والهندباد الحمال معهم فاخذوا فى الاكل
والشرب والطرب والهندباد قد انشــرح

٣ * *

راسهِ طوله ذراع وعرضه قبضة وفيه صورة
من اولهِ الى اخرهِ فاذا انشق رايت الصورة
ببياض فى سواد يشبه صورة انسان وبعض
الحيوان وذكروا ان هذا القرن يصير منه
مناطق كل منطقة تساوى الف دينار ۞ وهذا
الحيوان هو الكركند يشك الفيل فى قرنهِ
يحمله على راسهِ فيسيل دهنه على عينى
الكركند ويُعميه ويبقى ملقى على الارض
فياتى الطير الذى هو الرخ وياخذ الاثنين
فى مخاليبهِ ويطير فى الجو ويمضى يطعمهم الى
فراخه ورايت فى تلك الجزيرة عجايب كثيرة
تحير العقول ۞ ثم انى بعت من الالماس الذى
معى وتعوّضتُ شيئاً كثير ولا زلت اسير من
جزيرة الى جزيرة ومن بلاد الى بلاد حتى

التجار ثم اني اخرجت من السفرة التى معى
واعطيت صاحب شقتى نصيبهُ وكنت قد
مليتها من الجواهر الثمينة ونمت تلك الليلة
عندهم وهم يسالوني عن امرى وانا لا اعى من
فرحى واظن انى فى المنام ۞ ثم قمنا فى الغد
وسرنا فى جبال عالية حتى اتينا جزيرة
الرها وفيها شجر الكافور كل شجرة منه تظلل
ماية رجل واكثر وهو انهم يثقبوا اعلا
الشجرة فيسيل منها ماء الكافور ويملا اجرار
عديدة وبعد ذلك يظهر قطر الكافور
وهو كالصمغ ثم يبطل ويجف الشجرة وفى هذه
الجزيرة وحش يسمى الكركند وهو كرعايا
البقر دون الفيل واكبر من الجاموس
وماكولهُ نبات الارض ولهُ قرن واحد فى وسط

وارتفع بها الى اعلى الجبل وشقتى حملها نسر
كبير ووضعها فوق الجبل ايضـًا واذا
بزعقات وصيحات قد علت على النسـورة
فجفلت وتركت اللحوم وطارت فاتوا التجار
كل واحد الى شقته فنهض صاحب شقـتى
لياخذ ما لصق فيها فوجدني وارتعد منى
فقلت له لا تخاف انا انسان مثلك فصرخ
وبكى وقال واخيبت تجارتى فيك فقلت لهُ
لا باس عليك انا معى شيـًا اعطيك اكثر
مما حصل لارفاقك ثم انه تقدم وحلَّ الشقة
والعامة واخرجنى واذا بالتجار قد اجتمعوا
الىَّ وسالونى عن حالى وعرفونى فاحكيت لهم
بما جرى لى فتعجبوا عجبًا عظيمًا وقالوا الحمد
لله على سلامتك ، ثم مضوا وانا معهم الى مجمع

انا واقف فى الوادى قد وقع بجانبى شقة لحم
طرى فالتفتّ واذا بشقق كثير قد تساقطت
من اعلا الجبل فتذكرت ما اخبروا به
البحريون انه وادى الالماس الذى يقصدونه
التجار ويشرّحون اللحم ويرمونه فيه فيلصق
فيه بعض الالماس فتنزل النسورة وتصعد الى
الجبل حتى يطعمونه لافراخهم فياتوا التجار
وياخذون ما لصق به من الاحجار كل تاجر من
شقتهِ وليس احد يقدر ياخذ منه شيئًا الا
بهذه الحيلة فطاب قلبى بذلك وجمعتُ من
الوادى ما قدرت من افخر الالماس المليح ومليت
السفرة وانيتُ الى شقة كبيرة وتجللت فيها
وربطت بها وبى عمامتى ربطًا وثيقًا والسفرة
معى وبعد قليل اتت النسور وكلٌ منهم حمل شقة

اصعب من الاخرى ۞ ثم انى تمشيت فى ذلك
الوادى واذا ارضهُ جميعها من حجر الالماس وهو
من افخر الجواهر الغالية الثمينة وفى ذلك
الوادى حيات كل واحدة تبلغ الفيل وهم كثيرين
جدًّا ويختفون بالنهار من هذا الطير الذى
ذكرناه ويسعون بالليل فبقيت متحير ذلك
اليوم الى ان امسا المسآء ثم اننى عمدت الى مغارة
فى كهفٍ صغير ودخلت اليهِ وسديتُ بابهُ
بحجرٍ كبير واخرجتُ مما بقى معى من الزاد فى
السفرة فاكلت كفايتى وانا ارتعد من
الخوف واذا بالحيّات خرجت تسعى بعضها
كالافيال وبعضها كالجمل وعاينت ما عالنى منهم
حتى طلع الفجر وقد اختفت الحيّات فخرجت
امشى فى الوادى وانا فى حيرة عظيمة وبينما
انا

كانهُ سكة حديد كبيرة فحليت عمامتى من راسى وشديت نفسى فى طرف العمامة وفى الخلاب شدًّا وثيقًا وقلت لعل هذا الطير يخرجنى من هذه الجزيرة الى مكان عمار فلما اصبح الصباح قلع الرخ وطار فى الفضا وانا مربوط فى مخلابه ربطًا وثيقًا والسُفرة معى ولم يزل يرتفع وانا متعلق بخلابه فطار وعلا الى الجو حتى ظننتُ انه قد احتكّ بالسما ثم نكس راسه وطلب الارض فلم احسّ بنفسى الا وانا على وجه الارض ۞ فحليت العمامة من مخلابهِ واذا به قد ضرب على حيّة كانها جمل واخذها وطار ۞ وبقيت انا فى وادى عميق لا يبلغ النظر الى ارتفاعه ولا سبيل للنزول اليه ولا الصعود منهُ فقلت إنّا لله وإنّا اليه راجعون كل نايبة تاتينى

ونظرت يمين وشمال فلم ارَ غير المآ والسمـــآ
فنظرتُ واذ قد لاح لى شىء ابيض من البعد
فنزلت من الشجرة واخذت السفرة وكان فيها
زاد كثير ثم اني قصدت ذلك البياض واذا
هى قبة كبيرة شاهقة ملسة ناعمة فدنوت منها
ودرت حولها فلم اجد لها باب ولم اطِـقْ
الصعود اليها من ملاستها وكان استدارتهـا
خمسون خطوة فبقيت متحيّر فى ذلـــك ۞
وكانت الشمس قد قاربت الغروب واذا الجو
قد اظلم وظهرت غيمة كبيرة فتاملتها واذا
هى طير فتذكرتُ ما اخبروا البحريـــون
عن طير الرُخ الذى هو بقدر الغيمة وتلـك
القبة هى بيضتهُ واذا الطاير قد نزل عليها
وانا فى جانبها فوقع احد مخاليبـــهُ قدامى

وجمعوا من ازهارها واثمارها وانا قد اخذت
السفرة والمدام وجلست على ساقية جارية بين
اشجار مثمرة كابية فاكلتُ وشربتُ وطاب لى
المنام فرقدت مكاني بين الاشجار فما استيقظتُ
الا والمركب قد اقلع وسار وسافر وغاص فى البحر
فقمت ولم اجد عندى لا انيس ولا جليس
والمركب قد ابعد عنى وما بقيت انظره
فصرخت ولطمت على راسى وانقطع رجاى من
الحياة والدنيا وكادت تنفطر مرارتي من الندم
ووقعتُ مغشيًا على الارض زمانًا طويلاً وبكيتُ
ولمت روحى حيث لم انتهِ عن السفر وندمتُ
حيث لا ينفع الندم وقلت لا حول ولا قوة
الا بالله العلى العظيم وبقيت كالمجنون
لا اقدر على السكوت فصعدت الى شجرة عالية

السفرة الثانية ۞

قال السندباد البحرى انى لما انهمكتُ فى اللذات وانتهبت المسرات خطر ببالى السفر واشتاقت نفسى للمتجر ونسيت ما لاقيت من الشدايد فاخذت فى الاهبة واشتريت متاع مليح وشددت الاحمال وسافرت مع تجار مرافقين ورفاق موافقين حتى وصلنا الى ساحل البحر وركبنا فى مركب مكين ونحن بالله نستعين ۞ ولا زلنا نسير من جزيرة الى جزيرة ونحن نبيع ونشترى ونتعوّض حتى نزلنا ذات يوم على جزيرة كثيرة الاشجار والاثمار خالية من الناس ما فيها دبار ولا نافخ نار فرسى المركب عليها وطلع التجار اليها وتنزهوا على رياضها وانهارها

قبّل يدهُ ودعا له ومضى فرحان ومسرور الى بيتهِ واحكى الى زوجتهِ بما جرى له ففرحت ودعيت له ووسعوا بفقتهم وباتوا فرحين ومسرورين الى الصباح فلما كان الغد قام الهندباد ولبس ثيابهُ ومضى الى الزقاق فوجدهُ الغلام فاخذهُ وادخلهُ الى الدار فوجد الندما جلوسًا فسلم وخدم فردوا عليهِ السلام وعاد السندباد وترحّب بهِ وجلس واخذوا فى الاكل والشرب واللهو والطرب الى اخر النهار ثم التفت السندباد وقال اسمعوا بالانصات ما قد جرى لى فى السفرة الثانية وهى من اعجب الحكايات واغرب الامور الغريبات ۞

حتى وصلتُ الى البصرة ومن هناك انيت الى بغداد ومعى من المال ما ينوف عن مايـة الف دينار ذهب غير المتاع والاقمشة والتحف ۞ ودخلتُ دارى والتقيت باهـلى واخوانى واشتريت الدور والاملاك والعبيد وجلست اقضى اوقاتى بالهنا والمسرّات من بعد ما لاقيت من العنا والمشقات ۞ فلمّا فرغ السندبـاد البحرى من حكايته تعجب كل من كان حاضر ثم اخذوا فى الاكل والشرب والطـرب الى اخر النهار فلما انقضى المجلس امر السندباد لخادمه ان يعطى للهندباد الحمال مايه مثقال ذهب فاعطاه اياها ، وقال له السندباد امض الى بيتك وغدا احضر عندنا للمنادمـة لتسمع تمام الحكايات السبعة ۞ ثم ان الهندباد

متاع حتى اعطيه الى الريس هدية فلم
ياخذ شيء وقال سلامتك تكفينا فشكرته
واثنيت عليه ثم اني اخذت هدية لطيفة
ودخلت الى الملك المهراج وقدمت له اياها
فسالني عن ذلك فاحكيت له بحكايتي ففرح
فرحًا عظيمًا وقبل الهدية مني وانعم عليَّ
بشيء كثير من متاع بلاده ۞ ثم لمَّا باعوا التجار
واشتروا وارادوا السفر فدخلت الى الملك
وودعته فانعم عليَّ ايضًا وقال يا سندباد
تريد توحشنا فدعوت له وقبلت يده
وخرجت وركبت مع التجار ۞ وسافرنا الى
مكان ارض الهند وتعوضنا العود والصندل
والكافور والقرنفل والكبابة والزنجبيل
وامثالها ولا زلنا نسير من جزيرة الى جزيرة

الناس فقلت له يا سيدى تمهّل واسمع كلامى فقال لى كيف كان امرك قلت له لما خرجنا الى الجزيرة وصرخ المنادى قايلاً بادروا ايها الناس الى المركب والا غرقتم فناس وصلوا الى المركب واناس غرقوا وبقيت انـــا فى الجزيرة وقد غاصت فى البحر وبقيت انا على لوح خشب وقذفنى الموج الى الساحل ۞ ثم احكيت لهُ عن سياس الملك المهراج وكيف كان وصولى الى هناك ۞ فلما سمع الريس كلامى وحققنى فاتوا التجار ايضـًا وعرفونى فقام الريس عانقنى وقبّلنى والتجار ايضـًا وقالوا الحمد لله على سلامتك الله قد فرّحنا بخلاصك وهذا مالك فاقبضهُ فاخذت المال وقد صار الواحد عشرة ٪ ثم اخرجت بعض

من الاحمال فقال لي كان معنا منذ زمان في المركب رجل تاجر بغدادي يقال لـــه السندباد البحري فنزلنا يوم على جزيـــرة واذا هي حوت كبير في البحر فلما حمي ظهرها من النار تحرّكت وغاصت في البحر فغرق بعض الناس وكان من جملتهم السندباد البحري فهذا ماله فتاجرنا له فيه حتى نجد احدًا من اهله نوصلهُ اياهُ فصرخت وقلـــت يا مولاي انا السندباد البحري وهذا مـــالي وتجارتي فلما سمع الريس كلامي قـــال والله العظيم ما بقي في احد امانة نحن عاينّـــا السندباد غرق في البحر وانت تقول انـــا السندباد البحري وانت تقول انك رجـــل جيّد وتتكلم بالكذب حتى تاخذ امـــوال

والبحريون يقولون ان الدجال فيها ورايت
فى ذلك البحر سمك مائة ذراع ومايتين
ذراع يخاف منها اهل المركب فيدقون على
بعض الاخشاب فتهرب فى البحر ورايت فيه
سمك الواحدة طول ذراع ووجهها كوجه البوم
ثم انى فى بعض الايام ذهبت الى شاطى البحر
واذ بمركب قد اقبل وارسى على الميناء وابتدوا
يخرجوا المتاع منه مثل عادة المراكب
وينقلوه التجار الى المدينة وانا اشاهدهم
واكتب جميع ما يخرجوه كل متاع باسم صاحبه
واذا بالريس قد اخرج احمالاً كثيرة وقد
كتب عليها هذه وداعة السندباد البحرى
فلما نظرت ذلك طار عقلى منى ودخلت الى
الريس وقلت له يا سيدى اين صاحب

فركبوا وساروا واخذونى معهم حتى وصلنا
الى مدينة الملك المهراج فادخلونى الى قدام
الملك واوقفونى امامه فسالنى عن حالى
فاخبرته عن جميع ما جرا لى من الاول الى
الاخر ۞ عند ذلك تعجب من كلامى عجبا عظيما
وترحّب فىّ واكرمنى جدًّا وامر لى بمعلوم
ونفقة وكسوة ، فصرتُ اخذ المعلوم وانفقه على
نفسى واتردّد على التجار والمسافرين
واتنشق الاخبار عن بغداد لعلى ارى احدا
اتصل به الى بلدى وكنت كل يوم اجتمع مع
الملك وعندهُ علماء الهند وملوكها وكانوا
يسالونى عن بلدى وانا اسالهم عن بلادهم ۞
ورايت فى هذه البلاد جزيرة يقال لها
كابل يسمع فيها دق الطبول الليل كله

المهراج صاحب هذه الجزيرة وفى كل فصل من السنه نانى الى هاهنا ومعنـــا حجرات الملك ونربطها فى هذا المكان فيخرج حصان من البحر ويعلوا عليها وينزل ويريد قتلهـــا فنصرخ عليه فيعود الى البحر فناخذ الحجرات ونمضى وندبر امرهن حتى يولدن فالحصان الذى يكون منهن فهو الفرس البحرى الذى يكون مركبًا للملك وهذا اليوم بقى لنا هاهنا ولولا وصولك الينا اليوم والاكنت هلكت فى هذا المكان لان العار يعبى عنه ۞ وفيما نحن فى الـكلام واذ قد خرج حصان من البحر وعلا على الحجرات فلما نزل عنها ءم بقتلها فزعقوا عليه فهرب وغاص فى البحر۞ عند ذلك اجتمعوا جماعة كثيرة ومع كل واحد حجـرة

فركبوا

أتى على روحي فصرت أطلب شيئاً اقتات به
من ورق الشجر والحشيش فردّت روحي اليّ
ووجدت عين ماء فشربت وقويت حركتي
ولا زلت هائم بين الاشجار من مكان الى مكان
حتى ابعدت عن الاشجار واذا انا انظر من
بعد شيئاً يشبه الدابه فقصدته ودنوت منه
واذا هو فرس مربوط وفيما انا واقف اذ برجل
يصرخ عليّ من تحت الارض ثم خرج اليّ
وقال لي ما يكون انت فقلت له يا سيدي
انا غريب فاخذ بيدي وادخلني الى
سرداب تحت الارض وجاب لي ماكول
فاكلت وطابت نفسي ورجعت اليّ قوتي
ورايت ناس كثير ايضاً هناك ثم اني سالتهم
عن حالهم فقالوا نحن سياس خيل الملك

حوت عو . فلحقوا الناس بالمركب وبعضهم ـ عوا
في الما ووصلوا اليه وبعضهم غرقوا في البحر
والمركب اقلع وسار في الامواج والضمه البحر
العجاج وبقيت انا في الجزيرة وقد غاصت في
البحر وتعلقت في بعض الاخشاب وبقيت
ذلك اليوم وتلك الليله في البحر والمـــوج
يقدفني من ناحيه الى ناحيه ولم ازل كذلك
الى الصباح وقد زهقت نفس مني وعاينت
الموت الوان واذا بموجه قدفتني الى ســاحل
جزيرة فتعلقت بعرق الشجر وجرجت
الى البر وانا في حال العدم وبقيت ملقى على
الارض الى ان طلع النهار واسبطت النفس
فصرت امشي في الجزيرة تارة امشي على رجلي
وتارة اقعد استريح وانا جيعان بعطشان لا

والقلزم وهو البحر الشرقى الكبير وطوله من القلزم الى الواق اربعة الف وخمسمائة فرسخ ٭

فلمّا صرت فى البحر تغير مزاجى قليلاً من الموج والاضطراب وبعد ذلك صحّ وخلص مزاجى ولا زلنا نسير من جزيرة الى جزيرة نبيع ونشترى ونعوض حتى اشرفنا بعض الايام على جزيرة لطيفة منبسطة ارضها كالريحان الاخضر فالقى الريس الشراع ونزلوا التجار من المركب وامتدوا على تلك الخضرة واكلوا وشربوا واستراحوا فبينما نحن كذلك واذا ارض الجزيرة تزلزلت واضطربت ومنادى ينادى قايلا يا ايها الناس عليكم بالمركب عاجلا والّا هلكتم جميعكم فبادروا واطلبوا النجاة لنفوسكم لان الجزيرة التى انتم فيها

سليمان ابن داود حين قـــال فى حكمته
ثلاثه خير من ثلاثه الممات خير من الولادة
وكلب حى خير من اسد ميت والقبر خير من
الفقر ثم انى سارعت الى ما بقى عندى من
المتاع ومن اثاث وثياب وما يباع وانزلته الى
السوق وبعته وجمعت حقه مبلغ ثلاثه الاف
دهب ۞ ثم انى اختلطت بالتجار والمسافرين
وتسوقت براى الناصحين ولا زلت اقلب الراى
فى المعيشـــه على امكانى حتى قوى عزمى على
سفرى فسمحت نفسى بدلك ۞ ثم انى انحدرت
الى البصره مع تجار مرافقين ورفاق موافقين
وركبنا البحر الشرقى الدى شطه الايمن العرب
وشطه الايسر الفرس وقيل ان هدا الشط عرضه
سبعون فرسخا وفيه جبال كثيـــرة وجدنا الزنج

قاسيت من المشقات في سبع سفرات وما
نظرت من الامور المهولات وعاينت الوان
الموبقات المكروهات سمعها يحير السامع ويقنع
الطامع وهي حكاية غريبة وامور بديعة
عجيبة ثم ان السندباد امر ان يرسلوا حمل
الهندباد الى مكان اراد وابتدى يحكي حكايته
الاولى من السبع سفرات

قال السندباد البحري اني كنت قد ورثت
من اهلي مالا كثيرا وملكا غزيرا ووسعت في
نفقتي وعشرتي فما صحوت من سكرتي وفقت
من رقدتي ورجعت عقلي وفكرتي الا والمال
قد مال والحال قد حال ثم اصبحت كالمذعور
فرايت قد مشى الفقر وعظائم الامور فعظم
عليّ ذلك جدّا وخطر ببالي ما رواه ابي عن

فقـــال له السندباد ما اسمك يـــا اخى
فقـــال له يا مولاى اسمى الهندباد الحمال
فقـــال له اكرمت يا هندباد بحضـــورك
عندنا ولكن اريد ان تخبرنى ما الذى قلت
وانت داخل الزقاق الساعه فخجل الهندبـــاد
وقبّل الارض من الحيا وقـــال يا مولاى التعـــب
والعيا يورثان السفه وانا قد تكلّمت بغير
عقلى فلا تواخذنى فقـــــال له السندباد
لا باس عليك ولكن يا هندباد انت تظنّ انّى
اصبت هذه الراحه والنعيم بغير تعب ولا مشقه
وعناء عظيم فوالله انى قد لاقيت من الاهوال
والمشقات والتعب والعناء ما يحيّـــر العقول
والاوهام ويدهل البصاير ويفطر المرايـــر
ولكن اريد ان اشرح لكم يا ســـادات ما

من صدر الزقاق واتى وقبض الهندباد الحمال
من يده وجذبه وقال له سيدى يدعوك ففزع
وارتعد ولم يقدر على مخالفته فدخل الى
الدار واوصى البواب على حمله ۞ فلمّا صار
داخل القصر ابصر مجلسًا مملوًا من السادات
المحتشمين وقدامهم سفرة مملوة مواكيل
مفتخرة وفواكه ملونه واصناف المشروبات
المروّقة ثم وغوانى كالبدور الطالعات المشرقة
ونظر فى صدر المجلس رجل قد لكثرة
الشيب مليح الصورة ذو هيبة ووقار عليه
من الحشمة انوار ۞ فاندهش الهندباد لمّا عاين
ذلك ٭ ثم انه دخل وسلم فردوا عليه السلام
فناداه السندباد واصعده الى عنده واجلسه
بجانبه وترحّب به وآنسه حتى سكن روعه

والمقلى والمطبوخ والوان المواكيل المفتخرة
والمشموسات (المنظورة) ونظر الغلمان والخدام
والطواشيه داخلين وخارجين بافخر الحلل
الملونة فسال لمن هذا المكان فقيل لـه
للسندباد البحرى فتحسّر وقال فى نفسه ما
هذا التعب الذى انا فيه وهذا الشقاء ثم
رفع عينيه الى السما وقال استعنت بك يا
خالق الكل هذا السندباد وانا الهندباد انا
اكون فى هذا التعب والشقاء اقاسى البلا
والعنا كل ايام حياتى وما التقى شبعى من الخبز
الشعير وهذا الفاجر بلا تعب ولا شقاء يتنعم
هذا التنعم كل ايام حياته ويقضى ايامه
بالمسرات ۞ فبينما هو يتكلم بهذا وهو مطرق
فى الارض الّا وقد فُتح الباب وخرج خادم

وكان فقير الحال جدًا صعلوك وكان يحمل
الاحمال ويعيش باجرته وانه ذات يوم من
الايام حمل حملة ثقيلة وقصد بها مكان بعيد
وكان فى حرّ شديد فاعياه التعب وادركه
النصب واعلكه الضجر والقلق وسال منه العرق
واذا هو بزقاق طاب فيه النسيم وراق ارضه
(مفروشة) مرشوشة بماء الورد ورواج العود والندّ
فوقف الهندباد والقى الحملة عن ظهره وجلس
لكى يستريح وياخذ له نفس وترجع قوته اليه
وفيما هو كذلك فسمع حس (صوت) من داخل
الزقاق واذا هى اصوات القمارى والهزارات
واصناف الطيور والات الملاهى والالحان
والعيدان والجنوك والاوتار ورواج المسك والند
والعود واستنشق رواج المواكيل من المشوى

قصّة السندباد البحري

بسم الله الواحد الابدي
وبه ثقتي وعليه اعتمادى

نبتدى بكتابة قصّة السندباد البحرى والهندباد الحمّال فى زمان خليفة بغداد

كان فى مدينة بغداد فى زمان الخليفة هارون الرشيد رجل يقال له الهندباد الحمّال

قصّة
السندباد البحري
في سبع سفراته
في البرّ
والبحر
الهندي

١